
U d'/of OTTAWA
39003002382132

31/1/1969

# ŒUVRES

# D'ANDRÉ CHÉNIER.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N°. 24.

# Fac-simile

de

## André Chénier.

hier, en te quittant, enyvré de tes charmes,
belle D'z.., vers moi, tenant en main des armes,
une troupe d'enfans courut de toutes parts.
ils portoient des flambeaux, des chaines, et des dards.
leurs dards m'ont pénétré jusques au fond de l'ame;
leurs flambeaux sur mon sein ont secoué la flamme,
leurs chaines m'ont saisi. d'une cruelle voix:
aimeras tu D'z.. ? crioient-ils à la fois,

&c. &c. &c

Voyez les ŒUVRES POSTHUMES, Page 251

## M. J. Chénier.

Sous l'auspice, a la voix d'un fameux Cardinal
au berceau de louis étranger si fatal,
la scéne vit éclore une muse ignorée,
qui tout a coup d'audace et d'orgueil enyvrée
outragea le bon sens, brava toutes les loix,
au son des instrûmens fit entendre sa voix,
s'environna de pompe et de magnificence,
au milieu des sanglots introduisit la danse,
aux sommets de l'olimpe alla chercher les dieux,

&c. &c. &c.

Voyez le Tome 2 des ŒUVRES ANCIENNES, Page 229

# ŒUVRES
## POSTHUMES
# D'ANDRÉ CHÉNIER,

AUGMENTÉES D'UNE NOTICE HISTORIQUE,

PAR M. H. DE LATOUCHE;

REVUES, CORRIGÉES, ET MISES EN ORDRE

PAR D. CH. ROBERT.



PARIS,

GUILLAUME, LIBRAIRE, RUE HAUTE-FEUILLE, N° 14.

M DCCC XXVI.



SUR

# LA VIE ET LES OUVRAGES

## D'ANDRÉ CHÉNIER.

André Chénier n'avait, en mourant, laissé dans le souvenir de quelques amis des Muses qu'un nom promis à la célébrité. Sa gloire était moins fondée sur des titres que sur des regrets. Son talent ne fut long-tems attesté que par des fragmens du genre de l'Élégie; mais ses vers étaient empreints de tant de grâce, ils avaient un tel parfum du génie antique, qu'il semblait qu'ils dussent se conserver dans la mémoire des gens de goût par la tradition du plaisir qu'on éprouvait à les connaître.

Peut-être fallait-il laisser à ce poète, à-la-fois inconnu et célèbre, le prestige de sa destinée? Peut-être y a-t-il quelque chose d'irréligieux à soulever le voile qui couvre une renommée d'innocence et de mystère? Pourquoi livrer les fruits imparfaits de cette muse aux hasards de nos préoccupations, et demander deux fois au jugement des hommes ce qu'ils accordent si difficilement? J'eusse obéi à ces considérations, sans la crainte

de n'être frappé de ces idées que parce qu'elles sont naturelles à ceux qui ne sont pas nés pour un grand nom, et de céder, par des abnégations faciles, à cette indifférence de la gloire qui ne suppose aucun sacrifice.

C'est surtout aux poètes que s'adressèrent mon espoir et mon zèle, en mettant au jour ce recueil; c'est au peu d'hommes restés fidèles à un culte délaissé que cette lecture peut offrir un sujet d'étude et de méditations profitables. Les livres ne manquent pas aux idées positives de ce siècle: pourquoi n'en apparaîtrait-il pas un pour ces esprits qui n'ont pas encore déserté les champs de l'imagination? Leur estime peut consoler Chénier de l'indifférence de la critique; et c'est dans cette espérance que j'ai rassemblé quelques documens sur ses ouvrages et sur sa vie si rapide.

André-Marie Chénier naquit à Constantinople, le 29 octobre 1762. Sa mère était une Grecque dont l'esprit[1] et la beauté sont célèbres. Il fut le troisième fils de M. Louis Chénier, consul-général de France. Le plus jeune des quatre frères était Marie-Joseph, auteur de *Fénélon*, de *Charles IX* et de *Tibère*.

Conduit en France dans l'âge le plus tendre,

---

1. *Voyez*, à la fin des *OEuvres anciennes* d'André Chénier, deux lettres de sa mère sur les *Danses* et les *Enterremens grecs*. Nous avons extrait ces deux morceaux précieux du *Voyage littéraire* de Guys. (*Note de l'Éditeur.*)

André Chénier fut envoyé à Carcassonne, et confié jusqu'à neuf ans aux soins d'une tante, sœur de son père. Il commença sous le ciel du Languedoc, aux bords de l'Aude, dont les souvenirs le charmaient sans cesse, une éducation toute libre et toute rêveuse. Son père revint à Paris vers 1773, et le plaça, avec ses deux frères aînés, au collége de Navarre. Son goût pour la poésie se développa de très-bonne heure. Il savait le grec à seize ans: il traduisit au collége une ode de Sapho; et cette pièce, sans être digne de voir le jour, porte déja le caractère d'un talent très-original.

A vingt ans, il entra comme sous-lieutenant dans le régiment d'Angoumois, en garnison à Strasbourg. Mais il y cherchait la gloire; et, ne trouvant dans cette vie oisive, dans les habitudes frivoles des officiers de ce temps-là, que de l'ennui et des dégoûts incompatibles avec son caractère, il revint, après six mois, recommencer à Paris des études fructueuses, parce qu'il les poursuivit sans distractions et sans maîtres.

Il recherchait le commerce de tout ce que les arts, les sciences, les lettres, possédaient de talens distingués. Il mérita, dès cette époque, l'honorable amitié de Lavoisier, de Palissot, de David et de Lebrun. Animé de la passion de l'étude, il se levait avant le jour pour s'occuper de ses travaux. Les seuls rêves de son ambition étaient d'atteindre à l'universalité des connaissances humaines.

L'excès du travail lui causa une maladie vio-

lente. Les deux frères Trudaine, ses amis d'enfance, après avoir hâté sa guérison, le décidèrent à les accompagner en Suisse. Il fit ce voyage à vingt-deux ans. On a retrouvé quelques notes de ses impressions passagères[1], mais rien qui s'y rapporte à l'idée d'écrire un ouvrage. On y sent même l'embarras d'une admiration trop excitée, et cette impuissance de l'enthousiasme qui pour créer a besoin de la magie des souvenirs.

Au retour de cette excursion toute poétique, le comte de la Luzerne, ambassadeur en Angleterre, l'emmena avec lui. Il paraît qu'il passa à Londres des jours pénibles[2]. Mécontent de son sort et de sa dépendance, déja tourmenté d'une maladie qui l'obséda toujours, il épuisa en de fréquens voyages quelques années d'une vie errante, inquiète, incertaine, et ne se fixa enfin à Paris qu'en 1790.

C'est alors, à vingt-huit ans, qu'il mit dans ses travaux commencés, et dans le plan des ouvrages qu'il voulait faire, une suite et un ordre constans. Charmé des Grecs, il forma son style sur leurs divins modèles; mais, frappé de l'intolérante obsti-

---

1. *Voyez* les Élégies VII et XL; c'est dans cette dernière élégie surtout qu'André Chénier a consigné les souvenirs les plus intéressans de son voyage. (*Note de l'Édit.*)

2. Les fragmens datés de Londres, et imprimés aux pages 256 et 317 du présent volume, en sont une preuve touchante et irrécusable. (*Idem.*)

nation de quelques esprits à prétendre enfermer le vol des Muses dans le cercle de leurs étroites idées, il résolut de s'en affranchir, d'essayer des routes nouvelles, et consacra ce projet dans le poëme intitulé *l'Invention*. L'amour de la Nature et des vertus de cet âge où l'on méconnut l'emploi de l'or tourna ses idées vers l'Églogue : c'est une vocation des âmes pures. Chatterton, dont la destinée présente avec celle de notre poète plus d'un rapport [1], s'exerça aussi dans ce genre. Cette sorte de composition était assez justement discréditée parmi nous, à cause des noms de Ronsard, de Fontenelle et de quelques autres; mais Chénier chercha les traces des maîtres; et quelquefois il les a rencontrées.

Un sentiment plein d'analogie avec la poésie s'empara des inspirations de ce cœur: il retrouva toute la grâce oubliée des formes antiques pour peindre l'amour qui accable et soutient les jours du poète. Il prend sur sa lyre des accens d'une vérité déchirante, ce sentiment, qui tient à la douleur par un lien, par tant d'autres à la volupté.

---

1. Plus encore avec celle de notre infortuné Gilbert, puisque la misère lui donna également l'affreux conseil d'attenter à ses jours. Thomas Chatterton s'empoisonna à peine âgé de dix-huit ans. Quand on ouvrit sa chambre, on la trouva, dit-on, semée des restes de ses manuscrits déchirés. (*Note de l'Éditeur.*)

Au milieu de ces agitations, il jeta les idées premières de plusieurs poèmes, dont les plans n'étaient point arrêtés. Sous le titre vague d'*Hermès*, il voulait, comme Lucrèce, expliquer *la nature des choses*, mais par le secours de nos connaissances modernes. Il voulait chanter l'*Amérique*, pour faire ses héros de la Faiblesse et de l'Innocence; retracer l'*Art d'aimer*, si profond, si étudié dans les mœurs françaises; enfin, dans un poème de *Suzanne*[1], s'emparer de toute la poésie des livres saints et de la primitive élégance de Jacob.

Il ne confiait le secret de ses espérances qu'à bien peu de personnes. Son frère, Lebrun, Roucher, MM. de Pange et de Brazais, étaient à peu près tout son aréopage. Il fuyait, comme un autre les cherche, les occasions éphémères de briller, mûrissait ses talens en silence, et dédaignait l'éclair d'une réputation qui devance ses titres.

Le marquis de Brazais était plus particulièrement son oracle. Peu d'hommes, peu de gentilshommes surtout, ont possédé à un si haut degré le sentiment de la poésie. Ami de Lemière, de Lebrun, des deux Chénier, M. de Brazais a laissé un curieux monument de son goût, en corrigeant de sa main, dans un exemplaire du poème des *Fastes* que nous conservons, le fameux morceau

---

1. Nous ne possédons aucun fragment de ce poème. (*Note de l'Éditeur.*)

sur le Clair de lune. C'est une étude intéressante que celle d'examiner comment un mot, un tems de verbe, changés, transfigurent tel passage, et mettent la poésie où elle n'était pas.

André se livrait à ses travaux assidus, quand d'imposans évènemens l'empêchèrent de suivre cette carrière. L'année 1789 venait de briller pour la France; les cœurs généreux palpitaient d'espoir; et celui d'André Chénier ne pouvait demeurer indifféremment dans les intérêts des lettres, quand ceux de la patrie s'agitaient. Eût-il été digne de la poésie, s'il n'eût aimé la liberté?

Il lui prêta son appui, quitta la langue harmonieuse des Muses pour la pressante logique des discussions, et fit à la raison publique, qui demandait à s'éclairer, le sacrifice de sa chère obscurité. Réuni à quelques écrivains de mérite, entre autres à ses amis MM. de Pange et Roucher, il établit, dans le *Journal de Paris*, une énergique opposition aux principes d'anarchie et aux résistances aristocratiques qui se développaient de toute part. C'était former sur sa tête cette tempête qui devait l'engloutir.

On a dit assez généralement que les deux Chénier avaient professé en politique et montré dans le cours de notre révolution des opinions opposées : c'est ici le lieu de rectifier cette erreur. Leur dissidence ne s'établit que sur un point, sur un point essentiel à la vérité, mais explicable par la seule différence de leurs caractères.

Lorsque les *Amis de la Constitution* fondèrent leur club, sous ce titre d'abord respectable, Marie-Joseph consentit d'en faire partie. Son frère, plus éclairé, et (ce qu'on oublie souvent) plus âgé que lui, pressentit quelle sinistre influence allait exercer cette association, et quel tort, peut-être irréparable, elle allait faire à une cause glorieuse. Il fut des premiers à combattre ses doctrines et son pouvoir sanguinaires par de courageux écrits[1]. Marie-Joseph, qui trouvait dans cette assemblée d'ardens amis, peut-être quelques prôneurs, quelques appuis pour ses efforts à la tribune et au théâtre, se défendit quelque tems de croire à leurs coupables vues. Il imprima dans les feuilles publiques que les écrits de son frère ne renfermaient point sa pensée[2]; mais, peu de tems après, il s'éloigna avec horreur de cette société, devenue trop célèbre sous la dénomination des *Jacobins*.

Son erreur avait été courte, car elle s'était dissipée avant les premiers excès de ses collègues; mais c'en était assez pour avoir frappé les esprits. Divisés sur un point, on établit que les deux frères l'étaient sur tous; et, de là, cette opinion,

1. Entr'autres écrits, *voyez*, dans le tome de ses *OEuvres anciennes*, celui intitulé : *De la cause des désordres qui troublent la France, et arrêtent l'établissement de la Liberté.* (*Note de l'Éditeur.*)

2. Ces lettres, imprimées dans le Moniteur du temps, ont été recueillies et insérées dans le cinquième volume des *OEuvres anciennes* de Marie-Joseph Chénier. (*Idem.*)

encore répétée, qu'André Chénier appartenait à la cause des priviléges et des injustices. On conçoit qu'une telle conquête ait tenté l'ambition d'un parti; mais là, comme ailleurs, ses prétentions s'évanouissent devant l'évidence.

Doué d'une raison supérieure et de ce courage civil, rare en France, où la valeur est commune, André Chénier devait se placer dans les rangs peu nombreux de ces hommes que n'approchent ni l'ambition, ni la crainte, ni l'intérêt personnel. La plupart des esprits ne sauraient comprendre qu'on ne tienne à aucun parti, à aucune secte, et qu'on ose penser tout seul : c'est le propre des amis de la liberté. Ceux-là se placent au milieu des factions qui se combattent; et il ne faut pas croire que, s'ils suivent cette ligne, que s'ils s'exposent dans cette carrière, la plus périlleuse de toutes, ils en méconnaissent le désavantage. N'accusons point leur habileté, pour nous dispenser d'honorer leur courage.

Le caractère d'André Chénier était armé contre toute hypocrisie et tout arbitraire : il ne voulait pas plus, comme il l'a dit lui-même, des fureurs démocratiques que des iniquités féodales; des brigands à piques que des brigands à talons rouges; de la tyrannie des patriotes que de celle de la Bastille; des priviléges des dames de cour que de ceux des dames de halle. Il eût rougi de choisir entre Coblentz et les Jacobins. On le verra, au péril de cette vie qui lui fut arrachée, s'offrir

à défendre Louis XVI; et, quand la cause d'une grande infortune lui parut sacrée, la plume qu'il lui prêta avait tracé les plus fortes paroles qu'on ait écrites contre cette résistance que le pouvoir monarchique voudrait opposer à la juste liberté des peuples.

Cependant, les évènemens se précipitaient. Chénier avait mérité la haine des factieux : il avait célébré Charlotte Corday[1], flétri Collot-d'Herbois[2], attaqué Roberspierre; et le procès de Louis XVI vint réveiller la vengeance de ses puissans ennemis. Après avoir épuisé, dans les journaux du tems, tout ce que la raison des âmes généreuses pouvait avoir de force pour faire changer les formes de cette procédure, il proposa à M. de Malesherbes de partager près du Roi les périls de sa tâche : il obtint cet honneur. C'était la première fois qu'il sollicitait près des grands.

On sait que le Roi, lorsque la sentence de sa mort fut prononcée, avait demandé à l'Assemblée, par une lettre pleine de calme et de dignité, le droit d'appeler au peuple du jugement qui le condamnait. Cette lettre, signée dans la nuit du 17 au 18 janvier, est d'André Chénier[3]. Elle est imprimée

---

1. *Voyez* présent volume, page 275. (*Note de l'Éditeur.*)

2. *Voyez* *ibid.* page 303. (*Idem.*)

3. *Voyez* la *Lettre de Louis XVI aux Députés de la Convention*, rédigée par André Chénier, volume de ses *OEuvres anciennes*. (*Idem.*)

sur la minute écrite de sa propre main, et corrigée en plusieurs passages sur les avis de M. de Malesherbes.

Tant d'imprudentes vertus avaient compromis les jours de Chénier. On le décida à quitter Paris vers 1793. Il alla d'abord à Rouen, puis à Versailles, où Marie-Joseph avait réuni des suffrages populaires. L'amitié des deux frères s'était entretenue par de continuels et de réciproques témoignages. J'ai publié, il y a cinq ans, une lettre de l'auteur d'*Henri VIII,* où se peint la plus ancienne et la plus fidèle affection [1]. C'est à son frère qu'il dédia sa tragédie de *Brutus et Cassius.* André, à son tour, prend sa défense contre les injurieuses déclamations de Burke [2]; il adresse à Marie-Joseph la première de ses Odes [3], et se plaît sans cesse

---

1. Cette lettre est imprimée à la fin du présent volume. Nous n'avons pas voulu la séparer des OEuvres d'André Chénier, afin de prouver aux esprits envieux et méchans que cette haine à mort qu'ils ont si lâchement supposée à son frère n'est qu'un fruit de leur imagination infernale, et que la piété filiale et fraternelle, bien loin d'avoir été, comme ils l'osent avancer, sacrifiée par Marie-Joseph, fut au contraire pour son cœur la première des vertus et le plus sacré des devoirs.

*Voyez* l'Épître dédicatoire de sa tragédie de *Brutus et Cassius,* page 185 du tome I de ses *OEuvres posthumes.* (*Note de l'Éditeur.*)

2. Dans le chapitre intitulé : *De l'esprit de parti,* et imprimé dans le volume de ses *OEuvres anciennes.* (*Idem.*)

3. *Voyez* l'Ode I^re et la fin de l'Élégie XIV, *présent volume.* (*Idem.*)

à rappeler dans ses ouvrages le souvenir de leur mutuel appui.

A Versailles, son frère le protégea de son crédit; il choisit lui-même la maison qui lui servit d'asile; et là, dans ces murs devenus une solitude, abandonné à des jours de tristesse et de paix, notre poète eût été conservé à la France, sans le plus déplorable et le plus inattendu des évènemens.

André apprit qu'un de ses amis, M. de Pastoret, venait d'être arrêté à Passy. Il y vole; il veut offrir à sa famille quelques paroles de consolation. Des commissaires, chargés d'une visite de papiers, jugèrent *suspectes* les personnes trouvées dans ce domicile, et les conduisirent toutes en prison. On rechercha l'origine de ce qu'on supposait un acte de quelque comité; on voulut connaître de quel pouvoir il pouvait émaner, afin de le fléchir: ces démarches furent inutiles. Quelqu'un offrit une somme considérable pour cautionner la liberté du prisonnier: nulle autorité n'osa la lui rendre; et il était arrêté sans ordre!

Cependant les ennemis de la faction anarchique étaient tous recherchés; et les arrêts du tribunal révolutionnaire couvraient Paris de deuil. L'unique sauve-garde des prisonniers était l'oubli où ils tombaient à la faveur de leur nombre. Ceux qui sont sortis à cette époque de la terrible épreuve des cachots se souviennent que c'est à ce moyen de salut que tendait la sollicitude de leurs amis. Il fallait se faire oublier ou périr. Marie-Jo-

seph, alors insulté à la tribune, devenu l'objet de la haine particulière de Roberspierre, qui redoutait ses principes et enviait ses talens, n'aurait eu que le crédit de faire hâter un supplice; il s'abstenait même de paraître à la Convention. Il pouvait mourir avec son frère, non le sauver. Il est de nos censeurs qui se sentent, aujourd'hui, un héroïsme supérieur à cette âme qui fit parler les Calas et les Gracchus : qu'ils viennent jeter à sa statue la première pierre.

Heureux, si, du moins, l'on eût suivi ses conseils; si l'on se fût renfermé, pour André, dans cette prudence qui conserva les jours de M. Sauveur Chénier, détenu en même tems à la Conciergerie !

Nous n'expliquons point ces détails pour réfuter la basse calomnie qui essaya de rendre Marie-Joseph responsable du sort de son frère. Cette justification serait une injure à sa mémoire. Les plus violens adversaires de ses principes, les plus injustes détracteurs de son talent, n'ont jamais trempé dans ces vils soupçons, quand ils ont mérité l'honneur de le combattre. Certes, on ne connaît point de raison d'aimer Chénier, à M. de Châteaubriand, son successeur à l'Académie. Il a peut-être, dans son discours de réception, laissé revivre trop de ressentimens contre lui; mais, dans ce discours, il ajoute : « Chénier a su, comme moi, « ce que c'est que de perdre un frère tendrement « aimé : il serait sensible à l'hommage que je

« rends à ce frère, car il était naturellement gé-
« néreux. » On sait que les amis de l'un furent ceux de l'autre jusqu'à la mort. Et sa mère, dit le respectable M. Daunou [1], en parlant de la victime si malheureusement immolée, sa mère, qui l'a pleuré quatorze ans, demeura, tant qu'elle vécut, avec Marie-Joseph. C'était lui qui la consolait [2].

Mais le père des deux poètes fatiguait de plaintes inutiles les hommes puissans de cette sanguinaire époque. Imprudent vieillard! il parvint à s'en faire entendre. « Quoi! lui dit un de ces agens
« de terreur, que je ne nommerai point parce
« qu'il vit encore, est-ce parce qu'il porte le nom
« de Chénier, parce qu'il est le frère d'un repré-
« sentant, que depuis six mois on ne lui a pas
« encore fait son procès? Allez, Monsieur, votre
« fils sortira dans trois jours. »

Hélas! et en effet. Et, quand le malheureux père allait parler aux amis de son fils de ses espé-

---

1. *Voyez* la note placée en tête du tome I des *OEuvres posthumes* de Marie-Joseph Chénier. (*Note de l'Éditeur.*)

2. Lisez encore, pour plus amples et plus touchans détails, la Lettre historique de M. Arnault sur Marie-Joseph Chénier, et, immédiatement après, le Discours funèbre que ce même écrivain, éloquent et vertueux, fut chargé par l'Institut de prononcer sur la tombe de son illustre collègue. Ces deux morceaux sont imprimés en tête du tome I des *OEuvres anciennes* de Marie-Joseph Chénier. (*Note de l'Éditeur.*)

rances et de sa joie, on lui répondait : puissiez-vous ne jamais accuser votre tendresse!

André Chénier retoucha, dans sa prison, des ouvrages que son frère aurait publiés sans doute, si le travail qu'il commença à ce sujet ne fût demeuré imparfait, à cause de la dispersion des manuscrits en plusieurs mains et en plusieurs lieux.

Oserai-je exprimer l'impression que je ressentis, lorsque ces ouvrages, enfin rassemblés, tracés tous de sa propre main, me furent confiés après vingt-trois ans d'oubli? Chargé de ce précieux dépôt, avec quel recueillement je contemplais les traces fragiles d'une pensée peut-être immortelle! Je relus ces chants avec quelque chose de l'émotion que donnent l'écrit d'une main chérie et les affections les plus proches de notre cœur. Que d'affligeantes idées me rappelaient quelques-uns de ces caractères furtivement tracés; ces lignes, pressées sur d'étroits feuillets, choisis pour être soustraits à l'inquisition d'un geôlier! Le tems commençait de les attaquer; et je les déployais avec un soin presque égal à celui que j'avais vu naguère employer à Naples à dérouler les manuscrits d'Épicure ou d'Anacréon. Une révolution de la Nature avait presque anéanti ces beaux modèles; et nos discordes, plus terribles encore, avaient long-tems menacé un de leurs glorieux disciples.

Toutefois, le jeune poète ne fut jamais satis-

fait de ses esquisses. Le sens quelquefois douteux d'une pensée, les tours trop elliptiques, les mots que pourra noter la critique, il les avait remarqués lui-même. Il se blâmait souvent; et j'ai retrouvé des passages qu'il avait soulignés ou censurés de sa main. Ceux de nos juges pour qui la correction est le premier des mérites, et qui sont moins touchés des beautés d'un ouvrage qu'offensés de ses défauts, pourront trouver à exercer leur blâme dans ce recueil; mais ces esprits, armés contre leur plaisir, se souviendront peut-être que l'auteur ne parcourut de la carrière humaine que le tems des troubles et des passions. Exigeront-ils les saveurs de l'automne d'un fruit naissant tombé sous les coups d'un orage? Si vous lui voulez une correction irréprochable, allez redemander l'infortuné au tombeau qui se ferma sur lui à trente et un ans.

L'ensemble de sa poésie donne l'enchantement. Elle a ce qui est le caractère des œuvres du génie: le pouvoir de vous ravir à vos propres idées, et de vous transporter dans le monde de ses créations. J'ai vu partager cette ivresse enthousiaste aux esprits les plus difficiles et les plus accoutumés, par la réflexion, à calculer l'effet de la pensée. La plupart de ses Idylles sont des modèles dont Théocrite avouerait l'ordonnance; et ses Élégies semblent des inspirations où Tibulle a jeté sa flamme, où La Fontaine a mêlé sa grâce.

Mais j'oublie, en parlant des choses qui feront

vivre son nom, que quelques jours lui restent encore dans la captivité, et qu'il convient d'achever une tâche douloureuse. Les deux Trudaine étaient aussi détenus à Saint-Lazare; et Suvée, prisonnier comme eux, s'occupait de faire le portrait d'André. Cette peinture, possédée aujourd'hui par M. de Cayeux, est la seule image qui reste de lui. C'est à Saint-Lazare qu'il composa pour mademoiselle de Coigny cette Ode, *la Jeune Captive*[1], que peut-être on n'a jamais lue sans attendrissement. La veille du jour où il fut jugé, son père le rassurait encore, en lui parlant de ses talens et de ses vertus: « Hélas! dit-il, M. de Males- « herbes aussi avait des vertus! »

Il parut au tribunal sans daigner parler ni se défendre. Déclaré *ennemi du peuple*, convaincu d'avoir écrit *contre la liberté* et défendu *la tyrannie*, il fut encore chargé de l'étrange délit d'avoir *conspiré* pour s'évader. Ce jugement fut rendu pour être exécuté le 7 thermidor (25 juillet 1794), c'est-à-dire l'avant-veille de ce jour qui eût brisé ses fers, et qui délivra toute la France.

MM. de Trudaine demandèrent la faveur de périr avec lui; mais on les avait réservés à l'exécution du lendemain (du lendemain, 8 thermidor!). Les bourreaux s'applaudissaient alors quand la victime pouvait reconnaître le sang de ses amis à la place où ils allaient répandre le sien.

---

1. *Voyez* page 282, présent volume. (*Note de l'Éditeur.*)

Chénier monta à huit heures du matin sur la charrette des criminels. Dans ces instans où l'amitié n'est jamais plus vivement réclamée, où l'on sent le besoin d'épancher ce cœur qui va cesser de battre, le malheureux jeune homme ne pouvait ni rien recueillir ni rien exprimer des affections qu'il laissait après lui. Peut-être il regardait avec un désespoir stérile ses pâles compagnons de mort: pas un qu'il connût! A peine savait-il, dans les trente-huit victimes qui l'accompagnaient, les noms de MM. de Montalembert, Créqui de Montmorency, celui du baron de Trenck, et de ce généreux Loiserolles, qui s'empressait de mourir pour laisser vivre un fils à sa place; mais aucun d'eux n'était dans le secret de son âme. Cet esprit qui entendît sa pensée, ce cœur parent du sien, comme a dit le poète[1], Chénier l'appelait peut-être, et frémissait de son vœu... quand tout-à-coup s'ouvrent les portes d'un cachot fermé depuis six mois; et l'on place à ses côtés, sur le premier banc du char fatal, son ami, son émule, le peintre des *Mois*, l'infortuné Roucher.

Que de regrets ils exprimèrent l'un sur l'autre! « Vous, disait Chénier, le plus irréprochable de « nos citoyens! un père, un époux adoré! c'est « vous qu'on sacrifie! — Vous! répliquait Roucher,

---

1. Thomas Gray, dans son élégie intitulée: *Le Cimetière de campagne*. Marie-Joseph Chénier a traduit en vers cette élégie anglaise. *Voyez* le trois. vol. de ses *OEuvres anciennes*. (*Note de l'Éditeur.*)

« vous, vertueux jeune homme! on vous mène à « la mort, brillant de génie et d'espérance! — « Je n'ai rien fait pour la postérité, répondit Ché- « nier; » puis, en se frappant le front, on l'entendit ajouter : *Pourtant, j'avais quelque chose là!* C'était la Muse, dit l'auteur de Réné et d'Atala, qui lui révélait son talent au moment de la mort. Il est remarquable que la France perdit sur la fin du dernier siècle trois beaux talens à leur aurore: Malfilâtre, Gilbert et André Chénier. Les deux premiers ont péri de misère, le troisième sur un échafaud.

Cependant le char s'avançait; et, à travers les flots de ce peuple, que son malheur rendait farouche, leurs yeux rencontrèrent ceux d'un ami, qui accompagna toute leur marche funèbre, comme pour leur rendre un dernier devoir, et qui raconta souvent au malheureux père, qui ne survécut que dix mois à la perte de son fils, les tristes détails de leur fin.

Ils parlèrent de poésie à leurs derniers momens. Pour eux, après l'amitié, c'était la plus belle chose de la terre. Racine fut l'objet de leur entretien et de leur dernière admiration. Ils voulurent réciter de ses vers, pour étouffer peut-être les clameurs de cette foule qui insultait à leur courage et à leur innocence. Quel fut le morceau qu'ils choisirent? Quand je fis cette question à un homme dont l'âge et les malheurs commencent à glacer la mémoire, il hésita à me répondre. Il me pro-

mit de rechercher ce souvenir, de s'informer près de quelques personnes à qui, autrefois, il avait pu le raconter. Je demeurai dans une pénible attente, jusqu'à ce qu'on me dit, après quelques jours, et avec l'accent d'une sorte d'indifférence, qui était bien loin de moi: C'était la première scène d'*Andromaque*.

Ainsi, tour à tour, ils récitèrent le dialogue qui expose cette noble tragédie. Chénier, que cette idée avait frappé le premier, commença; et peut-être un dernier sourire effleura ses lèvres, lorsqu'il prononça ces beaux vers:

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle;
Et déja son courroux semble s'être adouci,
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.

Ces sentimens étaient dans son cœur: l'époque où il succomba les explique. Pouvait-il regretter l'avenir? Il avait désespéré, en France, de la cause de la Vertu et de la Liberté.

Ainsi périt ce jeune cygne, étouffé par la main sanglante des révolutions. Heureux de n'avoir élevé de culte qu'à la Vérité, à la Patrie et aux Muses, on dit qu'en marchant au supplice il s'applaudissait de son sort: je le crois. Il est si beau de mourir jeune! Il est si beau d'offrir à ses ennemis une victime sans tache, et de rendre au Dieu qui nous juge une vie encore pleine d'illusions!

H. de Latouche.

# POÉSIES.

# POÈMES.

## L'INVENTION.

O FILS du Mincius [1], je te salue, ô toi
Par qui le dieu des arts fut roi du peuple roi;
Et vous, à qui jadis, pour créer l'harmonie,
L'Attique, et l'onde Égée, et la belle Ionie,
Donnèrent un ciel pur, les plaisirs, la beauté,
Des mœurs simples, des lois, la paix, la liberté,
Un langage sonore, aux douceurs souveraines [2],
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines!
Nul âge ne verra pâlir vos saints lauriers,
Car vos pas inventeurs ouvrirent les sentiers;

1. Virgile. La ville de Mantoue, patrie célèbre du prince des poètes, est située sur un lac formé par la rivière de Mincio, qui sort des Alpes, et se jette dans le Pô, près de Borgo-Forte. Cette rivière a donné son nom au département qu'elle arrose. (*Note de l'Éditeur*).

2. Graïs ingenium, Graïs dedit ore rotundo
Musa loqui.
HORAT., Art. poet.

Et du temple des arts, que la gloire environne,
Vos mains ont élevé la première colonne.
A nous tous aujourd'hui, vos faibles nourrissons,
Votre exemple a dicté d'importantes leçons.
Il nous dit que nos mains, pour vous être fidèles,
Y doivent élever des colonnes nouvelles.
L'esclave imitateur naît et s'évanouit;
La nuit vient, le corps reste; et son ombre s'enfuit.

Ce n'est qu'aux inventeurs que la vie est promise:
Nous voyons les enfans de la fière Tamise,
De toute servitude ennemis indomptés,
Mieux qu'eux, par votre exemple, à vous vaincre excités.
Osons: de votre gloire éclatante et durable
Essayons d'épuiser la source inépuisable.
Mais inventer n'est pas, en un brusque abandon,
Blesser la vérité, le bon sens, la raison;
Ce n'est pas entasser, sans dessein et sans forme,
Des membres ennemis en un colosse énorme;
Ce n'est pas, élevant des poissons dans les airs,
A l'aile des vautours ouvrir le sein des mers;
Ce n'est pas, sur le front d'une nymphe brillante,
Hérisser d'un lion la crinière sanglante :
Délires insensés! fantômes monstrueux!
Et d'un cerveau malsain rêves tumultueux!
Ces transports déréglés, vagabonde manie,
Sont l'accès de la fièvre et non pas du génie.

D'Ormuzd et d'Ahrimand[1] ce sont les noirs combats,
Où, partout confondus, la vie et le trépas,
Les ténèbres, le jour, la forme et la matière,
Luttent sans être unis ; mais l'esprit de lumière
Fait naître en ce chaos la concorde et le jour ;
D'élémens divisés il reconnaît l'amour,
Les rappelle; et partout, en d'heureux intervalles,
Sépare et met en paix les semences rivales.
Ainsi donc, dans les arts, l'inventeur est celui
Qui peint ce que chacun put sentir comme lui;
Qui, fouillant des objets les plus sombres retraites,
Étale et fait briller leurs richesses secrètes;
Qui, par des nœuds certains, imprévus et nouveaux,
Unissant des objets qui paraissaient rivaux,
Montre et fait adopter à la Nature mère
Ce qu'elle n'a point fait, mais ce qu'elle a pu faire.
C'est le fécond pinceau qui, sûr dans ses regards,
Retrouve un seul visage en vingt belles épars;

---

1. Deux génies très-puissans de la mythologie indienne. Ormuzd, comme ayant été créé d'une manière plus pure que les autres génies, a le privilége de siéger près du trône de l'Être suprême, qui en a fait son premier ministre. On respecte et on adore Ormuzd parce qu'il est le génie du bien, et qu'il est chargé par le Tout-puissant d'inspirer les bonnes actions aux mortels. Il est, dit-on, le père de plusieurs espèces de génies de feu. Arhimand, génie du mal et chef des mauvais génies, est le rival et l'ennemi juré d'Ormuzd. Le devoir des vrais fidèles est de le combattre autant qu'il est en leur pouvoir. (*Note de l'Éditeur.*)

Les fait renaître ensemble, et, par un art suprême,
Des traits de vingt beautés forme la beauté même.

La Nature dicta vingt genres opposés
D'un fil léger entre eux, chez les Grecs, divisés.
Nul genre, s'échappant de ses bornes prescrites,
N'aurait osé d'un autre envahir les limites;
Et Pindare à sa lyre, en un couplet bouffon,
N'aurait point de Marot associé le ton.
De ces fleuves nombreux dont l'antique Permesse
Arrosa si long-tems les cités de la Grèce,
De nos jours même, hélas! nos aveugles vaisseaux
Ont encore oublié mille vastes rameaux.
Quand Louis et Colbert, sous les murs de Versailles,
Réparaient des beaux-arts les longues funérailles,
De Sophocle et d'Eschyle, ardens admirateurs,
De leur auguste exemple élèves inventeurs,
Des hommes immortels firent sur notre scène
Revivre aux yeux français les théâtres d'Athène.
Comme eux, instruit par eux, Voltaire offre à nos pleurs
Des grands infortunés les illustres douleurs;
D'autres esprits divins, fouillant d'autres ruines,
Sous l'amas des débris, des ronces, des épines,
Ont su, pleins des écrits des Grecs et des Romains,
Retrouver, parcourir leurs antiques chemins.
Mais ô la belle palme et quel trésor de gloire
Pour celui qui, cherchant la plus noble victoire,
D'un si grand labyrinthe affrontant les hasards,

Saura guider sa muse aux immenses regards,
De mille longs détours à la fois occupée,
Dans les sentiers confus d'une vaste épopée;
Lui dire d'être libre, et qu'elle n'aille pas
De Virgile et d'Homère épier tous les pas,
Par leur secours à peine à leurs pieds élevée;
Mais, qu'auprès de leurs chars, dans un char enlevée,
Sur leurs sentiers, marqués de vestiges si beaux,
Sa roue ose imprimer des vestiges nouveaux!
Quoi! faut-il, ne s'armant que de timides voiles,
N'avoir que ces grands noms pour nord et pour étoiles,
Les côtoyer sans cesse, et n'oser un instant,
Seul, et, loin de tout bord, intrépide et flottant,
Aller sonder les flancs du plus lointain Nérée,
Et du premier sillon fendre une onde ignorée!
Les coutumes d'alors, les sciences, les mœurs,
Respirent dans les vers des antiques auteurs:
Leur siècle est en dépôt dans leurs nobles volumes.
Tout a changé pour nous: mœurs, sciences, coutumes.
Pourquoi donc nous faut-il, par un pénible soin,
Sans rien voir près de nous voyant toujours bien loin,
Vivant dans le passé, laissant ceux qui commencent,
Sans penser, écrivant d'après d'autres qui pensent,
Retraçant un tableau que nos yeux n'ont point vu,
Dire et dire cent fois ce que nous avons lu?
De la Grèce héroïque, et naissante et sauvage,
Dans Homère à nos yeux vit la parfaite image.
Démocrite, Platon, Épicure, Thalès,

Ont de loin à Virgile indiqué les secrets
D'une Nature encore à leurs yeux trop voilée.
Toricelli, Newton, Kepler et Galilée,
Plus doctes, plus heureux, dans leurs puissans efforts,
A tout nouveau Virgile ont ouvert des trésors.
Tous les arts sont unis; les sciences humaines
N'ont pu de leur empire étendre les domaines,
Sans agrandir aussi la carrière des vers.
Quel long travail pour eux a conquis l'univers!
Aux regards de Buffon, sans voile, sans obstacles,
La terre ouvrant son sein, ses ressorts, ses miracles,
Ses germes, ses coteaux, dépouilles de Thétis;
Les nuages épais, sur elle appesantis,
De ses noires vapeurs nourrissant leur tonnerre;
Et l'hiver ennemi, pour envahir la terre,
Roi des antres du Nord; et, de glaces armés,
Ses pas usurpateurs sur nos monts imprimés;
Et l'œil perçant du verre en la vaste étendue
Allant chercher ces feux qui fuyaient notre vue;
Aux changemens prédits, immuables, fixés,
Que d'une plume d'or Bailly nous a tracés [1],
Aux lois de Cassini, les comètes fidèles;

---

1. Dans son *Histoire de l'astronomie* et dans son Mémoire *sur la lumière des satellites de Jupiter, avec des tables de leurs mouvemens*. Cet ouvrage profondément sensé et écrit d'une manière fort élégante, a placé Bailly au rang de nos premiers astronomes et de nos plus habiles écrivains. ( *Note de l'Éditeur.* )

L'aimant de nos vaisseaux seul dirigeant les ailes;
Une Cybèle neuve [1], et cent mondes divers
Aux yeux de nos Jasons sortis du sein des mers.
Quel amas de tableaux, de sublimes images,
Naît de ces grands objets réservés à nos âges!
Sous ces bois étrangers qui couronnent ces monts,
Aux vallons de Cusco, dans ces antres profonds,
Si chers à la fortune et plus chers au génie,
Germent des mines d'or, de gloire et d'harmonie.
Pensez-vous, si Virgile, ou l'Aveugle divin [2],
Renaissaient aujourd'hui, que leur savante main
Négligeât de saisir ces fécondes richesses,
De notre Pinde auguste éclatantes largesses?
Nous en verrions briller leurs sublimes écrits;
Et ces mêmes objets que vos doctes mépris
Accueillent aujourd'hui d'un front dur et sévère
Alors à vos regards auraient seuls droit de plaire.
Alors, dans l'avenir, votre inflexible humeur
Aurait soin de défendre à tout jeune rimeur
D'oser sortir jamais de ce cercle d'images
Que vos yeux auraient vu tracé dans leurs ouvrages.
Mais qui jamais a su, dans des vers séduisans,
Sous des dehors plus vrais peindre l'esprit aux sens!
Mais quelle voix jamais, d'une plus pure flamme,
Et chatouilla l'oreille, et pénétra dans l'âme!

---

1. L'Amérique.

2. Homère.

Mais leurs mœurs et leurs lois, et mille autres hasards,
Rendaient leur siècle heureux plus propice aux beaux-arts.
Eh bien! l'âme est partout, la pensée a des ailes:
Volons, volons chez eux retrouver leurs modèles;
Voyageons dans leur âge, où libre, sans détour,
Chaque homme ose être un homme, et penser au grand jour.
Au tribunal de Mars, sur la pourpre romaine,
Là du grand Cicéron la vertueuse haine
Écrase Céthégus, Catilina, Verrès;
Là tonne Démosthène; ici, de Périclès
La voix, l'ardente voix, de tous les cœurs maîtresse,
Frappe, foudroie, agite, épouvante la Grèce.
Allons voir la grandeur et l'éclat de leurs jeux.
Ciel! la mer appelée en un bassin pompeux!
Deux flottes parcourant cette enceinte profonde,
Combattant sous les yeux des conquérans du monde [1]!

---

1. L'auteur fait allusion ici à la célèbre naumachie qui eut lieu à Rome le jour du second triomphe de César. « Navali prælio, in mi- « nore Codettâ defosso lacu, biremes ac triremes quadriremes que « Tyriæ et Ægyptiæ classes, magno pugnatorum numero, conflixe- « runt.» Suéton. *Julii Cæsaris vitâ.* Laharpe, dans sa traduction de cet historien romain, avance que tous les commentateurs se sont tourmentés en vain pour trouver la petite Codette, (in minore Codettâ) et qu'ils n'ont jamais pu découvrir ce que c'était : nous pensons, nous, que ce lac, nommé par les Romains du tems *Euripus*, n'a pu être creusé que dans les environs d'Ostie, campagne de Rome, et bâtie par Ancus Martius à l'embouchure du Tibre, l'an 627 avant J.-C. Suétone rapporte plus loin que César voulait élever à Mars un temple plus vaste qu'aucun temple du monde, en comblant le lac où il avait donné ce spectacle naval. (*Note de l'Éditeur.*)

O terre de Pélops! avec le monde entier
Allons voir d'Épidaure un agile coursier
Couronné dans les champs de Némée et d'Élide[1]!
Allons voir au théâtre, aux accens d'Euripide,
D'une sainte folie un peuple furieux
Chanter : *Amour, tyran des hommes et des dieux!*
Puis, ivres des transports qui nous viennent surprendre,
Parmi nous, dans nos vers, revenons les répandre;
Changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs;
Pour peindre notre idée, empruntons leurs couleurs;
Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques;
Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques!

Direz-vous qu'un objet né sur leur Hélicon
A seul de nous charmer pu recevoir le don?
Que leurs fables, leurs dieux, ces mensonges futiles,
Des Muses noble ouvrage, aux Muses sont utiles?
Que nos travaux savans, nos calculs studieux,
Qui subjuguent l'esprit et répugnent aux yeux,
Que l'on croit malgré soi, sont pénibles, austères,
Et moins grands, moins pompeux que leurs belles chimères?
Voilà ce que traités, préfaces, longs discours,
Prose, rime, partout nous disent tous les jours.
Mais enfin, dites-moi, si d'une œuvre immortelle

---

1. *Voyez*, dans le tome III du Voyage du jeune Anacharsis, *chap.* XXXVIII, la description des jeux olympiques en Élide. Les jeux célébrés à Némée sont absolument les mêmes. (*Note de l'Éd.*)

La Nature est en nous la source et le modèle,
Pouvez-vous le penser que tout cet univers,
Et cet ordre éternel, ces mouvemens divers,
L'immense vérité, la Nature elle-même,
Soit moins grande en effet que ce brillant systême
Qu'ils nommaient la Nature, et dont d'heureux efforts
Disposaient avec art les fragiles ressorts?
Mais quoi! ces vérités sont au loin reculées,
Dans un langage obscur saintement recélées;
Le peuple les ignore. O Muses, ô Phébus!
C'est là, c'est là sans doute un aiguillon de plus.
L'auguste Poésie, éclatante interprète,
Se couvrira de gloire en forçant leur retraite.
Cette reine des cœurs, à la touchante voix,
A le droit, en tous lieux, de nous dicter son choix,
Sûre de voir partout, introduite par elle,
Applaudir à grands cris une beauté nouvelle,
Et les objets nouveaux que sa voix a tentés
Partout de bouche en bouche après elle chantés.
Elle porte, à travers leurs nuages plus sombres,
Des rayons lumineux qui dissipent leurs ombres;
Et rit quand, dans son vide, un auteur oppressé
Se plaint qu'on a tout dit et que tout est pensé.
Seule, et la lyre en main, et de fleurs couronnée,
De doux ravissemens partout accompagnée,
Aux lieux les plus déserts, ses pas, ses jeunes pas
Trouvent mille trésors qu'on ne soupçonnait pas.
Sur l'aride buisson que son regard se pose:

Le buisson à ses yeux rit, et jette une rose.
Elle sait ne point voir, dans son juste dédain,
Les fleurs qui trop souvent, courant de main en main,
Ont perdu tout l'éclat de leurs fraîcheurs vermeilles;
Elle sait même encore, ô charmantes merveilles!
Sous ses doigts délicats réparer et cueillir
Celles qu'une autre main n'avait su que flétrir.
Elle seule connaît ces extases choisies,
D'un esprit tout de feu mobiles fantaisies,
Ces rêves d'un moment, belles illusions,
D'un monde imaginaire aimables visions,
Qui ne frappent jamais, trop subtile lumière,
Des terrestres esprits l'œil épais et vulgaire;
Seule, de mots heureux, faciles, transparens,
Elle sait revêtir ces fantômes errans.
Ainsi des hauts sapins de la Finlande humide,
De l'ambre [1], enfant du ciel, distille l'or fluide;

---

1. L'auteur veut parler ici de l'ambre jaune, nommé indistinctement *succin* ou *karabé*. Rigoureusement parlant, on peut dire que, malgré les recherches nombreuses que les naturalistes ont faites sur la véritable origine de cette substance, on ne s'est encore rien procuré de positif. On sait seulement qu'elle abonde sur les rives de la mer Baltique. Toutefois, la plupart de nos savans modernes s'accordent à la placer dans la classe des minéraux.

« Le succin était très-estimé des anciens. Il n'est même pas de production dans la nature sur laquelle l'imagination des poètes se soit autant exercée pour illustrer son origine. Sophocle avait dit qu'il était formé dans l'Inde par les larmes des sœurs de Méléagre, changées en oiseaux, et pleurant la mort de leur frère. Pline n'a pas

Et sa chute souvent rencontre dans les airs
Quelque insecte volant, qu'il porte au fond des mers.
De la Baltique enfin les vagues orageuses
Roulent et vont jeter ces larmes précieuses
Où la fière Vistule, en de nobles coteaux,
Et le froid Niémen expirent dans ses eaux.
Là les arts vont cueillir cette merveille utile,
Tombe odorante, où vit l'insecte volatile;

---

dédaigné de rapporter toutes ces fables, et de les mêler à des traditions qui, pour être moins merveilleuses, ne lui paraissent pas à la vérité plus dignes de foi. Ce célèbre naturaliste regardait comme très-certain que le *succin* ou *karabé* coule d'un arbre de la famille des pins, comme la gomme coule des cerisiers; qu'il se durcit pendant l'automne, et qu'après avoir été emporté par le vent dans les eaux de l'Océan il est ensuite repoussé sur le rivage. »

(*Encyclopédie*. Chimie, t. I, p. 69 et suiv.)

On voit clairement que cette théorie, admissible à quelques égards, est précisément celle qu'André Chénier a cru devoir adopter dans son poëme; et nous ne répondrions pas que Martial lui-même n'ait pas contribué beaucoup à le décider par les diverses descriptions qu'il a données du succin dans son recueil de Poésies. Nous nous contenterons de citer l'épigramme suivante, où il est question du phénomène qu'André Chénier a rendu dans ses vers d'une manière si poétique et si gracieuse.

DE FORMICA ELECTRO INCLUSA.

Dùm phaetonteâ formica vagatur in umbrâ,
Implicuit tenuem succina gutta feram.
Sic modo quæ fuerat vitâ contempta manente
Funeribus facta est nunc pretiosa suis.

Epigram. XV, lib. VI

(*Note de l'Éditeur.*)

Dans cet or diaphane il est lui-même encor:
On dirait qu'il respire et va prendre l'essor.

Qui que tu sois enfin, ô toi, jeune poète,
Travaille : ose achever cette illustre conquête.
De preuves, de raisons, qu'est-il encor besoin?
Travaille : un grand exemple est un puissant témoin
Montre ce qu'on peut faire, en le faisant toi-même.
Si pour toi la retraite est un bonheur suprême,
Si chaque jour les vers de ces maîtres fameux
Font bouillonner ton sang, et dressent tes cheveux ;
Si tu sens chaque jour, animé de leur âme,
Cė besoin de créer, ces transports, cette flamme,
Travaille. A nos censeurs c'est à toi de montrer
Tous ces trésors nouveaux qu'ils veulent ignorer.
Il faudra bien les voir, il faudra bien se taire,
Quand ils verront enfin cette gloire étrangère
De rayons inconnus ceindre ton front brillant.
Aux antres de Paros le bloc étincelant
N'est aux vulgaires yeux qu'une pierre insensible;
Mais le docte ciseau, dans son sein invisible,
Voit, suit, trouve la vie, et l'âme, et tous ses traits.
Tout l'Olympe respire en ses détours secrets :
Là vivent de Vénus les beautés souveraines;
Là des muscles nerveux; là de sanglantes veines
Serpentent; là des flancs invaincus aux travaux
Pour soulager Atlas des célestes fardeaux.
Aux volontés du fer leur enveloppe énorme

Cède, s'amollit, tombe; et de ce bloc informe
Jaillissent, éclatans, des dieux pour nos autels:
C'est Apollon lui-même, honneur des Immortels;
C'est Alcide vainqueur des monstres de Némée;
C'est du vieillard troyen la mort envenimée;
C'est des Hébreux errans le chef, le défenseur.
Dieu tout entier habite en ce marbre penseur :
Ciel! n'entendez-vous pas de sa bouche profonde
Éclater cette voix créatrice du monde!

O qu'ainsi, parmi nous, des esprits inventeurs
De Virgile et d'Homère atteignent les hauteurs;
Sachent dans la mémoire avoir comme eux un temple,
Et sans suivre leurs pas imiter leur exemple;
Faire, en s'éloignant d'eux, avec un soin jaloux,
Ce qu'eux-même ils feraient s'ils vivaient parmi nous!
Que la Nature seule, en ses vastes miracles,
Soit leur fable et leurs dieux, et ses lois leurs oracles;
Que leurs vers, de Thétis respectant le sommeil,
N'aillent plus dans ses flots rallumer le soleil!
De la cour d'Apollon que l'erreur soit bannie;
Et qu'enfin Calliope, élève d'Uranie,
Montant sa lyre d'or sur un plus noble ton,
En langage des Dieux fasse parler Newton!

Oh! si je puis un jour.... Mais, quel est ce murmure?
Quelle nouvelle attaque, et plus forte et plus dure?
O langue des Français! est-il vrai que ton sort

Est de ramper toujours, et que toi seule as tort?
Ou, si d'un faible esprit l'indolente paresse
Veut rejeter sur toi sa honte et sa faiblesse,
Il n'est sot traducteur de sa richesse enflé,
Sot auteur d'un poëme, ou d'un discours sifflé,
Ou d'un recueil ombré de chansons à la glace,
Qui ne vous avertisse en sa fière préface
Que, si son style épais vous fatigue d'abord,
Si sa prose vous pèse et bientôt vous endort,
Si son vers est gêné, sans feu, sans harmonie,
Il n'en est point coupable. Il n'est pas sans génie;
Il a tous les talens qui font les grands succès;
Mais enfin, malgré lui, ce langage français,
Si faible en ses couleurs, si froid et si timide,
L'a contraint d'être lourd, gauche, plat, insipide.
Mais serait-ce Le Brun, Racine, Despréaux,
Qui l'accusent ainsi d'abuser leurs travaux?
Est-ce à Rousseau, Buffon, qu'il résiste infidèle?
Est-ce pour Montesquieu qu'impuissant et rebelle
Il fuit? Ne sait-il pas, se reposant sur eux,
Doux, rapide, abondant, magnifique, nerveux,
Creusant dans les détours de ces âmes profondes,
S'y teindre, s'y tremper de leurs couleurs fécondes?
Un rimeur voit partout un nuage, et jamais
D'un coup-d'œil ferme et grand n'a saisi les objets;
La langue se refuse à ses demi-pensées,
De sang-froid, pas à pas, avec peine amassées:
Il se dépite alors; et, restant en chemin,

Il se plaint qu'elle échappe et glisse de sa main.
Celui qu'un vrai démon presse, enflamme, domine,
Ignore un tel supplice : il pense, il imagine.
Un langage imprévu, dans son âme produit,
Naît avec sa pensée, et l'embrasse et la suit.
Les images, les mots que le génie inspire,
Où l'univers entier vit, se meut et respire,
Source vaste et sublime, et qu'on ne peut tarir,
En foule en son cerveau se hâtent de courir.
D'eux-même ils vont chercher un nœud qui les rassemble;
Tout s'allie et se forme, et tout va naître ensemble.

[1] Sous l'insecte vengeur envoyé par Junon
Telle Io tourmentée, en l'ardente saison,
Traverse en vain les bois et la longue campagne,
Et le fleuve bruyant qui presse la montagne;
Tel le bouillant poète, en ses transports brûlans,
Le front échevelé, les yeux étincelans,
S'agite, se débat, cherche en d'épais bocages
S'il pourra de sa tête apaiser les orages,

---

1. Le taon, mouche piquante. Virgile a dit de cet insecte dangereux :

Est lucos Silari circà ilicibusque virentem
Plurimus Alburnum volitans, cui nomen Asilo
Romanum est, Æstron Graii vertêre vocantes :
Asper, acerba sonans, quo tota exterrita silvis
Diffugiunt armenta, etc.

GEORG., lib. III.

(*Note de l'Éditeur.*)

Et secouer le dieu qui fatigue son sein.
De sa bouche, à grands flots, ce dieu dont il est plein,
Bientôt en vers nombreux s'exhale et se déchaîne;
Leur sublime torrent roule, saisit, entraîne.
Les tours impétueux, inattendus, nouveaux,
L'expression de flamme aux magiques tableaux,
Qu'a trempés la nature en ses couleurs fertiles;
Les nombres tour à tour turbulens ou faciles:
Tout porte au fond du cœur le tumulte et la paix;
Dans la mémoire au loin tout s'imprime à jamais.
C'est ainsi que Minerve, en un instant formée,
Du front de Jupiter s'élance tout armée,
Secouant et le glaive et le casque guerrier,
Et l'horrible Gorgone à l'aspect meurtrier.
Des Toscans, je le sais, la langue est séduisante:
Cire molle, à tout feindre habile et complaisante,
Qui prend d'heureux contours sous les plus faibles mains.
Quand le Nord, s'épuisant de barbares essaims,
Vint, par une conquête en malheurs plus féconde,
Venger sur les Romains l'esclavage du monde,
De leurs affreux accens la farouche âpreté
Du latin en tous lieux souilla la pureté.
On vit de ce mélange, étranger et sauvage,
Naître des langues sœurs, dont le tems et l'usage,
Consacrant par degrés l'idiome naissant,
Illustrèrent la source et polirent l'accent,
Sans pouvoir en entier, malgré tous leurs prodiges,
De la rouille barbare effacer les vestiges.

De là du Castillan la pompe et la fierté,
Teint encor des couleurs du langage indompté
Qu'au Tage transplantaient les fureurs musulmanes.
La grâce et la douceur sur les lèvres toscanes
Fixèrent leur empire; et la Seine à la fois
De grâce et de fierté sut composer sa voix.
Mais ce langage, armé d'obstacles indociles,
Lutte, et ne veut plier que sous des mains habiles.
Est-ce un mal? Eh! plutôt rendons graces aux Dieux:
Un faux éclat long-tems ne peut tromper nos yeux;
Et notre langue même, à tout esprit vulgaire
De nos vers dédaigneux fermant le sanctuaire,
L'avertit dès l'abord que, s'il y veut monter,
Il faut savoir tout craindre et savoir tout tenter;
Et, recueillant affronts ou gloire sans mélange,
S'élever jusqu'au faîte ou ramper dans la fange.



# HERMÈS[1].

## FRAGMENS.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

CHASSEZ de vos autels, Juges vains et frivoles,
Ces héros conquérans, meurtrières idoles,
Tous ces grands noms, enfans des crimes, des malheurs,
De massacres fumant, teints de sang et de pleurs.
Venez tomber aux pieds de plus nobles images :
Voyez ces hommes saints, ces sublimes courages,
Héros dont les vertus, les travaux bienfaisans,
Ont éclairé la terre et mérité l'encens ;
Qui, dépouillés d'eux-même et vivant pour leurs frères,
Les ont soumis au frein des règles salutaires,
Au joug de leur bonheur ; les ont faits citoyens ;
En leur donnant des lois, leur ont donné des biens,
Des forces, des parens, la liberté, la vie ;
Enfin, qui d'un pays ont fait une patrie.

Et que de fois pourtant leurs frères envieux
Ont d'affronts insensés, de mépris odieux,

---

1. *Voyez* la notice au sujet de ce poëme. (*Note de l'Éditeur.*)

Accueilli les bienfaits de ces illustres guides!
Comme dans leurs maisons ces animaux stupides
Dont la dent méfiante ose outrager la main
Qui se tendait vers eux pour apaiser leur faim.
Mais n'importe : un grand homme, au milieu des supplices,
Goûte de la vertu les augustes délices.
Il le sait : les humains sont injustes, ingrats.
Que leurs yeux un moment ne le connaissent pas;
Qu'un jour, entre eux et lui, s'élève avec murmure
D'insectes ennemis une nuée obscure;
N'importe : il les instruit, il les aime pour eux.
Même ingrats, il est doux d'avoir fait des heureux.
Il sait que leur vertu, leur bonté, leur prudence,
Deviendront son ouvrage et non sa récompense;
Et que leur repentir, pleurant sur son tombeau,
De ses soins, de sa vie, est un prix assez beau.
Au loin dans l'avenir sa grande âme contemple
Les sages opprimés que soutient son exemple;
Des méchans dans soi-même il brave la noirceur;
C'est là qu'il sait les fuir : son asile est son cœur.
De ce faîte serein, son olympe sublime,
Il voit, juge, connaît. Un démon magnanime,
Agite ses pensers, vit dans son cœur brûlant,
Travaille son sommeil actif et vigilant,
Arrache au long repos sa nuit laborieuse,
Allume avant le jour sa lampe studieuse,
Lui montre un peuple entier, par ses nobles bienfaits,
Indompté dans la guerre, opulent dans la paix;

Son beau nom remplissant leur cœur et leur histoire,
Les siècles prosternés aux pieds de sa mémoire.

Par ses sueurs bientôt l'édifice s'accroît.
En vain l'esprit du peuple est rampant, est étroit;
En vain le seul présent les frappe et les entraîne;
En vain leur raison faible et leur vue incertaine
Ne peuvent de son vol atteindre les hauteurs,
Ni suivre ses regards jusqu'en leurs profondeurs:
Il appelle les Dieux à son conseil suprême.
Ses décrets, confiés à la voix des Dieux même,
Entraînent sans convaincre; et le monde ébloui
Pense adorer les Dieux en n'adorant que lui.
Il fait honneur aux Dieux de son divin ouvrage.
C'est alors qu'il a vu tantôt à son passage [1]
Un buisson enflammé recéler l'Éternel;
C'est alors qu'il rapporte, en un jour solennel,
De la montagne ardente et du sein du tonnerre,
La voix de Dieu lui-même écrite sur la pierre;
Ou c'est alors qu'au fond de ses augustes bois
Une nymphe l'appelle, et lui trace des lois;
Et qu'un oiseau divin, messager de miracles,
A son oreille vient lui dicter des oracles.
Tout agit pour lui seul : et la tempête et l'air,
Et le cri des forêts, et la foudre et l'éclair:

1. L'auteur fait allusion dans ce vers à la miraculeuse vision de Moïse sur le mont Sinaï. ( *Note de l'Éditeur.* )

Tout. Il prend à témoin le monde et la Nature.
Mensonge grand et saint, glorieuse imposture,
Quand aux peuples trompés ce piége généreux
Lui rend sacré le joug qui doit le rendre heureux!

---

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Avant que des cités la base fût constante,
Avant que de pouvoir, à pas mieux assurés,
Des sciences, des arts, monter quelques degrés,
Du tems et du besoin l'inévitable empire
Dut avoir aux humains enseigné l'art d'écrire.
D'autres arts l'ont poli; mais aux arts, le premier,
Lui seul des vrais succès put ouvrir le sentier.
Sur la feuille d'Égypte, ou sur la peau ductile,
Même un jour sur le dos d'un albâtre docile
Au fond des eaux formé des dépouilles du lin,
Une main éloquente, avec cet art divin,
Tient, fait voir l'invisible et rapide pensée,
L'abstraite intelligence et palpable et tracée;
Peint des sons à nos yeux, et transmet à la fois
Une voix aux couleurs, des couleurs à la voix.
Quand des premiers traités la fraternelle chaîne
Commença d'approcher, d'unir la race humaine,
La terre, et de hauts monts, des fleuves, des forêts,
Des contrats attestés garans sûrs et muets,
Furent le livre auguste et les lettres sacrées

Qui faisaient lire aux yeux les promesses jurées.
Dans la suite peut-être ils voulurent sur soi
L'un de l'autre emporter la parole et la foi:
Ils surent donc, broyant de liquides matières,
L'un sur l'autre imprimer leurs images grossières,
Ou celle du témoin, homme, plante ou rocher,
Qui vit jurer leur bouche et leurs mains se toucher.
De là, dans l'Orient ces colonnes savantes,
Rois, prêtres, animaux, peints en scènes vivantes,
De la religion ténébreux monumens,
Pour les sages futurs laborieux tourmens,
Archives de l'État, où les mains politiques
Traçaient en longs tableaux les annales publiques.
De là, dans un amas d'emblêmes captieux,
Pour le peuple ignorant monstres religieux,
Des membres ennemis vont composer ensemble
Un seul tout, étonné du nœud qui le rassemble:
Un corps de femme au front d'un aigle, enfant des airs,
Joint l'écaille et les flancs d'un habitant des mers.
Cet art simple et grossier nous a suffi peut-être,
Tant que tous nos discours n'ont su voir ni connaître
Que les objets présens dans la nature épars,
Et que tout notre esprit était dans nos regards;
Mais on vit, quand vers l'homme on apprit à descendre,
Quand il fallut fixer, nommer, écrire, entendre
Du cœur, des passions, les plus secrets détours,
Les espaces du tems, ou plus longs ou plus courts,
Quel cercle étroit bornait cette antique écriture.

Plus on y mit de soins, plus, incertaine, obscure,
Du sens confus et vague elle épaissit la nuit.
Quelque peuple à la fin, par le travail instruit,
Compte combien de mots l'héréditaire usage
A transmis jusqu'à lui pour former un langage.
Pour chacun de ces mots un signe est inventé;
Et la main qui l'entend des lèvres répété
Se souvient d'en tracer cette image fidèle;
Et, sitôt qu'une idée inconnue et nouvelle
Grossit d'un mot nouveau ces mots déja nombreux,
Un nouveau signe accourt s'enrôler avec eux.

C'est alors sur des pas si faciles à suivre
Que l'esprit des humains est assuré de vivre;
C'est alors que le fer, à la pierre, aux métaux,
Livre en dépôt sacré, pour les âges nouveaux,
Nos âmes et nos mœurs, fidèlement gardées;
Et l'œil sait reconnaître une forme aux idées.
Dès lors des grands aïeux les travaux, les vertus,
Ne sont point pour leurs fils des exemples perdus:
Le passé du présent est l'arbitre et le père,
Le conduit par la main, l'encourage, l'éclaire.
Les aïeux, les enfans, les arrière-neveux:
Tous sont du même tems, ils ont les mêmes vœux.
La Patrie, au milieu des embûches, des traîtres,
Remonte en sa mémoire, a recours aux ancêtres,
Cherche ce qu'ils feraient en un danger pareil,
Et des siècles vieillis assemble le conseil.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dans nos vastes États, par le sort partagés,
Sous deux injustes lois les hommes sont rangés.
Les uns, princes et grands, d'une avide opulence
Étalent sans pudeur la barbare insolence ;
Les autres, sans pudeur vils cliens de ces grands,
Vont ramper sous les murs qui cachent leurs tyrans;
Admirer ces palais aux colonnes hautaines
Dont eux-même ont payé les splendeurs inhumaines,
Qu'eux-même ont arrachés aux entrailles des monts,
Et tout trempés encor des sueurs de leurs fronts.

Moi, je me plus toujours, client de la nature,
A voir son opulence et bienfaisante et pure,
Cherchant loin de nos murs les temples, les palais
Où la Divinité me révèle ses traits:
Ces monts, vainqueurs sacrés des fureurs du tonnerre,
Ces chênes, ces sapins, premiers-nés de la terre.
Les pleurs des malheureux n'ont point teint ces lambris.
D'un feu religieux le saint poète épris
Cherche leur pur éther, et plane sur leur cime.
Mer bruyante, la voix du poète sublime
Lutte contre les vents; et tes flots agités
Sont moins forts, moins puissans que ses vers indomptés.
A l'aspect du volcan, aux astres élancée,
Luit, vole avec l'Etna la bouillante pensée.

Heureux qui sait aimer ce trouble auguste et grand!
Seul, il rêve en silence à la voix du torrent
Qui le long des rochers se précipite et tonne:
Son esprit, en torrent, et s'élance et bouillonne.
Là, je vais dans mon sein méditant à loisir
Ces chants à faire entendre aux siècles à venir;
Là, dans la nuit des cœurs, qu'osa sonder Homère,
Cet aveugle divin et me guide et m'éclaire.
Souvent mon vol, armé des ailes de Buffon,
Franchit avec Lucrèce, au flambeau de Newton,
La ceinture d'azur sur le globe étendue.
Je vois l'être et la vie et leur source inconnue,
Dans les fleuves d'éther tous les mondes roulans;
Je poursuis la comète aux crins étincelans,
Les astres et leur poids, leurs formes, leurs distances;
Je voyage avec eux dans leurs cercles immenses.
Comme eux, astre, soudain je m'entoure de feux;
Dans l'éternel concert je me place avec eux.
En moi leurs doubles lois agissent et respirent;
Je sens tendre vers eux mon globe qu'ils attirent;
Sur moi, qui les attire, ils pèsent à leur tour.
Les élémens divers, leur haine, leur amour,
Les causes, l'infini, s'ouvre à mon œil avide.
Bientôt redescendu sur notre fange humide,
J'y rapporte des vers de nature enflammés,
Aux purs rayons des Dieux dans ma course allumés.
Écoutez donc ces chants d'Hermès dépositaires,
Où l'homme antique, errant dans ses routes premières,

Fait revivre à vos yeux l'empreinte de ses pas;
Mais dans peu, m'élançant aux armes, aux combats,
Je dirai l'Amérique à l'Europe montrée;
J'irai dans cette riche et sauvage contrée
Soumettre au Mançanar le vaste Maranon.
Plus loin dans l'avenir je porterai mon nom,
Celui de cette Europe en grands exploits féconde,
Que nos jours ne sont loin des premiers jours du monde.



# L'AMÉRIQUE.

## FRAGMENS.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

J'ACCUSERAI les vents et cette mer jalouse
Qui retient, qui peut-être a ravi La Peyrouse.
Il partit. L'amitié, les sciences, l'amour,
Et la gloire française imploraient son retour.
Dix ans sont écoulés sans que la renommée
De son trépas au moins soit encore informée.
Malheureux ! un rocher, inconnu sous les eaux,
A-t-il, brisant les flancs de tes hardis vaisseaux,
Dispersé ta dépouille au sein du gouffre immense ?
Ou, le nombre et la fraude opprimant ta vaillance,
Nu, captif, désarmé, du sauvage inhumain
As-tu vu s'apprêter l'exécrable festin ?
Ou plutôt dans une île, assis sur le rivage,
Attends-tu ton ami [1] voguant de plage en plage ;

---

1. (Brumy) d'Entrecasteaux, officier de marine distingué, fut chargé, en 1791, du commandement des deux frégates, la *Recherche* et l'*Espérance*, envoyées à la découverte de La Peyrouse. (*Note de l'Éditeur.*)

Ton ami qui partout, jusqu'aux bornes des mers
Où d'éternelles nuits et d'éternels hivers
Font plier notre globe entre deux monts de glace,
Aux flots de l'Océan court demander ta trace?
Malheureux! tes amis, souvent dans leurs banquets,
Disent en soupirant : « Reviendra-t-il jamais! »
Ta femme à son espoir, à ses vœux enchaînée,
Doutant de son veuvage ou de son hyménée,
N'entend, ne voit que toi dans ses chastes douleurs,
Se reproche un sourire; et, tóut entière aux pleurs,
Cherche en son lit désert, peuplé de ton image,
Un pénible sommeil que trouble ton naufrage.

---

Un Inca, racontant la conquête du Mexique par les Espagnols, que le peuple prenait pour des dieux, s'exprime ainsi :

Pour moi, je les crois fils de ces dieux malfaisans
Pour qui nos maux, nos pleurs sont le plus doux encens.
Loin d'être dieux eux-même, ils sont tels que nous sommes:
Vieux, malades, mortels. Mais, s'ils étaient des hommes,
Quel germe dans leur cœur peut avoir enfanté
Un tel excès de rage et de férocité?
Chez eux peut-être aussi qu'une avare nature
N'a point voulu nourrir cette race parjure.
Le Cacao sans doute et ses glands onctueux
Dédaignent d'habiter leurs bois infructueux;
Leur soleil ne sait point sur leurs arbres profanes
Mûrir le doux Coco, les mielleuses Bananes;

Leurs champs du beau Maïs ignorent la moisson;
La Mangue leur refuse une douce boisson;
D'herbages venimeux leurs terres sont couvertes.
Noires d'affreux poissons, leurs rivières désertes
N'offrent à leurs filets nulle proie; et leurs traits
Ne trouvent point d'oiseaux dans leurs sombres forêts.



# L'ART D'AIMER.

## FRAGMENS.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Flore met plus d'un jour à finir une rose;
Plus d'un jour fait l'ombrage où Palès se repose;
Et plus d'un soleil dore, au penchant des coteaux,
Les grappes de Bacchus, ces rivales des eaux.
Qu'ainsi ton doux projet en silence mûrisse;
Que sous tes pas certains la route s'aplanisse;
Qu'un œil sûr te dirige, et, de loin, avec art
Dispose ces ressorts que l'on nomme hasard.
Mais souvent un jeune homme, aspirant à la gloire
De venir, voir et vaincre, et prôner sa victoire,
Vole et hâte l'assaut qu'il eût dû préparer.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'imprudent a voulu cueillir avant l'automne
L'espoir à peine éclos d'une riche Pomone;
Il a coupé ses blés quand les jeunes moissons
Ne passaient point encor les timides gazons.

Si d'un mot échappé l'outrageuse rudesse
A pu blesser l'amour et sa délicatesse,
Immobile il gémit. Songe à tout expier;
Sans honte, sans réserve, il faut s'humilier:
Églé, tombe à genoux, bien loin de te défendre;
Tu le verras soudain, plus amoureux, plus tendre,
Courir et t'arrêter, et lui-même à genoux
Accuser en pleurant son injuste courroux.
Mais souvent, malgré toi, sans fiel et sans injure,
Ta bouche d'un trait vif aiguise sa piqûre;
Le trait vole, tu veux le rappeler en vain:
Ton amant, consterné, dévore son chagrin;
Ou bien d'un dur refus l'inflexible constance
De ses feux tout un jour a trompé l'espérance;
Il boude; un peu d'aigreur, un mot même douteux
Peut tourner la querelle en débat sérieux:
O trop heureuse alors, si, pour fuir cet orage,
Les Grâces t'ont donné leur divin badinage,
Cet air humble et soumis de n'oser s'approcher,
D'avoir peur de ses yeux et de t'aller cacher,
Et de mille autres jeux l'inévitable adresse,
De mille mots plaisans l'aimable gentillesse;
Enfin, tous ces détours dont le charme ingénu
Force un rire amoureux vainement retenu!
Il t'embrasse, il te tient, plus que jamais il t'aime:
C'est ton tour maintenant de le bouder lui-même.
Loin de s'en effrayer, il rit; et mes secrets
L'ont instruit des moyens de ramener la paix.

Quand Junon sur l'Ida plut au maître du monde,
Noüs l'avait tenue au cristal de son onde;
Et sur sa peau vermeille une savante main
Fit distiller la rose et les flots de jasmin.
Cultivez vos attraits : la plus belle nature
Veut les soins délicats d'une aimable culture.
Mais, si l'usage est doux, l'abus est odieux:
Des parfums entassés l'amas fastidieux,
De la triste laideur trop impuissantes armes,
A d'indignes soupçons exposerait vos charmes.
Que dans vos vêtemens le goût seul consulté
N'étale qu'élégance et que simplicité.
L'or ni les diamans n'embellissent les belles :
Le goût est leur richesse; et, tout puissant comme elles,
Il sait créer de rien leurs plus beaux ornemens;
Et tout est sous ses doigts l'or et les diamans.
J'aime un sein qui palpite et soulève une gaze.
L'heureuse volupté se plaît, dans son extase,
A fouler mollement ces habits radieux
Que déploie au Cathay le ver industrieux.
Le coton mol et souple, en une trame habile,
Sur les bords indiens, pour vous prépare et file
Ce tissu transparent, ce réseau de Vulcain,
Qui, perfide et propice à l'amant incertain,
Lui semble un voile d'air, un nuage liquide,
Où Vénus se dérobe, et fuit son œil avide.

Crains que l'ennui fatal, dans son cœur introduit,
Puisse compter les pas de l'heure qui s'enfuit.
Il est pour la tromper un aimable artifice :
Amuse-la des jeux qu'invente le caprice;
Lasse sa patience à mille tours malins;
Ris et de sa faiblesse et de ses cris mutins;
Tu braves tant de fois sa menace éprouvée !
Elle vole : tu fuis; la main déja levée,
Elle te tient, te presse : elle va te punir;
Mais vos bouches déja ne cherchent qu'à s'unir.
Le Ciel d'un feu plus beau luit après un orage;
L'amour fait à Paphos naître plus d'un nuage;
Mais c'est le souffle pur qui rend l'éclat à l'or;
Et la peine en amour est un plaisir encor.
Le hasard à ton gré n'est pas toujours docile ?
Une belle est un bien si léger, si mobile!
Souvent tes doux projets, médités à loisir,
D'avance destinaient la journée au plaisir :
Non, elle ne veut pas; d'autres soins occupée...
Tu vois avec douleur ton attente échappée.
Surtout point de contrainte; espère un plus beau jour.
Imprudent qui fatigue et tourmente l'amour!
Essaie avec les pleurs, les tendres doléances,
De faire à ses desseins de douces violences;
Sinon tu vas l'aigrir; tu te perds. La beauté,
Je te l'ai fait entendre, aime sa volonté.

Son cœur impatient, que la contrainte blesse,
Se dépite : il est dur de n'être pas maîtresse.
Prends-y garde : une fois le ramier envolé
Dans sa cage confuse est en vain rappelé.
Cède, assieds-toi près d'elle ; et, soumis avec grâce,
D'un ton un peu plus froid, sans aigreur ni menace,
Dis-lui que de tes vœux son plaisir est la loi.
Va, tu n'y perdras rien, repose-toi sur moi :
Complaisance a toujours la victoire propice.
Souvent de tes désirs l'utile sacrifice,
Comme un jeune rameau planté dans la saison,
Te rendra de doux fruits une longue moisson.

---

Flore a pour les amans ses corbeilles fertiles ;
Et les fleurs dans les jeux ne sont pas inutiles
Les fleurs vengent souvent un amant courroucé,
Qui feint sur un seul mot de paraître offensé.
Il poursuit son espiègle ; il la tient, il la presse ;
Et, fixant de ses flancs l'indocile souplesse,
D'un faisceau de bouquets, en cachette apporté,
Châtie, en badinant, sa coupable beauté ;
La fait taire, la gronde, et d'un maître sévère
Imite, avec amour, la plainte et la colère ;
Et, négligeant ses cris, sa lutte, ses transports,
Arme le fouet léger de rapides efforts,
Frappe et frappe sans cesse, et s'irrite et menace,

Et force enfin sa bouche à lui demander grâce.
Telle Vénus souvent, aux genoux d'Adonis,
Vit des taches de rose empreintes sur ses lis;
Tel l'Amour, enchanté d'un si doux badinage,
Loin des yeux de sa mère, en un charmant rivage,
Caressait sa Psyché dans leurs jeux enfantins,
Et de lacets dorés chargeait ses belles mains.

Fontenay! lieu qu'Amour fit naître avec la rose,
J'irai (sur cet espoir mon âme se repose),
J'irai te voir, et Flore et le Ciel qui te luit.
Là je contemple enfin (ma déesse m'y suit!)
Sur un lis que je cueille en tes rians asyles,
Ses appas, sa pudeur, et ses fuites agiles,
Et dans la rose en feu l'albâtre confondu,
Comme un ruisseau de lait sur la pourpre étendu.

---

Offrons tout ce qu'on doit d'encens, d'honneurs suprêmes
Aux Dieux, à la Beauté, plus divine qu'eux-mêmes.
Puisse aux vallons d'Hémus, où les rocs et les bois
Admirèrent d'Orphée et suivirent la voix,
L'Hèbre ne m'avoir pas en vain donné naissance!
Les Muses avec moi vont connaître Byzance;
Et, si le Ciel se prête à mes efforts heureux,
De la Grèce oubliée enfant plus généreux,
Sur ses rives, jadis si noblement fécondes,
Du Permesse égaré je ramène les ondes.

Pour la première fois de sa honte étonné,
Le farouche turban, jaloux et consterné,
D'un sérail oppresseur, noir séjour des alarmes,
Entendra nos accens et l'amour et vos charmes.
C'est là, non loin des flots dont l'amère rigueur
Osa ravir Sestos au nocturne nageur [1],
Qu'en des jardins chéris des eaux et du zéphyre,
Pour vous, rayonnant d'or, de jaspe, de porphyre,
Un temple par mes mains doit s'élever un jour.
Sous vos lois j'y rassemble une superbe cour,
Où de tous les climats brillent toutes les belles.
Elles règnent sur tout, et vous régnez sur elles.
Là des filles d'Indus l'essaim noble et pompeux;
Les vierges de Tamise, au cœur tendre, aux yeux bleus;
Du Tibre et d'Éridan les flatteuses sirènes,
Et du blond Eurotas les touchantes Hélènes;
Et celles de Colchos, jeune et riche trésor,
Plus beau que la toison étincelante d'or;
Et celles qui, du Rhin l'ornement et la gloire,
Vont dans ces froids torrens baigner leurs pieds d'ivoire,
Toutes enfin : ces bords seront tout l'Univers.

---

1. Sestos, ancienne ville de la Chersonèse de Thrace, aujourd'hui Ak-Bachi-Lisnan, c'est-à-dire, port de la *Tête blanche*, sur le détroit des Dardanelles du côté de l'Europe et en face d'Abydos. Elle est célèbre par les amours d'Héro et de Léandre. (*Note de l'Édit.*)

L'Amour croît par l'exemple, et vit d'illusions.
Belles, étudiez ces tendres fictions
Que les poètes saints, en leurs douces ivresses,
Inventent dans la joie aux bras de leurs maîtresses :
De tout aimable objet Jupiter enflammé;
Et le dieu des combats par Vénus désarmé,
Quand, la tête en son sein mollement étendue,
Aux lèvres de Vénus son âme est suspendue,
Et dans ses yeux divins, oubliant les hasards,
Nourrit d'un long amour ses avides regards;
Quels appas trop chéris mirent Pergame en cendre;
Quelles trois déités un berger vit descendre,
Qui, pour briguer la pomme, abandonnant les Cieux,
De leurs charmes rivaux enivrèrent ses yeux;
Et le sang d'Adonis, et la blanche Hyacinthe,
Dont la feuille respire une amoureuse plainte;
Et la triste Syrinx, aux mobiles roseaux;
Et Daphné, de lauriers peuplant le bord des eaux;
Herminie, aux forêts révélant ses blessures;
Les grottes de Médor, confidentes parjures;
Et les ruses d'Armide, et l'amoureux repos
Où, sur des lits de fleurs, languissent les héros;
Et le myrte vivant aux bocages d'Alcine.
Les Grâces dont les soins ont élevé Racine
Aiment à répéter ses écrits enchanteurs,
Tendres comme leurs yeux, doux comme leurs faveurs.
Belles, ces chants divins sont nés pour votre bouche!
La lyre de Le Brun, qui vous plaît et vous touche,

Tantôt de l'élégie exhale les soupirs,
Tantôt au lit d'amour éveille les plaisirs.
Suivez de sa Psyché[1] la gloire et les alarmes :
Elle-même voulut qu'il célébrât ses charmes,
Qu'Amour vînt pour l'entendre; et dans ces chants heureux
Il la trouva plus belle et redoubla ses feux.
Mon berceau n'a point vu luire un même génie !
Ma Lycoris pourtant ne sera point bannie.
Comme eux aux traits d'amour j'abandonnai mon cœur;
Et mon vers a peut-être aussi quelque douceur.

---

1. Ce poème posthume n'a point été terminé; divers fragmens en ont été publiés dans l'édition des œuvres de Le Brun qu'a donnée le savant Ginguené. (*Note de l'Éditeur.*)



# ÉPITRES.

## I.

## A LE BRUN,

### ET AU MARQUIS DE BRAZAIS[1].

Le Brun, qui nous attends aux rives de la Seine,
Quand un destin jaloux loin de toi nous enchaîne;
Toi, Brazais, comme moi sur ces bords appelé[2],
Sans qui de l'Univers je vivrais exilé,
Depuis que de Pandore un regard téméraire
Versa sur les humains un trésor de misère,
Pensez-vous que du Ciel l'indulgente pitié
Leur ait fait un présent plus beau que l'amitié?

Ah! si quelque mortel est né pour la connaître,
C'est nous, âmes de feu, dont l'Amour est le maître.
Le cruel trop souvent empoisonne ses coups:
Elle garde à nos cœurs ses baumes les plus doux.

---

1. *Voyez* la Notice au sujet du marquis de Brazais.

2. André Chénier était alors en garnison à Strasbourg, sous-lieutenant dans le régiment d'Augoumois. Il touchait à sa vingtième année. (*Note de l'Éditeur.*)

Malheur au jeune enfant, seul, sans ami, sans guide,
Qui, près de la beauté, rougit et s'intimide;
Et, d'un pouvoir nouveau lentement dominé,
Par l'appât du plaisir doucement entraîné,
Crédule, et sur la foi d'un sourire volage,
A cette mer trompeuse et se livre et s'engage!
Combien de fois, tremblant et les larmes aux yeux,
Ses cris accuseront l'inconstance des Dieux!
Combien il frémira d'entendre sur sa tête
Gronder les aquilons et la noire tempête;
Et d'écueil en écueil portera ses douleurs,
Sans trouver une main pour essuyer ses pleurs!
Mais heureux dont le zèle, au milieu du naufrage,
Viendra le recueillir, le pousser au rivage;
Endormir dans ses flancs le poison ennemi;
Réchauffer dans son sein le sein de son ami;
Et de son fol amour étouffer la semence,
Ou du moins dans son cœur ranimer l'espérance!
Qu'il est beau de savoir, digne d'un tel lien,
Au repos d'un ami sacrifier le sien;
Plaindre de s'immoler l'occasion ravie;
Être heureux de sa joie et vivre de sa vie!

Si le Ciel a daigné d'un regard amoureux
Accueillir ma prière et sourire à mes vœux,
Je ne demande point que mes sillons avides
Boivent l'or du Pactole et ses trésors liquides;
Ni que le diamant, sur la pourpre enchaîné,

Pare mon cœur esclave au Louvre prosterné;
Ni même, vœu plus doux! que la main d'Uranie
Embellisse mon front des palmes du génie;
Mais que beaucoup d'amis, accueillis dans mes bras,
Se partagent ma vie et pleurent mon trépas;
Que ces doctes héros dont la main de la gloire
A consacré les noms au temple de Mémoire,
Plutôt que leurs talens, inspirent à mon cœur
Les aimables vertus qui firent leur bonheur;
Et que de l'amitié ces antiques modèles
Reconnaissent mes pas sur leurs traces fidèles.
Si le feu qui respire en leurs divins écrits
D'une vive étincelle échauffa nos esprits;
Si leur gloire en nos cœurs souffle une noble envie;
Oh! suivons donc aussi l'exemple de leur vie:
Gardons d'en négliger la plus belle moitié;
Soyons heureux comme eux au sein de l'amitié.
Horace, loin des flots que tourmente Cythère,
Y retrouvait d'un port l'asile salutaire;
Lui-même au doux Tibulle, à ses tristes amours [1],
Prêta de l'amitié les utiles secours.
L'amitié rendit vains tous les traits de Lesbie;

---

1. *Voyez* son ode *ad Albium Tibullum*, ode XXXIII, lib. I:

Albi, ne doleas plus nimio, memor
Immitis Glyceræ, etc.

(*Note de l'Éditeur.*)

Elle essuya les yeux que fit pleurer Cinthie [1].
Virgile n'a-t-il pas, d'un vers doux et flatteur,
De Gallus expirant consolé le malheur [2]?
Voilà l'exemple saint que mon cœur leur demande.
Ovide, ah! qu'à mes yeux ton infortune est grande,
Non pour n'avoir pu faire aux tyrans irrités
Agréer de tes vers les lâches faussetés!
Je plains ton abandon, ta douleur solitaire.
Pas un cœur qui, du tien zélé dépositaire,
Vienne adoucir ta plaie, apaiser ton effroi,
Et consoler tes pleurs, et pleurer avec toi [3]!

---

1. Lesbie était l'amante de Catulle, et Cinthie celle de Properce. Le premier de ces poètes cultivait beaucoup l'amitié de Cicéron et de Plancus; le second fut intimement lié avec Ovide et Tibulle.

2. Dans sa dixième églogue intitulée *Gallus*, et principalement vers la fin de son quatrième livre des Géorgiques.

« Fuit in primis Pubilo Virgilio amicus Gallus, adeo ut quartus « Georgicorum liber, à medio usque ad finem, ejus laudes conti- « neret; quas posteà, jubente Augusto, in Aristæi fabulam com- « mutavit.» (*Cnœi Cornelii Galli Vita ex Petro Crinito desumpta.*) (*Note de l'Éditeur.*)

3. Rien de si touchant que la plupart de ses Tristes, et surtout que la sixième élégie du livre III, « in quà accusat « amicum quod ab eo litteras non acceperit. » Il est impossible de lire, sans éprouver une vive émotion, les vers de cette élégie, où, après avoir adressé à son ami les plus tendres reproches, il termine en lui disant :

Dî faciant ut sit temeraria nostra querela,
Teque putem falso non meminisse mei!

(*Note de l'Éditeur.*)

Ce n'est pas nous, amis, qu'un tel foudre menace.
Que des Dieux et des rois l'éclatante disgrâce
Nous frappe; leur tonnerre aura trompé leurs mains:
Nous resterons unis en dépit des Destins.
Qu'ils excitent sur nous la Fortune cruelle;
Qu'elle arme tous ses traits : nous sommes trois contre elle.
Nos cœurs peuvent l'attendre, et dans tous ses combats,
L'un sur l'autre appuyés, ne chancelleront pas.

Oui, mes amis, voilà le bonheur, la sagesse.
Que nous importe alors si le dieu du Permesse
Dédaigne de nous voir, entre ses favoris,
Charmer de l'Hélicon les bocages fleuris?
Aux sentiers où leur vie offre un plus doux exemple,
Où la félicité les reçut dans son temple,
Nous les aurons suivis, et, jusques au tombeau,
De leur double laurier su ravir le plus beau.
Mais nous pouvons, comme eux, les cueillir l'un et l'autre.
Ils reçurent du ciel un cœur tel que le nôtre:
Ce cœur fut leur génie, il fut leur Apollon,
Et leur docte fontaine, et leur sacré vallon.
Castor charme les Dieux, et son frère l'inspire;
Loin de Patrocle, Achille aurait brisé sa lyre;
C'est près de Pollion, dans les bras de Varus,
Que Virgile envia le destin de Nisus.
Que dis-je? Ils t'ont transmis ce feu qui les domine.
N'ai-je pas vu ta Muse au tombeau de Racine [1],

1. Fils de l'auteur du poème de la RELIGION, et petit-fils du

Le Brun, faire gémir la lyre de douleurs
Que jadis Simonide anima de ses pleurs?
Et toi, dont le génie, amant de la retraite,
Et des leçons d'Ascra[1] studieux interprète,
Accompagnant l'Année en ses douze palais,
Étale sa richesse et ses vastes bienfaits,
Brazais, que de tes chants mon âme est pénétrée,
Quand ils vont couronner cette vierge[2] adorée,
Dont par la main du tems l'empire est respecté,
Et de qui la vieillesse augmente la beauté!
L'homme insensible et froid en vain s'attache à peindre

---

grand Racine. Il mourut à Cadix, lors du désastre qui détruisit Lisbonne, et qui ébranla toute la côte de Portugal et d'Espagne. (*Note de l'Auteur.*)

*Voyez* l'ode que Le Brun a faite à l'occasion de la mort de son ami. Ode XVIII, lib. III. (*Note de l'Éditeur.*)

1. Ascra. Nom d'une petite ville de la Béotie, et surnom donné à Hésiode par un grand nombre d'auteurs, parce que ce poète célèbre y fut nourri et élevé. Il paraît que M. le marquis de Brazais, qui cultivait avec amour les lettres et surtout la poésie, s'occupait de traduire le poème d'Hésiode intitulé : *Les ouvrages et les jours*. Cette traduction n'a pas été publiée.

On sait que ce poème d'Hésiode a servi de modèle à Virgile pour composer ses *Géorgiques :*

Ascræumque cano romana per oppida carmen.
Virgil., Georg. III.

(*Note de l'Éditeur.*)

2. La Vierge, signe du zodiaque dans lequel le soleil entre au mois d'août. Les mythologues l'ont appelée tour à tour Astrée et Érigone. (*Note de l'Éditeur.*)

Ces sentimens du cœur que l'esprit ne peut feindre:
De ses tableaux fardés les frivoles appas
N'iront jamais au cœur dont ils ne viennent pas.
Eh! comment me tracer une image fidèle
Des traits dont votre main ignore le modèle?
Mais celui qui, dans soi descendant en secret,
Le contemple vivant, ce modèle parfait:
C'est lui qui nous enflamme au feu qui le dévore;
Lui, qui fait adorer la vertu qu'il adore;
Lui, qui trace en un vers des Muses agréé
Un sentiment profond que son cœur a créé.
Aimer, sentir: c'est là cette ivresse vantée
Qu'aux célestes foyers déroba Prométhée.
Calliope jamais daigna-t-elle enflammer
Un cœur inaccessible à la douceur d'aimer?
Non: l'amour, l'amitié, la sublime harmonie,
Tous ces dons précieux n'ont qu'un même génie.
Même souffle anima le poète charmant,
L'ami religieux, et le parfait amant.
Ce sont toutes vertus d'une âme grande et fière.
Bavius et Zoïle, et Gacon, et Linière,
Aux concerts d'Apollon ne furent point admis,
Vécurent sans maîtresse, et n'eurent point d'amis.

Et ceux qui, par leurs mœurs dignes de plus d'estime,
Ne sont point nés pourtant sous cet astre sublime:
Voyez-les, dans des vers divins, délicieux,
Vous habiller l'amour d'un clinquant précieux;

Badinage insipide où leur ennui se joue,
Et qu'autant que l'amour le bon sens désavoue.
Voyez si d'une belle un jeune amant épris
A tressailli jamais en lisant leurs écrits;
Si leurs lyres jamais, froides comme leurs âmes,
De la sainte amitié respirèrent les flammes.
O peuples de héros, exemples des mortels!
C'est chez vous que l'encens fuma sur ses autels;
C'est aux tems glorieux des triomphes d'Athène,
Aux tems sanctifiés par la vertu romaine,
Quand l'âme de Lélie animait Scipion,
Quand Nicoclès mourait au sein de Phocion [1];
C'est aux murs où Lycurgue a consacré sa vie,
Où les vertus étaient les lois de la patrie.
O demi-dieux amis! Atticus, Cicéron,
Caton, Brutus, Pompée, et Sulpice, et Varron!
Ces héros dans le sein de leur ville perdue
S'assemblaient pour pleurer la liberté vaincue:
Unis par la vertu, la gloire, le malheur,
Les arts et l'amitié consolaient leur douleur.
Sans l'amitié, quel antre ou quel sable infertile

1. Phocion venait d'être condamné à mort. Nicoclès, son plus intime ami, lui demanda en grâce qu'il lui permît de boire du poison avant lui. « Ah! Nicoclès, lui répondit Phocion, tu me fais là une demande bien pénible pour mon cœur; mais, puisque je ne t'ai jamais rien refusé pendant ma vie, je t'accorde encore ce dernier plaisir avant ma mort. » *Voyez* Plutarque, Vie de Phocion. (*Note de l'Éditeur.*)

N'eût été pour le sage un désirable asile,
Quand du Tibre avili le sceptre ensanglanté
Armait la main du vice et la férocité;
Quand d'un vrai citoyen l'éclat et le courage
Réveillaient du tyran la soupçonneuse rage;
Quand l'exil, la prison, le vol, l'assassinat,
Étaient pour l'apaiser l'offrande du sénat?
Thraséa, Soranus, Sénécion, Rustique,
Vous tous, dignes enfans de la patrie antique,
Je vous vois tous amis, entourés de bourreaux,
Braver du scélérat les indignes faisceaux,
Du lâche délateur l'impudente richesse,
Et du vil affranchi l'orgueilleuse bassesse.
Je vous vois, au milieu des crimes, des noirceurs,
Garder une patrie et des lois et des mœurs;
Traverser d'un pied sûr, sans tache, sans souillure,
Les flots contagieux de cette mer impure;
Vous créer, au flambeau de vos mâles aïeux,
Sur ce monde profane un monde vertueux.

Oh! viens rendre à leurs noms nos âmes attentives,
Amitié! de leur gloire ennoblis nos archives.
Viens, viens: que nos climats, par ton souffle épurés,
Enfantent des rivaux à ces hommes sacrés:
Rends-nous hommes comme eux. Fais sur la France heureus
Descendre des vertus la troupe radieuse:
De ces filles du ciel qui naissent dans ton sein,
Et toutes sur tes pas se tiennent par la main.

Ranime les beaux-arts, éveille leur génie;
Chasse de leur empire et la haine et l'envie:
Loin de toi, dans l'opprobre ils meurent avilis.
Pour conserver leur trône ils doivent être unis.
Alors de l'univers ils forcent les hommages;
Tout, jusqu'à Plutus même, encense leurs images;
Tout devient juste alors; et le peuple et les grands,
Quand l'homme est respectable, honorent les talens.

Ainsi l'on vit les Grecs prôner d'un même zèle
La gloire d'Alexandre et la gloire d'Apelle;
La main de Phidias créa des immortels;
Et Smyrne à son Homère éleva des autels.
Nous, amis, cependant, de qui la noble audace
Veut atteindre aux lauriers de l'antique Parnasse,
Au rang de ces grands noms nous pouvons être admis:
Soyons cités comme eux entre les vrais amis.
Qu'au-delà du trépas notre âme mutuelle
Vive et respire encor sur la lyre immortelle;
Que nos noms soient sacrés; que nos chants glorieux
Soient pour tous les amis un code précieux.
Qu'ils trouvent dans nos vers leur âme et leurs pensées;
Qu'ils raniment encor nos muses éclipsées;
Et qu'en nous imitant ils s'attendent un jour
D'être chez leurs neveux imités à leur tour.



# ÉPITRE

## A M. CHÉNIER L'AINÉ,

(ANDRÉ.)

Oui, l'astre du génie éclaira ton berceau;
La Gloire a sur ton front secoué son flambeau;
Les abeilles du Pinde ont nourri ton enfance.
Phébus vit à la fois naître aux murs de Bysance,
Chez un peuple farouche et des arts ennemi,
A la gloire un amant, à mon cœur un ami.

Que le nom de Péra [1] soit vanté d'âge en âge!
Dans ces mêmes instans, sur ce même rivage,
Qui donnèrent Sophie [2] à l'Amour enchanté,

1. Nom du faubourg de Constantinople où est né l'auteur. C'est dans ce quartier que résident les ambassadeurs d'Europe; et l'on sait que le père d'André Chénier remplissait à Constantinople les fonctions de Consul général de France. (*Note de l'Éditeur.*)

2. Sophie de Tott, fille du baron de ce nom, qui habitait aussi Constantinople, et à laquelle Le Brun a dédié plusieurs poésies. (*Note de l'Éditeur*).

Apollon te vouait à l'immortalité.
Lui-même sur les flots guida la nef agile
Qui portait des Neuf Sœurs l'espérance fragile;
Lui-même, sur nos bords, dans ton sein généreux
Souffla l'amour des arts, l'espoir d'un nom fameux.
Le vulgaire jamais n'eut cet instinct sublime.
Sur les arides monts que voit au loin Solyme,
Le cèdre, dans son germe invisible à nos yeux,
Médite ces rameaux qui toucheront les cieux.
Ton laurier doit un jour ombrager le Parnasse:
J'entrevois sa hauteur dans sa naissante audace,
Si, modeste en son luxe, et docile aux Neuf Sœurs,
Il permet de leurs soins les heureuses lenteurs.

Non, non; j'en ai reçu ta fidèle promesse :
Tu ne trahiras point les nymphes du Permesse;
Non, tu n'iras jamais, oubliant leurs amours,
Adorer la fortune et ramper dans les cours.
Ton front ne ceindra pas la mitre et le scandale;
Tu n'iras point, des lois embrouillant le dédale,
Consumer tes beaux jours à dormir sur nos lis[1],
Et vendre à ton réveil les arrêts de Thémis.

Ton jeune cœur, épris d'une plus noble gloire,

---

1. On dit de ceux qui exercent quelque charge de judicature royale qu'*ils sont assis sur les lis*, parce que leurs sièges sont couverts de tapis semés de fleurs de lis : c'est dans le même sens que le mot *lis* est ici employé. (*Note de l'Éditeur.*)

A choisi le sentier qui mène à la victoire.
Les armes sont tes jeux : vole à nos étendards;
Les muses te suivront sous les tentes de Mars.
Les muses enflammaient l'impétueux Eschyle.
J'aime à voir une lyre aux mains du jeune Achille.
Un cœur ivre de gloire et d'immortalité
Porte dans les combats un courage indompté.
Du vainqueur des Persans la jeunesse guerrière
Toujours à son épée associait Homère.
Frédéric, son rival, n'a-t-il pas sous nos yeux [1]
Fait parler Mars lui-même, en vers mélodieux?
Couché sous un drapeau noir de sang et de poudre,
N'a-t-il pas, d'une main qui sut lancer la foudre,
Avec grâce touché la lyre des Neuf Sœurs,
Et goûté dans un camp les paisibles douceurs?
Son camp fut leur séjour; son palais fut leur temple.

Imite ces héros, suis leur auguste exemple.
Laisse un oisif amas de braves destructeurs,
De l'antique ignorance orgueilleux protecteurs,
Ériger en vertu leur stupide manie,
Dégrader l'art des vers et siffler le génie:
Le langage des Dieux n'est point fait pour les sots.

---

1. Ces vers rappellent naturellement le beau portrait que M. J. Chenier a tracé de Frédéric dans son Épître à Voltaire. *Voyez* le tome III de ses *Œuvres anciennes*. (*Note de l'Édit.*)

L'art qui rend immortel ne plaît qu'à des héros.

Insensés! que du moins vos fureurs indiscrètes
Sachent des vils rimeurs distinguer les poètes!
A ces fils d'Apollon, ingrats! n'en doutez plus,
Vous devez des plaisirs, des arts et des vertus.
Eh! sans ressusciter les merveilles antiques,
Les chênes de Dodone et leurs vers prophétiques,
Et la lyre d'Orphée assemblant l'homme épars,
Et la voix d'Amphion lui créant des remparts,
Quel autre qu'un poète, en ses vives images,
Sut rendre à la vertu de célestes hommages,
La placer dans l'Olympe, et, sur les sombres bords,
Des supplices du crime épouvanter les morts?
Les cieux à nos accens s'ouvrirent pour Alcide;
Et l'Érèbe engloutit la pâle Danaïde.
Un monde juste est né des vers législateurs;
Et l'homme dut une âme à leurs sons créateurs.

Avant que la parole à nos yeux fût tracée,
Et qu'un papier muet fît parler la pensée,
Par un art plus divin les vers ingénieux
Fixèrent dans l'esprit leur sens harmonieux.
L'âme, en sons mesurés, se peignit à l'oreille;
La mémoire retint leur frappante merveille.
Seuls fastes des mortels, ce langage épuré,
Des usages, des lois, fut le dépôt sacré.
Grâce aux vers immortels, la seule Mnémosyne,

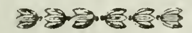
Des siècles et des arts conserva l'origine.
Nul art n'a précédé l'art sublime des vers:
Il remonte au berceau de l'antique univers;
Et cet art, le premier qu'inspira la Nature,
S'éteindra le dernier chez la race future.

Aime cet art céleste, et vole sur mes pas
Jusqu'aux lieux où la gloire affronte le trépas.
Soit que ton Apollon, vainqueur dans l'Épopée,
T'honore d'une palme à Voltaire échappée;
Soit que, de l'Élégie exhalant les douleurs,
De Properce, en tes vers, tu ranimes les pleurs;
Soit qu'enivré des feux de l'audace lyrique
Tu disputes la foudre à l'aigle pindarique;
Ou soit que, de Lucrèce effaçant le grand nom,
Assise au char ailé de l'immortel Buffon,
Ta Minerve se plonge au sein de la nature,
Et nous peigne des Cieux la mouvante structure,
Tu me verras toujours applaudir tes succès,
Et du haut Hélicon t'aplanir les accès.

Que du faîte serein de ce temple des sages
Tu verras en pitié le monde et ses orages,
Tant d'aveugles mortels s'agiter follement,
Aux sentiers de la vie errer confusément,
Se croiser, se choquer, disputer de richesse,
Combattre d'insolence ou lutter de bassesse,
S'élever en rampant à d'indignes honneurs,

Et se précipiter sur l'écueil des grandeurs!
Mais, tandis qu'agité du souffle de l'Envie,
Fuyant, touchant à peine aux rives de la vie,
Ce torrent de mortels roule à flots insensés
A travers les débris des siècles entassés,
La Gloire et l'Amitié, plus douce que la Gloire,
Fixeront nos destins au temple de Mémoire.

Le Brun.



## II.

# A LE BRUN.

Ami, chez nos Français ma Muse voudrait plaire;
Mais j'ai fui la satire, à leurs regards si chère.
Le superbe lecteur, toujours content de lui,
Et toujours plus content s'il peut rire d'autrui,
Veut qu'un nom imprévu, dont l'aspect le déride,
Égaie au bout du vers une rime perfide:
Il s'endort si quelqu'un ne pleure quand il rit.
Mais qu'Horace et sa troupe, irascible d'esprit,
Daignent me pardonner, si jamais ils pardonnent :
J'estime peu cet art, ces leçons qu'ils nous donnent
D'immoler bien un sot, qui jure en son chagrin,
Au rire âcre et perçant d'un caprice malin.
Le malheureux déja me semble assez à plaindre
D'avoir même avant lui vu sa gloire s'éteindre,
Et son livre au tombeau lui montrer le chemin,
Sans aller sous la terre, au trop fertile sein,
Semant sa renommée et ses tristes merveilles,

Faire à tous les roseaux chanter quelles oreilles
Sur sa tête ont dressé leurs sommets et leurs poids.

Autres sont mes plaisirs. Soit, comme je le crois,
Que d'une débonnaire et généreuse argile
On ait pétri mon âme innocente et facile;
Soit, comme ici, d'un œil caustique et médisant,
En secouant le front, dira quelque plaisant,
Que le ciel moins propice, enviât à ma plume
D'un sel ingénieux la piquante amertume,
J'en profite à ma gloire, et je viens devant toi
Mépriser les raisins qui sont trop haut pour moi.
Aux reproches sanglans d'un vers noble et sévère
Ce pays toutefois offre une ample matière :
Soldats tyrans du peuple obscur et gémissant,
Et juges endormis aux cris de l'innocent;
Ministres oppresseurs dont la main détestable
Plonge au fond des cachots la vertu redoutable.
Mais, loin qu'ils aient senti la fureur de nos vers,
Nos vers rampent en foule aux pieds de ces pervers,
Qui savent bien payer d'un mépris légitime
Le lâche qui pour eux feint d'avoir quelque estime.
Certe, un courage ardent qui s'armerait contre eux
Serait utile au moins s'il était dangereux ;
Sans aller, aiguisant une vaine satire,
Chercher sur quel poète on a droit de médire;
Si tel livre deux fois ne s'est pas imprimé,
Si tel est mal écrit, tel autre mal rimé.

Ainsi donc, sans coûter de larmes à personne,
A mes goûts innocens, ami, je m'abandonne.
Mes regards vont errant sur mille et mille objets.
Sans renoncer aux vieux, plein de nouveaux projets,
Je les tiens; dans mon camp partout je les rassemble,
Les enrôle, les suis, les pousse tous ensemble.
S'égarant à son gré, mon ciseau vagabond
Achève à ce poème ou les pieds ou le front;
Creuse à l'autre les flancs, puis l'abandonne, et vole
Travailler à cet autre ou la jambe ou l'épaule.
Tous, boiteux, suspendus, traînent; mais je les vois
Tous bientôt sur leurs pieds se tenir à la fois.
Ensemble lentement tous couvés sous mes ailes,
Tous, ensemble quittant leurs coques maternelles,
Sauront d'un beau plumage ensemble se couvrir,
Ensemble sous le bois voltiger et courir.
Peut-être il vaudrait mieux, plus constant et plus sage,
Commencer, travailler, finir un seul ouvrage;
Mais quoi! cette constance est un pénible ennui.
« Eh bien! nous lirez-vous quelque chose aujourd'hui? »
Me dit un curieux, qui s'est toujours fait gloire
D'honorer les Neuf Sœurs, et toujours, après boire,
Étendu dans sa chaise et se chauffant les piés,
Aime à dormir au bruit des vers psalmodiés.
« — Qui, moi? Non. Je n'ai rien. D'ailleurs je ne lis guère.
« — Certe, un tel nous lut hier une épître!... et son frère
« Termina par une ode où j'ai trouvé des traits!...
« Ces messieurs plus féconds, dis-je, sont toujours prêts;

« Mais moi, que le caprice ou le hasard inspire,
« Je n'ai jamais sur moi rien qu'on puisse vous lire.
« — Bon ! bon ! Et cet Hermès, dont vous ne parlez pas,
« Que devient-il ? — Il marche, il arrive à grands pas.
« — Oh ! je m'en fie à vous. — Hélas, trop, je vous jure.
« — Combien de chants de faits ? — Pas un, je vous assure.
« — Comment ? » Vous avez vu sous la main d'un fondeur
Ensemble se former, diverses en grandeur,
Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre ?
Il achève leur moule enseveli sous terre,
Puis par un long canal, en rameaux divisé,
Y fait couler les flots de l'airain embrasé ;
Si bien qu'au même instant cloches, petite et grande,
Sont prêtes, et chacune attend et ne demande
Qu'à sonner quelque mort, et du haut d'une tour
Réveiller la paroisse à la pointe du jour.
Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule
Je prépare long-tems et la forme et le moule ;
Puis sur tous à la fois je fais couler l'airain.
Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain.

Ami, Phœbus ainsi me verse ses largesses.
Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses.
Plus souvent leurs écrits, aiguillons généreux,
M'embrasent de leur flamme ; et je crée avec eux.
Un juge sourcilleux, épiant mes ouvrages,
Tout-à-coup à grands cris dénonce vingt passages
Traduits de tel auteur qu'il nomme ; et, les trouvant,

Il s'admire et se plaît de se voir si savant.
Que ne vient-il vers moi? je lui ferai connaître
Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.
Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant
La couture invisible et qui va serpentant
Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère.
Je lui montrerai l'art, ignoré du vulgaire,
De séparer aux yeux, en suivant leur lien,
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien.
Tout ce que des Anglais la muse inculte et brave,
Tout ce que des Toscans la voix fière et suave,
Tout ce que les Romains, ces rois de l'univers,
M'offraient d'or et de soie est passé dans mes vers.
Je m'abreuve surtout des flots que le Permesse,
Plus féconds et plus purs, fit couler dans la Grèce.
Là, Prométhée ardent, je dérobe les feux
Dont j'anime l'argile, et dont je fais des Dieux.
Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
Mais qui revêt chez moi, souvent entrelacée,
Mes images, mes tours: jeune et frais ornement.
Tantôt je ne retiens que les mots seulement;
J'en détourne le sens; et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre.
La prose plus souvent vient subir d'autres lois,
Et se transforme, et fuit mes poétiques doigts.
De rimes couronnée, et légère et dansante,
En nombres mesurés elle s'agite et chante.
Des antiques vergers ces rameaux empruntés

Croissent sur mon terrain, mollement transplantés.
Aux troncs de mon verger ma main avec adresse
Les attache; et bientôt même écorce les presse.
De ce mélange heureux l'insensible douceur
Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur.
Dévot adorateur de ces maîtres antiques,
Je veux m'envelopper de leurs saintes reliques;
Dans leur triomphe admis, je veux le partager;
Ou bien de ma défense eux-mêmes les charger.
Le critique imprudent, qui se croit bien habile,
Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile;
Et ceci (tu peux voir si j'observe ma loi),
Montaigne, il t'en souvient, l'avait dit avant moi.



## III.

## AU MÊME.

Laisse gronder le Rhin et ses flots destructeurs,
Muse; va de Le Brun gourmander les lenteurs.
Vole aux bords fortunés où les champs d'Élysée
De la ville des lis ont couronné l'entrée;
Aux lieux où sur l'airain Louis ressuscité,
Contemple de Henri le séjour respecté,
Et des jardins royaux l'enceinte spacieuse.
Abandonne la rive où la Seine amoureuse,
Lente, et, comme à regret quittant ces bords chéris,
Du vieux palais des rois baigne les murs flétris[1],
Et des fils de Condé les superbes portiques[2].

---

1. Le Brun occupait à cette époque un logement très-médiocre et même très-incommode au Louvre, où le gouvernement avait suivi l'ancien usage de loger gratuitement des gens de lettres et des artistes. Plus tard on lui en accorda un plus convenable qu'il conserva jusqu'à sa mort. C'est à l'occasion de ce dernier logement qu'il composa l'ode II du livre IV de ses poésies, intitulée : *Mes souvenirs* ou les *Deux rives de la Seine*. (*Note de l'Éditeur.*)

2. L'hôtel de Conti où naquit Le Brun. Ce bâtiment est devenu depuis l'hôtel de la Monnaie. (*Note de l'Éditeur.*)

Suis ces fameux remparts et ces berceaux antiques
Où, tant qu'un beau soleil éclaire de beaux jours,
Mille chars élégans promènent les amours.
Un Paris tout nouveau sur les plaines voisines
S'étend, et porte au loin, jusqu'au pied des collines,
Un long et riche amas de temples, de palais,
D'ombrages où l'été ne pénètre jamais :
C'est là son Hélicon [1]. Là, ta course fidèle
Le trouvera peut-être aux genoux d'une belle :
S'il est ainsi, respecte un moment précieux ;
Sinon, tu peux entrer : tu verras dans ses yeux,
Dès qu'il aura connu que c'est moi qui t'envoie,
Sourire l'indulgence et peut-être la joie.
Souhaite-lui d'abord la paix, la liberté,
Les plaisirs, l'abondance, et surtout la santé ;
Puis apprends si, toujours ami de la Nature,
Il s'en tient comme nous aux bosquets d'Épicure ;
S'il a de ses amis gardé le souvenir ;
Quelle Muse à présent occupe son loisir ;
Si Tibulle et Vénus le couronnent de rose ;
Ou si, dans les déserts que le Permesse arrose,
Du vulgaire troupeau prompt à se séparer,
Aux sources de Pindare ardent à s'enivrer,

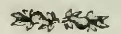
---

1. Le Brun aimait Versailles et ses promenades ; mais il fréquentait plus souvent Moulin-Joly, propriété charmante que possédait alors cette madame Le Brun, si justement célèbre comme artiste et comme femme d'esprit. (*Note de l'Éditeur.*)

Sa lyre fait entendre aux nymphes de la Seine
Les sons audacieux de la lyre thébaine;
Et dis-lui qu'à m'écrire il est lent à mon gré;
Que, de mon cher Brazais pour un tems séparé,
Les ruisseaux et les bois, et Vénus, et l'étude,
Adoucissent un peu ma triste solitude.
Oui! les Cieux avec joie ont embelli ces champs;
Mais, Le Brun, dans l'effroi que respirent les camps,
Où les foudres guerriers étonnent mon oreille,
Où loin avant Phœbus Bellone me réveille,
Puis-je adorer encore et Vertumne et Palès?
Il faut un cœur paisible à ces Dieux de la paix [1].

---

1. Cette Épître paraît avoir été composée immédiatement après la précédente, car l'auteur n'est resté que six mois au service.
(*Note de l'Éditeur.*)



# IDYLLES.

## I.

## L'AVEUGLE.

« Dieu dont l'arc est d'argent, Dieu de Claros, écoute :
« O Sminthée-Apollon [1], je périrai sans doute,
« Si tu ne sers de guide à cet Aveugle errant. »

C'est ainsi qu'achevait l'Aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfans de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulens
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlans.
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète;
Ils l'écoutaient de loin; et, s'approchant de lui :
« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui?
« Serait-ce un habitant de l'empire céleste?

1. Smynthe était le nom d'un temple élevé à Apollon dans les villes de Ténédos et de Chrysa : de là le surnom de Sminthée qu'Homère donne à ce Dieu dans plusieurs endroits de son Odyssée. (*Note de l'Éditeur.*)

« Ses traits sont grands et fiers; de sa ceinture agreste
« Pend une lyre informe; et les sons de sa voix
« Émeuvent l'air et l'onde, et le ciel, et les bois. »

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déja les mains à la prière.
« Ne crains point, disent-ils, malheureux Étranger;
« Si plutôt sous un corps terrestre et passager
« Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
« Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse!
« Si tu n'es qu'un mortel, Vieillard infortuné,
« Les humains près de qui les flots t'ont amené
« Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
« Les Destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
« Ta voix noble et touchante est un bienfait des Dieux;
« Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

« — Enfans, car votre voix est enfantine et tendre,
« Vos discours sont prudens, plus qu'on n'eût dû l'attendre;
« Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
« Croit qu'on rit de ses maux, et qu'on veut l'outrager.
« Ne me comparez point à la troupe immortelle:
« Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
« Voyez : est-ce le front d'un habitant des Cieux?
« Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux!
« Si vous en savez un pauvre, errant, misérable,
« C'est à celui-là seul que je suis comparable;
« Et pourtant je n'ai point, comme fit Thomyris,

« Des chansons à Phœbus voulu ravir le prix;
« Ni, livré comme Œdipe à la noire Euménide,
« Sur moi-même puni l'inceste parricide;
« Mais les Dieux tout-puissans gardaient à mon déclin
« Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

« — Prends; et puisse bientôt changer ta destinée! »
Disent-ils; et, tirant ce que pour leur journée
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisans,
Ils versent, à l'envi, sur ses genoux pesans
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses,
Et du pain à son chien, entre ses pieds gissant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

«—Le Sort, dit le Vieillard, n'est pas toujours de fer.
« Je vous salue, enfans venus de Jupiter:
« Heureux sont les parens qui tels vous firent naître!
« Mais venez: que mes mains cherchent à vous connaître.
« Il me semble vous voir : vous êtes beaux tous trois;
« Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
« Qu'aimable est la vertu que la grâce environne!
« Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
« Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots;
« Car jadis, abordant à la sainte Délos,
« Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,

« Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
« Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
« Puisque les malheureux sont par vous honorés.
« Le plus âgé de vous aura vu cent années:
« A peine, mes enfans, vos mères étaient nées
« Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
« Toi, le plus grand de tous: je me confie à toi.
« Prends soin du vieil Aveugle.—O Sage magnanime!
« Comment, et d'où viens-tu? car l'onde maritime
« Mugit de toute part sur nos bords orageux.

« —Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
« J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
« Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
« Et des Dieux moins jaloux, et de moins tristes jours;
« Car jusques à la mort nous espérons toujours;
« Mais pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
« Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

« —Harmonieux Vieillard, tu n'as donc point chanté?
« Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

« — Enfans! du rossignol la voix pure et légère
« N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire;
« Et les riches, grossiers, avares, insolens,
« N'ont pas une âme ouverte à la douceur des chants.
« Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
« Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,

« J'allais; et j'écoutais le bêlement lointain
« De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain;
« Puis j'ai pris cette lyre; et les cordes mobiles
« Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
« Je voulais des grands Dieux implorer la bonté,
« Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
« Lorsque d'énormes chiens, à la voix formidable,
« Sont venus m'assaillir; et j'étais misérable,
« Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
« N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.
« — Mon père, il est donc vrai : tout est devenu pire?
« Car jadis, aux accens d'une éloquente lyre,
« Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
« D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

« — Les barbares! J'étais assis près de la poupe.
« Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
« Chante : si ton esprit n'est point comme tes yeux,
« Amuse notre ennui : tu rendras grâce aux Dieux.
« J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre;
« Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre;
« Ils n'ont pas entendu ma voix; et sous ma main
« J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
« Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
« Puisqu'ils ont fait outrage à la Muse divine,
« Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli;
« Que ton nom dans la nuit demeure enseveli!

« —Viens, suis-nous à la ville: elle est toute voisine,

« Et chérit les amis de la Muse divine.
« Un siége aux clous d'argent te place à nos festins;
« Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,
« Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
« Te feront de tes maux oublier la mémoire ;
« Et si, dans le chemin, rapsode ingénieux,
« Tu veux nous accorder tes chants, dignes des Cieux,
« Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
« T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

« —Oui, je le veux: marchons. Mais où m'entraînez-vous?
« Enfans du vieil Aveugle, en quel lieu sommes-nous?

« — Sicos est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

« — Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière!
« Car sur ses bords heureux je suis déja venu:
« Amis, je la connais; vos pères m'ont connu.
« Ils croissaient comme vous; mes yeux s'ouvraient encore
« Au soleil, au printems, aux roses de l'aurore;
« J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
« A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
« J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
« Et du fleuve Égyptus les rivages fertiles;
« Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
« Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
« La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
« Sur un arbuste assise, et se console et chante.

« Commençons par les Dieux : Souverain Jupiter !
« Soleil, qui vois, entends, connais tout! et toi, Mer,
« Fleuves, Terre, et noirs Dieux des vengeances trop lentes,
« Salut! Venez à moi de l'Olympe habitantes,
« Muses! vous savez tout, vous Déesses; et nous,
« Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous [1]. »

Il poursuit; et déja les antiques ombrages
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages;
Et pâtres, oubliant leur troupeau délaissé,
Et voyageurs, quittant leur chemin commencé,
Couraient. Il les entend, près de son jeune guide,
L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide;
Et Nymphes et Sylvains sortaient pour l'admirer,
Et l'écoutaient en foule, et n'osaient respirer;
Car, en de longs détours de chansons vagabondes,
Il enchaînait de tout les semences fécondes :
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air;
Les fleuves descendus du sein de Jupiter;
Les oracles, les arts, les cités fraternelles,
Et depuis le chaos les amours immortelles;
D'abord le Roi divin, et l'Olympe et les Cieux;
Et le Monde ébranlé d'un signe de ses yeux;
Et les Dieux partagés en une immense guerre;
Et le sang plus qu'humain venant rougir la terre;
Et les rois assemblés; et, sous les pieds guerriers,

1. *Iliade*, liv. II. (*Note de l'Éditeur.*)

Une nuit de poussière; et les chars meurtriers;
Et les héros armés, brillant dans les campagnes
Comme un vaste incendie aux cimes des montagnes;
Les coursiers hérissant leur crinière à longs flots,
Et d'une voix humaine excitant les héros;
De là, portant ses pas dans les paisibles villes,
Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles;
Mais bientôt de soldats les remparts entourés,
Les victimes tombant dans les parvis sacrés,
Et les assauts, mortels aux épouses plaintives,
Et les mères en deuil, et les filles captives;
Puis aussi les moissons joyeuses, les troupeaux
Bêlans ou mugissans, les rustiques pipeaux,
Les chansons, les festins, les vendanges bruyantes,
Et la flûte et la lyre, et les notes dansantes;
Puis, déchaînant les vents à soulever les mers,
Il perdait les nochers dans les gouffres amers;
De là, dans le sein frais d'une roche azurée,
En foule il appelait les filles de Nérée,
Qui bientôt, à des cris s'élevant sur les eaux,
Aux rivages troyens parcouraient des vaisseaux [1];
Puis il ouvrait du Styx la rive criminelle;
Et puis les demi-dieux et les champs d'Asphodèle [2];
Et la foule des morts: vieillards seuls et souffrans;
Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parens;

---

1. *Iliade*, liv. XVIII. (*Note de l'Éditeur.*)

2. *Odyssée*, liv. XI. (*Id.*)

Enfans dont au berceau la vie est terminée;
Vierges dont le trépas suspendit l'hyménée.
Mais ô bois, ô ruisseaux, ô monts, ô durs cailloux,
Quels doux frémissemens vous agitèrent tous,
Quand bientôt à Lemnos, sur l'enclume divine,
Il forgeait cette trame irrésistible et fine
Autant que d'Arachné les piéges inconnus,
Et dans ce fer mobile emprisonnait Vénus[1]!
Et quand il revêtit d'une pierre soudaine
La fière Niobé, cette mère thébaine[2]!
Et quand il répétait en accens de douleurs
De la triste Aëdon l'imprudence et les pleurs[3],
Qui, d'un fils méconnu marâtre involontaire,
Vola, doux rossignol, sous le bois solitaire!
Ensuite, avec le vin, il versait aux héros
Le puissant Népeuthès, oubli de tous les maux[4];
Il cueillait le Moly, fleur qui rend l'homme sage[5];
Du paisible Lotos il mêlait le breuvage[6]:
Les mortels oubliaient, par ce philtre charmés,
Et la douce patrie et les parens aimés.
Enfin, l'Ossa, l'Olympe, et les bois du Pénée,

---

1. *Odyssée*, liv. VIII. (*Note de l'Éditeur.*)
2. *Iliade*, liv. XXIV. (*Id.*)
3. *Odyssée*, liv. XIX. (*Id.*)
4. *Ibid.*, liv. IV. (*Id.*)
5. *Ibid.*, liv. X. (*Id.*)
6. *Ibid.*, liv. IX, et la *note* de madame Dacier. (*Id.*)

Voyaient ensanglanter les banquets d'hyménée [1],
Quand Thésée, au milieu de la joie et du vin,
La nuit où son ami reçut à son festin
Le peuple monstrueux des enfans de la Nue,
Fut contraint d'arracher l'épouse demi-nue
Au bras ivre et nerveux du sauvage Eurytus.
Soudain, le glaive en main, l'ardent Pirithoüs :
« Attends, il faut ici que mon affront s'expie,
« Traître! » Mais, avant lui, sur le Centaure impie
Dryas a fait tomber, avec tous ses rameaux,
Un long arbre de fer, hérissé de flambeaux.
L'insolent quadrupède en vain s'écrie : il tombe ;
Et son pied bat le sol qui doit être sa tombe.
Sous l'effort de Nessus, la table du repas
Roule, écrase Cymèle, Évagre, Périphas.
Pirithoüs égorge Antimaque, et Pétrée,
Et Cyllare aux pieds blancs, et le noir Macarée,
Qui de trois fiers lions, dépouillés par sa main,
Couvrait ses quatre flancs, armait son double sein.
Courbé, levant un roc choisi pour leur vengeance,
Tout-à-coup, sous l'airain d'un vase antique, immense,
L'imprudent Bianor, par Hercule surpris,
Sent de sa tête énorme éclater les débris.
Hercule et sa massue entassent en trophée

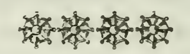
---

1. *Odyssée*, liv. XXI, et, pour plus de détails, voyez les noces de Pirithoüs et d'Hippodamie dans les *Métamorphoses* d'Ovide, liv. XII. (*Note de l'Éditeur.*)

Clanis, Démoléon, Lycotas, et Riphée,
Qui portait sur ses crins, de taches colorés,
L'héréditaire éclat des nuages dorés.
Mais d'un double combat Eurynome est avide:
Car ses pieds, agités en un cercle rapide,
Battent à coups pressés l'armure de Nestor;
Le quadrupède Hélops fuit : l'agile Crantor,
Le bras levé, l'atteint : Eurynome l'arrête;
D'un érable noueux il va fendre sa tête;
Lorsque le fils d'Égée, invincible, sanglant,
L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant;
Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,
S'élance, va saisir sa chevelure horrible,
L'entraîne; et, quand sa bouche, ouverte avec effort,
Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.
L'autel est dépouillé : tous vont s'armer de flammes;
Et le bois porte au loin les hurlemens des femmes,
L'ongle frappant la terre, et les guerriers meurtris,
Et les vases brisés, et l'injure, et les cris.

Ainsi le grand Vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfans, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige au sommet des collines;
Et, partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfans, les rameaux à la main,

Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île ;
« Viens, Prophète éloquent, Aveugle harmonieux,
« Convive du nectar, Disciple aimé des Dieux !
« Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
« Le jour où nous avons reçu le grand Homère. »



II.

# LE MENDIANT.

C'ÉTAIT quand le printems a reverdi les prés.
La fille de Lycus, vierge aux cheveux dorés,
Sous les monts Achéens, non loin de Cérynée,
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Errait à l'ombre, aux bords du faible et pur Crathis;
Car les eaux du Crathis, sous des berceaux de frêne,
Entouraient de Lycus le fertile domaine.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . Soudain, à l'autre bord,
Du fond d'un bois épais, un noir fantôme sort,
Tout pâle, demi-nu, la barbe hérissée.
Il remuait à peine une lèvre glacée,
Des hommes et des dieux implorait le secours,
Et dans la forêt sombre errait depuis deux jours.
Il se traîne, il n'attend qu'une mort douloureuse:
Il succombe. L'enfant, interdite et peureuse,
A ce spectre hideux sorti du fond du bois,
Veut fuir; mais elle entend sa lamentable voix.
Il tend les bras, il tombe à genoux; il lui crie
Qu'au nom de tous les dieux il la conjure, il prie;
Et qu'il n'est point à craindre; et qu'une ardente faim

L'aiguillonne et le tue; et qu'il expire enfin.
« Si, comme je le crois, belle dès ton enfance,
« C'est le Dieu de ces eaux qui t'a donné naissance,
« Nymphe, souvent les vœux des malheureux humains
« Ouvrent des Immortels les bienfaisantes mains;
« Ou si c'est quelque front porteur d'une couronne
« Qui te nomme sa fille, et te destine au trône,
« Souviens-toi, jeune enfant, que le Ciel quelquefois
« Venge les opprimés sur la tête des rois.
« Belle Vierge, sans doute enfant d'une Déesse,
« Crains de laisser périr l'étranger en détresse:
« L'étranger qui supplie est envoyé des Dieux. »
Elle reste. A le voir elle enhardit ses yeux;
. . . . . . . . . . . . . . . . . . et, d'une voix encore
Tremblante : « Ami, le Ciel écoute qui l'implore.
« Ce soir, lorsque la nuit couvrira l'horizon,
« Passe le pont mobile, entre dans la maison:
« J'aurai soin qu'on te laisse entrer sans méfiance.
« Pour la dixième fois célébrant ma naissance,
« Mon père doit donner une fête aujourd'hui;
« Il m'aime : il n'a que moi. Viens t'adresser à lui:
« C'est le riche Lycus. Viens ce soir; il est tendre,
« Il est humain : il pleure aux pleurs qu'il voit répandre. »
Elle dit, et s'arrête, et, le cœur palpitant,
S'enfuit; car l'Étranger, sur elle, en l'écoutant,
Fixait de ses yeux creux l'attention avide.
Elle rentre, cherchant dans le palais splendide
L'esclave près de qui toujours ses jeunes ans

Trouvent un doux accueil et des soins complaisans.

Cette sage Affranchie avait nourri sa mère;
Maintenant, sous des lois de vigilance austère,
Elle et son vieil époux au devoir rigoureux
Rangent des serviteurs le cortége nombreux.
L'Enfant la voit de loin dans le fond du portique,
Court, et, posant ses mains sur ce visage antique:
« Indulgente Nourrice, écoute: il faut de toi
« Que j'obtienne un grand bien. Ma mère, écoute-moi:
« Un pauvre, un étranger, dans la misère extrême,
« Gémit sur l'autre bord, mourant, affamé, blême.
« Ne me décèle point: de mon père aujourd'hui
« J'ai promis qu'il pourrait solliciter l'appui.
« Fais qu'il entre; et surtout, ô mère de ma mère,
« Garde que nul mortel n'insulte à sa misère.

« — Oui, ma fille: chacun fera ce que tu veux,
Dit l'esclave, en baisant son front et ses cheveux;
« Oui; qu'à ton protégé ta fête soit ouverte.
« Ta mère, mon élève, (irréparable perte!)
« Aimait à soulager les faibles abattus:
« Tu lui ressembleras autant par tes vertus
« Que par tes yeux si doux, et tes graces naïves. »

Mais cependant la nuit assemble les convives:
En habits somptueux d'essences parfumés,
Ils entrent. Aux lambris, d'ivoire et d'or semés,
Pend le lin d'Ionie en brillantes courtines;

Le toit s'égaie, et rit de mille odeurs divines.
La table au loin circule, et d'apprêts savoureux
Se charge; l'encens vole en longs flots vaporeux.
Sur leurs bases d'argent, des formes animées
Élèvent dans leurs mains des torches enflammées;
Les figures, l'onyx, le cristal, les métaux,
En vases hérissés d'hommes ou d'animaux,
Partout sur les buffets, sur la table étincèlent;
Plus d'une lyre est prête; et partout s'amoncèlent
Et les rameaux de myrte et les bouquets de fleurs.
On s'étend sur les lits, teints de mille couleurs.
Près de Lycus, sa fille, idole de la fête,
Est admise. La rose a couronné sa tête;
Mais, pour que la décence impose un juste frein,
Lui-même est par eux tous élu Roi du festin;
Et déja vins, chansons, joie, entretiens sans nombre,
Lorsque, la double porte ouverte, un spectre sombre
Entre, cherchant des yeux l'autel hospitalier.
La jeune enfant rougit. Il court vers le foyer,
Il embrasse l'autel, s'assied parmi la cendre;
Et tous, l'œil étonné, se taisent pour l'entendre.

« Lycus, fils d'Événon, que les Dieux et le Tems
« N'osent jamais troubler tes destins éclatans!
« Ta pourpre, tes trésors, ton front noble et tranquille
« Semblent d'un roi puissant, l'idole de sa ville.
« A ton riche banquet un peuple convié
« T'honore comme un dieu de l'Olympe envoyé.

« Regarde un étranger qui meurt dans la poussière,
« Si tu ne tends vers lui ta main hospitalière.
« Inconnu, j'ai franchi le seuil de ton palais :
« Trop de pudeur peut nuire à qui vit de bienfaits.
« Lycus, par Jupiter, par ta fille innocente,
« Qui m'a seule indiqué ta porte bienfaisante !
« Je fus riche autrefois : mon banquet opulent
« N'a jamais repoussé l'étranger suppliant ;
« Et pourtant aujourd'hui la faim est mon partage :
« La faim qui flétrit l'âme autant que le visage,
« Par qui l'homme souvent, importun, odieux,
« Est contraint de rougir et de baisser les yeux.

« — Étranger, tu dis vrai : le hasard téméraire
« Des bons ou des méchans fait le destin prospère ;
« Mais sois mon hôte : ici l'on hait plus que l'enfer
« Le public ennemi, le riche au cœur de fer,
« Enfant de Némésis, dont le dédain barbare
« Aux besoins des mortels ferme son cœur avare.
« Je rends grâce à l'enfant qui t'a conduit ici.
« Ma fille, c'est bien fait ; poursuis toujours ainsi :
« Respecter l'indigence est un devoir suprême.
« Souvent les Immortels (et Jupiter lui-même)
« Sous des haillons poudreux, de seuil en seuil traînés,
« Viennent tenter le cœur des humains fortunés. »

D'accueil et de faveur un murmure s'élève.
Lycus court au vieillard, tend la main, le relève :

6.

« Salut, père étranger! et que puissent tes vœux
« Trouver le Ciel propice à tout ce que tu veux!
« Mon hôte, lève-toi. Tu parais noble et sage;
« Mais cesse avec ta main de cacher ton visage:
« Souvent marchent ensemble Indigence et Vertu;
« Souvent d'un vil manteau le sage revêtu,
« Seul, vit avec les Dieux et brave un sort inique.
« Couvert de chauds tissus, à l'ombre du portique,
« Sur de molles toisons, en un calme sommeil,
« Tu peux ici, dans l'ombre, attendre le soleil.
« Je te ferai revoir tes foyers, ta patrie,
« Tes parens, si les Dieux ont épargné leur vie:
« Car tout mortel errant nourrit un long amour
« D'aller revoir le sol qui lui donna le jour.
« Mon hôte, tu franchis le seuil de ma famille
« A l'heure qui jadis a vu naître ma fille:
« Salut! Vois: l'on t'apporte et la table et le pain;
« Sieds-toi. Tu vas d'abord rassasier ta faim;
« Puis, si nulle raison ne te force au mystère,
« Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père. »

Il retourne à sa place; et bientôt l'indigent
S'est assis. Sur ses mains, dans l'aiguière d'argent,
Par une jeune esclave une eau pure est versée.
Une table de cèdre, où l'éponge est passée,
S'approche, et vient offrir à son avide main,
Et les fumantes chairs sur les disques d'airain,
Et l'amphore vineuse, et la coupe aux deux anses.

« Mange et bois, dit Lycus; oublions les souffrances :
« Ami, leur lendemain est, dit-on, un beau jour. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Bientôt Lycus se lève, et fait emplir sa coupe,
Et veut que l'échanson verse à toute la troupe.
« Pour boire à Jupiter, qui nous daigne envoyer
« L'Étranger, devenu l'hôte de mon foyer! »
Le vin de main en main va coulant à la ronde;
Lycus lui-même emplit une coupe profonde,
L'envoie à l'Étranger: « Salut, mon hôte, bois!
« De ta ville bientôt tu reverras les toits:
« Fussent-ils par-delà les glaces du Caucase. »
Des mains de l'échanson l'Étranger prend le vase,
Se lève; sur eux tous il invoque les Dieux.
On boit: il se rassied; et, jusque sur ses yeux
Ses noirs cheveux toujours ombrageant son visage,
De sourire et de plainte il mêle son langage.

« Mon hôte, maintenant que sous tes nobles toits
« De l'importun besoin j'ai calmé les abois,
« Oserai-je à ma langue abandonner les rênes?
« Je n'ai plus ni pays, ni parens, ni domaines;
« Mais écoute : le vin, par toi-même versé,
« M'ouvre la bouche; ainsi, puisque j'ai commencé,
« Entends ce que peut-être il eût mieux valu taire.
« Excuse enfin ma langue, excuse ma prière;
« Car du vin, tu le sais, la téméraire ardeur

« Souvent à l'excès même enhardit la pudeur.
« Meurtri de durs cailloux ou de sables arides,
« Déchiré de buissons ou d'insectes avides,
« D'un long jeûne flétri, d'un long chemin lassé,
« Et de plus d'un grand fleuve en nageant traversé,
« Je parais énervé, sans vigueur, sans courage;
« Mais je suis né robuste, et n'ai point passé l'âge.
« La force et le travail, que je n'ai point perdus,
« Par un peu de repos me vont être rendus:
« Emploie alors mes bras à quelques soins rustiques.
« Je puis dresser au char tes coursiers olympiques,
« Ou, sous les feux du jour, courbé vers le sillon,
« Presser deux forts taureaux du piquant aiguillon.
« Je puis même, tournant la meule nourricière,
« Broyer le pur froment en farine légère.
« Je puis, la serpe en main, planter et diriger
« Et le cep et la treille, espoir de ton verger.
« Je tiendrai la faucille ou la faux recourbée;
« Et, devant mes pas, l'herbe ou la moisson tombée
« Viendra remplir ta grange en la belle saison;
« Afin que nul mortel ne dise en ta maison,
« Me regardant d'un œil insultant et colère :
« O vorace étranger, qu'on nourrit à rien faire!

« — Vénérable indigent, va, nul mortel chez moi
« N'oserait élever sa langue contre toi.
« Tu peux ici rester, même oisif et tranquille,
« Sans craindre qu'un affront ne trouble ton asile.

« — L'indigent se méfie. — Il n'est plus de danger.
« — L'homme est né pour souffrir. — Il est né pour changer.
« — Il change d'infortune. — Ami, reprends courage :
« Toujours un vent glacé ne souffle point l'orage;
« Le ciel d'un jour à l'autre est humide ou serein;
« Et tel pleure aujourd'hui qui sourira demain.

« — Mon hôte, en tes discours préside la sagesse;
« Mais quoi! la confiante et paisible richesse
« Parle ainsi. L'indigent espère en vain du sort :
« En espérant toujours il arrive à la mort.
« Dévoré de besoin, de projets, d'insomnie,
« Il vieillit dans l'opprobre et dans l'ignominie.
« Rebuté des humains, durs, envieux, ingrats,
« Il a recours aux Dieux, qui ne l'entendent pas.
« Toutefois ta richesse accueille mes misères;
« Et, puisque ton cœur s'ouvre à la voix des prières,
« Puisqu'il sait, ménageant le faible humilié,
« D'indulgence et d'égards tempérer la pitié,
« S'il est des Dieux du pauvre, ô Lycus! que ta vie
« Soit un objet pour tous et d'amour et d'envie!

« — Je te le dis encore, espérons, Étranger.
« Que mon exemple au moins serve à t'encourager.
« Des changemens du sort j'ai fait l'expérience :
« Toujours un même éclat n'a point à l'indigence
« Fait du riche Lycus envier le destin;
« J'ai moi-même été pauvre, et j'ai tendu la main.

« Cléotas de Larisse, en ses jardins immenses,
« Offrit à mon travail de justes récompenses.
« Jeune ami, j'ai trouvé quelques vertus en toi :
« Va, sois heureux, dit-il, et te souviens de moi!
« Oui, oui, je m'en souviens : Cléotas fut mon père.
« Tu vois le fruit des dons de sa bonté prospère.
« A tous les malheureux je rendrai désormais
« Ce que dans mon malheur je dus à ses bienfaits.
« Dieux, l'homme bienfaisant est votre cher ouvrage;
« Vous n'avez point ici d'autre visible image :
« Il porte votre empreinte, il sortit de vos mains
« Pour vous représenter aux regards des humains.
« Veillez sur Cléotas! Qu'une fleur éternelle,
« Fille d'une âme pure, en ses traits étincelle!
« Que nombre de bienfaits, ce sont là ses amours,
« Fassent une couronne à chacun de ses jours;
« Et, quand une mort douce, et d'amis entourée,
« Recevra sans douleur sa vieillesse sacrée,
« Qu'il laisse avec ses biens ses vertus pour appui
« A des fils s'il se peut encor meilleurs que lui!

« — Hôte des malheureux, le sort inexorable
« Ne prend point les avis de l'homme secourable :
« Tous par sa main de fer en aveugles poussés,
« Nous vivons; et tes vœux ne sont point exaucés.
« Cléotas est perdu : son injuste patrie
« L'a privé de ses biens; elle a proscrit sa vie.
« De ses concitoyens dès long-tems envié,

« De ses nombreux amis en un jour oublié,
« Au lieu de ces tapis qu'avait tissus l'Euphrate,
« Au lieu de ces festins brillans d'or et d'agate
« Où ses hôtes, parmi les chants harmonieux,
« Savouraient jusqu'au jour les vins délicieux,
« Seul maintenant, sa faim, visitant les feuillages,
« Dépouille les buissons de quelques fruits sauvages;
« Ou, chez le riche altier apportant ses douleurs,
« Il mange un pain amer tout trempé de ses pleurs.
« Errant et fugitif, de ses beaux jours de gloire
« Gardant, pour son malheur, la pénible mémoire,
« Sous les feux du midi, sous le froid des hivers,
« Seul, d'exil en exil, de déserts en déserts,
« Pauvre et semblable à moi, languissant et débile,
« Sans appui qu'un bâton, sans foyer, sans asile,
« Revêtu de ramée ou de quelques lambeaux,
« Et sans que nul mortel, attendri sur ses maux,
« D'un souhait de bonheur le flatte et l'encourage;
« Les torrens et la mer, l'aquilon et l'orage,
« Des corbeaux et des loups les tristes hurlemens
« Répondant seuls la nuit à ses gémissemens;
« N'ayant d'autres amis que les bois solitaires,
« D'autres consolateurs que ses larmes amères,
« Il se traîne; et souvent sur la pierre il s'endort
« A la porte d'un temple, en invoquant la mort.

« — Que m'as-tu dit? La foudre a tombé sur ma tête.
« Dieux! ah! grands Dieux! partons. Plus de jeux, plus de fête;

« Partons. Il faut vers lui trouver des chemins sûrs:
« Partons. Jamais sans lui je ne revois ces murs.
« Ah! Dieux! quand dans le vin, les festins, l'abondance,
« Enivré des vapeurs d'une folle opulence,
« Celui qui lui doit tout chante et s'oublie et rit,
« Lui peut-être il expire, affamé, nu, proscrit,
« Maudissant comme ingrat son vieil ami qui l'aime!
« Parle: était-ce bien lui? le connais-tu toi-même?
« En quels lieux était-il? où portait-il ses pas?
« Il sait où vit Lycus, pourquoi ne vient-il pas?
« Parle: était-ce bien lui? parle, parle, te dis-je:
« Où l'as-tu vu? — Mon hôte, à regret je t'afflige:
« C'était lui, je l'ai vu. . . . , . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . « Les douleurs de son âme
« Avaient changé ses traits. Ses deux fils et sa femme,
« A Delphes, confiés au ministre du Dieu,
« Vivaient de quelques dons offerts dans le saint lieu.
« Par des sentiers secrets fuyant l'aspect des villes,
« On les avait suivis jusques aux Thermopyles.
« Il en gardait encore un douloureux effroi.
« Je le connais: je fus son ami comme toi.
« D'un même sort jaloux une même injustice
« Nous a tous deux plongés au même précipice.
« Il me donna jadis (ce bien seul m'est resté)
« Sa marque d'alliance et d'hospitalité.
« Vois si tu la connais. » O surprise! Immobile,
Lycus a reconnu son propre sceau d'argile:

Ce sceau, don mutuel d'immortelle amitié,
Jadis à Cléotas par lui-même envoyé.

Il ouvre un œil avide, et long-tems envisage
L'Étranger; puis, enfin, sa voix trouve un passage:
« Est-ce toi, Cléotas? toi, qu'ainsi je revoi?
« Tout ici t'appartient. O mon père! est-ce toi?
« Je rougis que mes yeux aient pu te méconnaître.
« O Cléotas! mon père! ô toi qui fus mon maître,
« Viens: je n'ai fait ici que garder ton trésor;
« Et ton ancien Lycus veut te servir encor.
« J'ai honte à ma fortune en regardant la tienne. »

Et, dépouillant soudain la pourpre tyrienne
Que tient sur son épaule une agrafe d'argent,
Il l'attache lui-même à l'auguste indigent.
Les convives levés l'entourent; l'allégresse
Rayonne en tous les yeux. La famille s'empresse:
On cherche des habits, on réchauffe le bain.
La jeune enfant approche: il rit, lui tend la main:
« Car c'est toi, lui dit-il, c'est toi qui la première,
« Ma fille, m'as ouvert la porte hospitalière. »

## III.

# LA LIBERTÉ.

## UN CHEVRIER, UN BERGER.

LE CHEVRIER.

Berger, quel es-tu donc? qui t'agite? et quels Dieux
De noirs cheveux épars enveloppent tes yeux?

LE BERGER.

Blond pasteur de chevreaux, oui, tu veux me l'apprendre:
Oui, ton front est plus beau, ton regard est plus tendre.

LE CHEVRIER.

Quoi! tu sors de ces monts où tu n'as vu que toi,
Et qu'on n'approche point sans peine et sans effroi?

LE BERGER.

Tu te plais mieux sans doute au bois, à la prairie:
Tu le peux. Assieds-toi parmi l'herbe fleurie;
Moi, sous un antre aride, en cet affreux séjour,
Je me plais sur le roc à voir passer le jour.

LE CHEVRIER.

Mais Cérès a maudit cette terre âpre et dure.
Un noir torrent pierreux y roule une onde impure;

Tous ces rocs, calcinés sous un soleil rongeur,
Brûlent et font hâter les pas du voyageur.
Point de fleurs, point de fruits; nul ombrage fertile
N'y donne au rossignol un balsamique asile.
Quelque olivier au loin, maigre fécondité,
Y rampe, et fait mieux voir leur triste nudité.
Comment as-tu donc su d'herbes accoutumées
Nourrir dans ce désert tes brebis affamées?

LE BERGER.

Que m'importe? est-ce à moi qu'appartient ce troupeau?
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Au moins un rustique pipeau
A-t-il chassé l'ennui de ton rocher sauvage?
Tiens, veux-tu cette flûte? Elle fut mon ouvrage.
Prends: sur ce buis fertile en agréables sons
Tu pourras des oiseaux imiter les chansons.

LE BERGER.

Non: garde tes présens. Les oiseaux de ténèbres,
La chouette et l'orfraie, et leurs accens funèbres:
Voilà les seuls chanteurs que je veuille écouter;
Voilà quelles chansons je voudrais imiter.
Ta flûte sous mes pieds serait bientôt brisée!
Je hais tous vos plaisirs: les fleurs et la rosée,
Et de vos rossignols les soupirs caressans,
Rien ne plaît à mon cœur, rien ne flatte mes sens;
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Hélas! que je te trouve à plaindre :
Oui, l'esclavage est dur; oui, tout mortel doit craindre
De servir, de plier sous une injuste loi;
De vivre pour autrui, de n'avoir rien à soi.
Protège-moi toujours, ô Liberté chérie!
O mère des vertus, mère de la patrie!

LE BERGER.

Va, patrie et vertu ne sont que de vains noms.
Toutefois, tes discours sont pour moi des affronts;
Ton prétendu bonheur et m'afflige et me brave;
Comme moi, je voudrais que tu fusses esclave!

LE CHEVRIER.

Et moi, je te voudrais libre, heureux comme moi.
Mais les Dieux n'ont-ils point de remède pour toi?
Il est des baumes doux, des lustrations pures,
Qui peuvent de notre âme assoupir les blessures,
Et de magiques chants qui tarissent les pleurs.

LE BERGER.

Il n'en est point : il n'est pour moi que des douleurs.
Mon sort est de servir : il faut qu'il s'accomplisse.
Moi, j'ai ce chien aussi qui tremble à mon service;
C'est mon esclave aussi. Mon désespoir muet
Ne peut rendre qu'à lui tous les maux qu'on me fait.

LE CHEVRIER.

La terre, notre mère, et sa douce richesse,
Sont-elles sans pouvoir pour bannir ta tristesse?
Vois la belle campagne! et vois l'été vermeil,

Prodigue de trésors brillans fils du soleil,
Qui vient, fertile amant d'une heureuse culture,
Varier du printems l'uniforme verdure!
Vois l'abricot naissant, sous les yeux d'un beau ciel,
Arrondir son fruit doux et blond comme le miel!
Vois la pourpre des fleurs dont le pêcher se pare
Nous annoncer l'éclat des fruits qu'il nous prépare!
Au bord de ces prés verts regarde ces guérets,
De qui les blés touffus, jaunissantes forêts,
Du joyeux moissonneur attendent la faucille!
D'agrestes déités quelle noble famille!
La Récolte et la Paix, aux yeux purs et sereins,
Les épis sur le front, les épis dans les mains,
Qui viennent, sur les pas de la belle Espérance,
Verser la corne d'or où fleurit l'abondance!

LE BERGER.

Sans doute qu'à tes yeux elles montrent leurs pas:
Moi, j'ai des yeux d'esclave, et je ne les vois pas.
Je n'y vois qu'un sol dur, laborieux, servile,
Que j'ai, non pas pour moi, contraint d'être fertile;
Où, sous un ciel brûlant, je moissonne le grain
Qui va nourrir un autre et me laisse ma faim:
Voilà quelle est la terre. Elle n'est point ma mère:
Elle est pour moi marâtre; et la Nature entière
Est plus nue à mes yeux, plus horrible à mon cœur
Que ce vallon de mort qui te fait tant d'horreur.

LE CHEVRIER.

Le soin de tes brebis, leur voix douce et paisible,

N'ont-ils donc rien qui plaise à ton âme insensible?
N'aimes-tu point à voir les jeux de tes agneaux?
Moi, je me plais auprès de mes jeunes chevreaux;
Je m'occupe à leurs jeux; j'aime leur voix bêlante;
Et, quand sur la rosée et sur l'herbe brillante
Vers leur mère, en criant, je les vois accourir,
Je bondis avec eux de joie et de plaisir.

LE BERGER.

Ils sont à toi; mais, moi, j'eus une autre fortune.
Ceux-ci de mes tourmens sont la cause importune.
Deux fois, avec ennui, promenés chaque jour,
Un maître soupçonneux nous attend au retour.
Rien ne le satisfait: ils ont trop peu de laine;
Ou bien ils sont mourans, ils se traînent à peine;
En un mot, tout est mal. Si le loup quelquefois
En saisit un, l'emporte, et s'enfuit dans les bois,
C'est ma faute: il fallait braver ses dents avides.
Je dois rendre les loups innocens et timides.
Et puis menaces, cris, injure, emportemens,
Et lâches cruautés, qu'il nomme châtimens.

LE CHEVRIER.

Toujours à l'innocent les Dieux sont favorables:
Pourquoi fuir leur présence, appui des misérables?
Autour de leurs autels, parés de nos festons,
Que ne viens-tu danser, offrir de simples dons,
Du chaume, quelques fleurs, et par ces sacrifices
Te rendre Jupiter et les Nymphes propices?

LE BERGER.

Non: les danses, les jeux, les plaisirs des bergers,
Sont à mon triste cœur des plaisirs étrangers.
Que parles-tu de Dieux, de Nymphes et d'offrandes?
Moi, je n'ai pour les Dieux ni chaume ni guirlandes;
Je les crains: car j'ai vu leur foudre et leurs éclairs;
Je ne les aime pas: ils m'ont donné des fers.

LE CHEVRIER.

Eh bien! que n'aimes-tu? Quelle amertume extrême
Résiste aux doux souris d'une vierge qu'on aime?
L'autre jour à la mienne, en ce bois fortuné,
Je vins offrir le don d'un chevreau nouveau-né:
Son œil tomba sur moi, si doux, si beau, si tendre!...
Sa voix prit un accent!... Je crois toujours l'entendre.

LE BERGER.

Eh! quel œil virginal voudrait tomber sur moi?
Ai-je, moi, des chevreaux à donner comme toi?
Chaque jour par ce maître inflexible et barbare
Mes agneaux sont comptés avec un soin avare;
Trop heureux quand il daigne à mes cris superflus
N'en pas redemander plus que je n'en reçus!
O juste Némésis! si jamais je puis être
Le plus fort à mon tour, si je puis me voir maître,
Je serai dur, méchant, intraitable, sans foi,
Sanguinaire, cruel comme on l'est avec moi.

LE CHEVRIER.

Et moi, c'est vous qu'ici pour témoins j'en appelle,

Dieux! De mes serviteurs la cohorte fidèle
Me trouvera toujours humain, compatissant,
A leurs justes désirs facile et complaisant,
Afin qu'ils soient heureux, et qu'ils aiment leur maître,
Et bénissent en paix l'instant qui les vit naître.

LE BERGER.

Et moi, je le maudis cet instant douloureux
Qui me donna le jour pour être malheureux;
Pour agir quand un autre exige, veut, ordonne;
Pour n'avoir rien à moi, pour ne plaire à personne;
Pour endurer la faim, quand ma peine et mon deuil
Engraissent d'un tyran l'indolence et l'orgueil.

LE CHEVRIER.

Berger infortuné, ta plaintive détresse
De ton cœur dans le mien fait passer la tristesse.
Vois cette chèvre mère et ces chevreaux, tous deux
Aussi blancs que le lait qu'elle garde pour eux:
Qu'ils aillent avec toi, je te les abandonne.
Adieu! Puisse du moins ce peu que je te donne
De ta triste mémoire effacer tes malheurs,
Et, soigné par tes mains, distraire tes douleurs!

LE BERGER.

Oui, donne et sois maudit: car, si j'étais plus sage...
Ces dons sont pour mon cœur d'un sinistre présage:
De mon despote avare ils choqueront les yeux;
Il ne croit pas qu'on donne. Il est fourbe, envieux:

Il dira que chez lui j'ai volé le salaire
Dont j'aurai pu payer les chevreaux et la mère;
Et, d'un si bon prétexte ardent à se servir,
C'est à moi que lui-même il viendra les ravir.



## IV.

# LE MALADE.

« Apollon, Dieu sauveur, Dieu des savans mystères,
« Dieu de la vie, et Dieu des plantes salutaires,
« Dieu vainqueur de Python, Dieu jeune et triomphant,
« Prends pitié de mon fils, de mon unique enfant!
« Prends pitié de sa mère, aux larmes condamnée,
« Qui ne vit que pour lui, qui meurt abandonnée;
« Qui n'a pas dû rester pour voir mourir son fils!
« Dieu jeune, viens aider sa jeunesse! Assoupis,
« Assoupis dans son sein cette fièvre brûlante
« Qui dévore la fleur de sa vie innocente!
« Apollon, si jamais, échappé du tombeau,
« Il retourne au Ménale avoir soin du troupeau,
« Ces mains, ces vieilles mains orneront ta statue
« De ma coupe d'onyx, à tes pieds suspendue;
« Et, chaque été nouveau, d'un taureau mugissant
« La hache à ton autel fera couler le sang.

« Eh bien, mon fils, es-tu toujours impitoyable?
« Ton funeste silence est-il inexorable?
« Enfant, tu veux mourir? Tu veux, dans ses vieux ans,

« Laisser ta mère seule avec ses cheveux blancs?
« Tu veux que ce soit moi qui ferme ta paupière?
« Que j'unisse ta cendre à celle de ton père?
« C'est toi qui me devais ces soins religieux;
« Et ma tombe attendait tes pleurs et tes adieux.
« Parle, parle, mon fils: quel chagrin te consume?
« Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.
« Ne lèveras-tu point ces yeux appesantis?

« —Ma mère, adieu! je meurs; et tu n'as plus de fils.
« Non, tu n'as plus de fils, ma mère bien aimée:
« Je te perds. Une plaie ardente, envenimée,
« Me ronge ; avec effort je respire; et je crois
« Chaque fois respirer pour la dernière fois.
« Je ne parlerai pas : adieu! Ce lit me blesse;
« Ce tapis qui me couvre accable ma faiblesse;
« Tout me pèse, et me lasse. Aide-moi, je me meurs.
« Tourne-moi sur le flanc; ah! j'expire! ô douleurs!

« —Tiens, mon unique enfant, mon fils, prends ce breuvage:
« Sa chaleur te rendra ta force et ton courage.
« La mauve, le dictame, ont avec les pavots
« Mêlé leurs sucs puissans qui donnent le repos.
« Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes,
« Une Thessalienne a composé des charmes.
« Ton corps débile a vu trois retours du soleil
« Sans connaître Cérès, ni tes yeux le sommeil:
« Prends, mon fils; laisse-toi fléchir à ma prière;

« C'est ta mère, ta vieille, inconsolable mère
« Qui pleure; qui jadis te guidait pas à pas,
« T'asseyait sur son sein, te portait dans ses bras;
« Que tu disais aimer, qui t'apprit à le dire;
« Qui chantait, et souvent te forçait à sourire
« Lorsque tes jeunes dents, par de vives douleurs,
« De tes yeux enfantins faisaient couler des pleurs.
« Tiens, presse de ta lèvre, hélas! pâle et glacée,
« Par qui cette mamelle était jadis pressée,
« Un suc qui te nourrisse et vienne à ton secours,
« Comme autrefois mon lait nourrit tes premiers jours.

« — O coteaux d'Érymanthe! ô vallons! ô bocage!
« O Vent sonore et frais qui troublais le feuillage,
« Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein
« Agitais les replis de leur robe de lin!
« De légères beautés, troupe agile et dansante...
« Tu sais, tu sais, ma mère : aux bords de l'Érymanthe,
« Là, ni loups ravisseurs, ni serpens, ni poisons!
« O visage divin! ô fêtes! ô chansons!
« Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure...
« Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature.
« Dieux! ces bras et ces fleurs, ces cheveux, ces pieds nus
« Si blancs, si délicats : je ne les verrai plus!
« Oh! portez, portez-moi sur les bords d'Érymanthe!
« Que je la voie encor, cette vierge charmante!
« O! que je voie au loin la fumée à longs flots
« S'élever de ce toit au bord de cet enclos!...

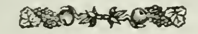
« Assise à tes côtés, ses discours, sa tendresse,
« Sa voix, trop heureux père, enchante ta vieillesse!
« Dieux! par-dessus la haie élevée en remparts,
« Je la vois, à pas lents, en longs cheveux épars,
« Seule, sur un tombeau, pensive, inanimée,
« S'arrêter, et pleurer sa mère bien aimée!
« O que tes yeux sont doux! que ton visage est beau!
« Viendras-tu point aussi pleurer sur mon tombeau?
« Viendras-tu point aussi, la plus belle des belles,
« Dire sur mon tombeau : Les parques sont cruelles!

« —Ah! mon fils, c'est l'Amour! c'est l'Amour insensé
« Qui t'a, jusqu'à ce point, cruellement blessé?
« Ah! mon malheureux fils! Oui, faibles que nous sommes,
« C'est toujours cet Amour qui tourmente les hommes.
« S'ils pleurent en secret, qui lira dans leurs cœurs
« Verra que cet Amour est toujours leur vainqueur.
« Mais, mon fils, mais dis-moi: quelle nymphe charmante,
« Quelle vierge as-tu vue au bord de l'Érymanthe?
« N'es-tu pas riche et beau, du moins quand la douleur
« N'avait point de ta joue éteint la jeune fleur?
« Parle : est-ce cette Églé, fille du roi des ondes;
« Ou cette jeune Irène aux longues tresses blondes?
« Ou ne serait-ce point cette fière beauté
« Dont j'entends le beau nom chaque jour répété;
« Dont j'apprends que partout les belles sont jalouses;
« Qu'aux temples, aux festins, les mères, les épouses,
« Ne sauraient voir, dit-on, sans peine et sans effroi:

« Cette belle Daphné?...—Dieux! ma mère, tais-toi,
« Tais-toi. Dieux! qu'as-tu dit? elle est fière, inflexible;
« Comme les Immortels elle est belle et terrible!
« Mille amans l'ont aimée: ils l'ont aimée en vain;
« Comme eux, j'aurais trouvé quelque refus hautain.
« Non, garde que jamais elle soit informée...
« Mais, ô mort! ô tourment! ô mère bien aimée!
« Tu vois dans quels ennuis dépérissent mes jours:
« Écoute ma prière; et viens à mon secours :
« Je meurs. Va la trouver: que tes traits, que ton âge,
« De sa mère à ses yeux offrent la sainte image.
« Tiens, prends cette corbeille et nos fruits les plus beaux;
« Prends notre Amour d'ivoire, honneur de ces hameaux;
« Prends la coupe d'onyx à Corinthe ravie;
« Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur, prends ma
« Jette tout à ses pieds; apprends-lui qui je suis;
« Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils.
« Tombe aux pieds du Vieillard; gémis, implore, presse;
« Adjure Cieux et Mers, Dieux, Temple, Autel, Déesse;
« Pars; et, si tu reviens sans les avoir fléchis,
« Adieu! ma mère, adieu! tu n'auras plus de fils.

« —J'aurai toujours un fils: va, la belle espérance
« Me dit... » Elle s'incline, et, dans un doux silence,
Elle couvre ce front terni par les douleurs
De baisers maternels, entremêlés de pleurs;
Puis elle sort en hâte, inquiète et tremblante,
Sa démarche de crainte et d'âge chancelante.

Elle arrive; et, bientôt revenant sur ses pas,
Haletante, de loin : « Mon cher fils ! tu vivras,
« Tu vivras ! » Elle vient s'asseoir près de la couche :
Le Vieillard la suivait, le sourire à la bouche.
La jeune Belle aussi, rouge, et le front baissé,
Vient, jette sur le lit un coup-d'œil : l'insensé
Tremble; sous ses tissus il veut cacher sa tête :
« Ami, depuis trois jours tu n'es d'aucune fête,
Dit-elle : que fais-tu? Pourquoi veux-tu mourir?
Tu souffres; l'on me dit que je peux te guérir :
Vis; et formons ensemble une seule famille :
Que mon père ait un fils, et ta mère une fille. »



## V.

# L'OARISTYS[1],

IMITÉE

DE LA XXVII[e] IDYLLE DE THÉOCRITE.

## DAPHNIS, NAIS.

DAPHNIS.

Hélène daigna suivre un berger ravisseur:
Berger comme Pâris, j'embrasse mon Hélène.

---

1. Les Commentateurs ne s'accordent pas sur le nom d'un des deux personnages que Théocrite a mis en scène dans cet ouvrage. Les uns veulent qu'il y ait Νηις, les autres Κόρη (jeune fille). Dans l'édition de Florence, cette idylle porte pour titre : Θεοκρίτου Δαφνιδος καὶ Νηιδος Οαριστυς; dans celle donnée, en 1820, par M. Valkenaër, on lit : Δαφνιδος καὶ Κόρης Οαριστυς.

Voici, à cet égard, la note que M. Gail a placée en tête de la traduction qu'il a faite de cette poésie de Théocrite.

« Cette idylle offre un entretien d'une ingénuité hardie entre le « berger *Daphnis* et une jeune fille, que je nommerai *Naïs,* d'après « quelques manuscrits. »

On concevra maintenant bien aisément qu'André Chénier, à qui la langue grecque était très-familière, ait pu avoir aussi connaissance de ces manuscrits, et qu'il n'ait pas hésité à adopter dans son imitation poétique ce titre, fort gracieux d'ailleurs, et parfaitement approprié au genre pastoral. (*Note de l'Éditeur.*)

NAÏS.

C'est trop t'enorgueillir d'une faveur si vaine.

DAPHNIS.

Ah! ces baisers si vains ne sont pas sans douceur.

NAÏS.

Tiens : ma bouche essuyée en a perdu la trace.

DAPHNIS.

Eh bien! d'autres baisers en vont prendre la place.

NAÏS.

Adresse ailleurs ces vœux dont l'ardeur me poursuit;
Va, respecte une vierge.

DAPHNIS.

Imprudente bergère!
Ta jeunesse te flatte; ah! n'en sois point si fière :
Comme un songe insensible elle s'évanouit.

NAÏS.

Chaque âge a ses honneurs; et la saison dernière
Aux fleurs de l'oranger fait succéder son fruit.

DAPHNIS.

Viens sous ces oliviers : j'ai beaucoup à te dire.

NAÏS.

Non : déja tes discours ont voulu me tenter.

DAPHNIS.

Suis-moi sous ces ormeaux; viens, de grâce, écouter
Les sons harmonieux que ma flûte respire.
J'ai fait pour toi des airs: je te les veux chanter;
Déja tout le vallon aime à les répéter.

NAÏS.

Va, tes airs langoureux ne sauraient me séduire.

DAPHNIS.

Eh quoi! seule à Vénus penses-tu résister?

NAÏS.

Je suis chère à Diane: elle me favorise.

DAPHNIS.

Vénus a des liens qu'aucun pouvoir ne brise.

NAÏS.

Diane saura bien me les faire éviter.
Berger, retiens ta main... berger, crains ma colère.

DAPHNIS.

Quoi! tu veux fuir l'Amour? l'Amour à qui jamais
Le cœur d'une beauté ne pourra se soustraire?

NAÏS.

Oui, je veux le braver... Ah!... Si je te suis chère...
Berger..., retiens ta main..., laisse mon voile en paix.

DAPHNIS.

Toi-même, hélas! bientôt livreras ces attraits
A quelque autre berger bien moins digne de plaire.

NAÏS.

Beaucoup m'ont demandée; et leurs désirs confus
N'obtinrent, avant toi, qu'un refus pour salaire.

DAPHNIS.

Et je ne dois comme eux attendre qu'un refus.

NAÏS.

Hélas! l'hymen aussi n'est qu'une loi de peine:
Il n'apporte, dit-on, qu'ennuis et que douleurs.

DAPHNIS.

On ne te l'a dépeint que de fausses couleurs ;
Les danses et les jeux : voilà ce qu'il amène.

NAÏS.

Une femme est esclave.

DAPHNIS.

Ah! plutôt elle est reine.

NAÏS.

Tremble près d'un époux, et n'ose lui parler.

DAPHNIS.

Eh! devant qui ton sexe est-il fait pour trembler?

NAÏS.

A des travaux affreux Lucine nous condamne.

DAPHNIS.

Il est bien doux alors d'être chère à Diane.

NAÏS.

Quelle beauté survit à ces rudes combats?

DAPHNIS.

Une mère y recueille une beauté nouvelle :
Des enfans adorés feront tous tes appas ;
Tu brilleras en eux d'une splendeur plus belle.

NAÏS.

Mais, tes vœux écoutés, quel en serait le prix?

DAPHNIS.

Tout : mes troupeaux, mes bois et ma belle prairie ;
Un jardin grand et riche, une maison jolie,
Un bercail spacieux pour tes chères brebis ;
Enfin, tu me diras ce qui pourra te plaire :

Je jure de quitter tout pour te satisfaire;
Tout pour toi sera fait aussitôt qu'entrepris.

NAÏS.

Mon père...

DAPHNIS.

Oh! s'il n'est plus que lui qui te retienne,
Il approuvera tout, dès qu'il saura mon nom.

NAÏS.

Quelquefois il suffit que le nom seul prévienne:
Quel est ton nom?

DAPHNIS.

Daphnis; mon père est Palémon.

NAÏS.

Il est vrai: ta famille est égale à la mienne.

DAPHNIS.

Rien n'éloigne donc plus cette douce union.

NAÏS.

Montre-les moi ces bois qui seront mon partage.

DAPHNIS.

Viens: c'est à ces cyprès de leurs fleurs couronnés.

NAÏS.

Restez, chères brebis; restez sous cet ombrage.

DAPHNIS.

Taureaux, paissez en paix: à celle qui m'engage
Je vais montrer les biens qui lui sont destinés.

NAÏS.

Satyre, que fais-tu? Quoi! ta main ose encore...

DAPHNIS.

Eh! laisse-moi toucher ces fruits délicieux...
Et ce jeune duvet...

NAÏS.

Berger..., au nom des Dieux!...
Ah!... je tremble...

DAPHNIS.

Et pourquoi? que crains-tu? Je t'adore.
Viens.

NAÏS.

Non; arrête... Vois, cet humide gazon
Va souiller ma tunique; et je serais perdue:
Mon père le verrait.

DAPHNIS.

Sur la terre étendue,
Saura te garantir cette épaisse toison.

NAÏS.

Dieux! quel est ton dessein? Tu m'ôtes ma ceinture.

DAPHNIS.

C'est un don pour Vénus; vois, son astre nous luit.

NAÏS.

Attends...; si quelqu'un vient... Ah! Dieux! j'entends du bruit.

DAPHNIS.

C'est ce bois qui de joie et s'agite et murmure.

NAÏS.

Tu déchires mon voile!... Où me cacher! hélas!
Me voilà nue! où fuir!

DAPHNIS.

A ton amant unie,

De plus riches habits couvriront tes appas.

NAÏS.

Tu promets maintenant... Tu préviens mon envie;
Bientôt à mes regrets tu m'abandonneras.

DAPHNIS.

Oh non, jamais!... Pourquoi, grands Dieux! ne puis-je pas
Te donner et mon sang, et mon âme, et ma vie!

NAÏS.

Ah!... Daphnis! je me meurs... Apaise ton courroux,
Diane!

DAPHNIS.

Que crains-tu? L'Amour sera pour nous.

NAÏS.

Ah! méchant, qu'as-tu fait?

DAPHNIS.

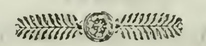
J'ai signé ma promesse.

NAÏS.

J'entrai fille en ce bois, et chère à ma déesse.

DAPHNIS.

Tu vas en sortir femme, et chère à ton époux.



# VI.

# MNAZILE ET CHLOÉ.

CHLOÉ.

Fleurs, Bocage sonore, et mobiles Roseaux
Où murmure Zéphyr au murmure des eaux!
Parlez : le beau Mnazile est-il sous vos ombrages?
Il visite souvent vos paisibles rivages.
Souvent j'écoute; et l'air qui gémit dans vos bois
A mon oreille au loin vient apporter sa voix.

MNAZILE.

Onde, mère des fleurs, naïade transparente,
Qui pressez mollement cette enceinte odorante,
Amenez-y Chloé, l'amour de mes regards!
Vos bords m'offrent souvent ses vestiges épars.
Souvent ma bouche vient, sous vos sombres allées,
Baiser l'herbe et les fleurs que ses pas ont foulées.

CHLOÉ.

Oh! s'il pouvait savoir quel amoureux ennui
Me rend cher ce bocage où je rêve de lui!
Peut-être je devais d'un souris favorable
L'inviter, l'engager à me trouver aimable.

MNAZILE.

Si, pour m'encourager, quelque dieu bienfaiteur
Lui disait que son nom fait palpiter mon cœur!
J'aurais dû l'inviter d'une voix douce et tendre
A se laisser aimer, à m'aimer, à m'entendre.

CHLOÉ.

Ah! je l'ai vu: c'est lui. Dieux! je vais lui parler.
O ma bouche! ô mes yeux! gardez de vous troubler.

MNAZILE.

Le feuillage a frémi; quelque robe légère...
C'est elle! O mes regards! ayez soin de vous taire.

CHLOÉ.

Quoi, Mnazile est ici? Seule, errante, mes pas
Cherchaient ici le frais, et ne t'y croyaient pas.

MNAZILE.

Seul, au bord de ces flots que le tilleul couronne,
J'avais fui le soleil, et n'attendais personne.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## VII.

# LYDÉ.

Mon visage est flétri des regards du soleil;
Mon pied blanc sous la ronce est devenu vermeil;
J'ai suivi tout le jour le fond de la vallée.
Des bêlemens lointains partout m'ont appelée :
J'ai couru; tu fuyais sans doute loin de moi :
C'était d'autres pasteurs. Où te chercher, ô toi
Le plus beau des humains? Dis-moi, fais-moi connaître
Où sont donc tes troupeaux, où tu les mènes paître.

O jeune Adolescent! tu rougis devant moi.
Vois mes traits sans couleur : ils pâlissent pour toi.
C'est ton front virginal, ta grâce, ta décence.
Viens : il est d'autres jeux que les jeux de l'enfance.
O jeune Adolescent, viens savoir que mon cœur
N'a pu de ton visage oublier la douceur.
Bel enfant, sur ton front la Volupté réside;
Ton regard est celui d'une vierge timide.
Ton sein blanc, que ta robe ose cacher au jour,
Semble encore ignorer qu'on soupire d'amour :
Viens le savoir de moi; viens, je veux te l'apprendre;

Viens remettre en mes mains ton âme vierge et tendre,
Afin que mes leçons, moins timides que toi,
Te fassent soupirer et languir comme moi;
Et qu'enfin rassuré cette joue enfantine
Doive à mes seuls baisers cette rougeur divine.
Oh! je voudrais qu'ici tu vinsses un matin
Reposer mollement ta tête sur mon sein!
Je te verrais dormir, retenant mon haleine,
De peur de t'éveiller ne respirant qu'à peine.
Mon écharpe de lin, que je ferais flotter,
Loin de ton beau visage aurait soin d'écarter
Les insectes volans et la jalouse abeille.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## VIII.

# ARCAS ET PALÉMON.

PALÉMON.

Tu poursuis Damalis; mais cette blonde tête
Pour le joug de Vénus n'est point encore prête :
C'est un enfant encore. Elle fuit tes liens;
Et ses yeux innocens n'entendent pas les tiens.
Ta génisse naissante au sein du pâturage
Ne cherche aux bords des eaux que le saule et l'ombrage;
Sans répondre à la voix des époux mugissans,
Elle se mêle aux jeux de ses frères naissans.
Le fruit encore vert, la vigne encore acide,
Tentent de ton palais l'inquiétude avide:
Va, l'Automne bientôt, succédant à des fleurs,
Saura mûrir pour toi leurs mielleuses liqueurs.
Tu la verras bientôt, lascive et caressante,
Tourner vers les baisers sa tête languissante.
Attends : le jeune épi n'est point couronné d'or;
Le sang du doux mûrier ne jaillit point encor;
La fleur n'a point percé sa tunique sauvage;
Le jeune oiseau n'a point encore de plumage.
Qui prévient le moment l'empêche d'arriver.

ARCAS.

Qui le laisse échapper ne peut le retrouver.
Les fleurs ne sont pas tout! le verger vient d'éclore;
Et l'Automne a tenu les promesses de Flore.
Le fruit est mûr, et garde, en sa douce âpreté,
D'un fruit à peine mûr l'aimable crudité.
L'oiseau d'un doux plumage enveloppe son aile;
Du milieu des bourgeons le feuillage étincelle;
La rose et Damalis de leur jeune prison
Ont ensemble percé la jalouse cloison.
Effrayée et confuse, et versant quelques larmes,
Sa mère, en souriant, a calmé ses alarmes.
L'hyménée a souri quand il a vu son sein
Pouvoir bientôt remplir une amoureuse main.
Sur le coing parfumé le doux Printems colore
Une molle toison intacte et vierge encore;
La grenade, entr'ouverte, au fond de ses réseaux
Nous laisse voir l'éclat de ses rubis nouveaux.

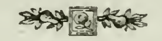


## IX.

# BACCHUS.

Viens, ô divin Bacchus, ô jeune Thyonée,
O Dyonis, Évan, Iacchus et Lénée,
Viens, tel que tu parus aux déserts de Naxos,
Quand ta voix rassurait la fille de Minos!
Le superbe éléphant, en proie à ta victoire,
Avait de ses débris formé ton char d'ivoire;
De pampres, de raisins mollement enchaîné,
Le tigre aux larges flancs, de taches sillonné,
Et le lynx étoilé, la panthère sauvage,
Promenaient avec toi ta cour sur ce rivage.
L'or reluisait partout aux axes de tes chars;
Les Ménades couraient en longs cheveux épars,
Et chantaient Évoë, Bacchus et Thyonée,
Et Dyonise, Évan, Iacchus et Lénée,
Et tout ce que pour toi la Grèce eut de beaux noms;
Et la voix des rochers répétait leurs chansons,
Et le rauque tambour, les sonores cymbales,
Les hautbois tortueux, et les doubles crotales,
Qu'agitaient en dansant sur ton bruyant chemin

Le Faune, le Satyre et le jeune Sylvain,
Au hasard attroupés autour du vieux Silène,
Qui, sa coupe à la main, de la rive indienne,
Toujours ivre, toujours débile, chancelant,
Pas à pas cheminait sur son âne indolent.



## X.

# EUPHROSINE.

Ah! ce n'est point à moi qu'on s'occupe de plaire:
Ma sœur plus tôt que moi dut le jour à ma mère.
Si quelques beaux bergers apportent une fleur,
Je sais qu'en me l'offrant ils regardent ma sœur.
S'ils vantent les attraits dont brille mon visage,
Ils disent à ma sœur : C'est ta vivante image.
Ah! pourquoi n'ai-je encor vu que douze moissons!
Nul amant ne me flatte en ses douces chansons;
Nul ne dit qu'il mourra si je suis infidèle.
Mais j'attends : l'âge vient; je sais que je suis belle;
Je sais qu'on ne voit point d'attraits plus désirés
Qu'un visage arrondi, de longs cheveux dorés,
Dans une bouche étroite un double rang d'ivoire,
Et sur de beaux yeux bleus une paupière noire.



## XI.

# HYLAS.

A M. DE PANGE L'AINÉ.

Le Navire éloquent, fils des bois du Pénée,
Qui portait à Colchos la Grèce fortunée,
Craignant près de l'Euxin les menaces du nord,
S'arrête, et se confie au doux calme d'un port[1].
Aux regards des héros le rivage est tranquille:
Ils descendent. Hylas prend un vase d'argile,
Et va, pour leurs banquets sur l'herbe préparés,
Chercher une onde pure en ces bords ignorés.
Reines, au sein d'un bois, d'une source prochaine,
Trois Naïades l'ont vu s'avancer dans la plaine.
Elles ont vu ce front de jeunesse éclatant,
Cette bouche, ces yeux; et leur onde, à l'instant
Plus limpide, pour lui coule; un léger zéphire,

1. Le célèbre navire Argo, dont les Argonautes prirent leur nom. On sait qu'une tempête, survenue pendant la navigation, obligea ce vaisseau à relâcher dans l'île de Lemnos. (*Note de l'Éditeur.*)

D'un murmure plus doux l'avertit et l'attire :
Il accourt. Devant lui l'herbe jette des fleurs :
Sa main errante suit l'éclat de leurs couleurs;
Elle oublie, à les voir, l'emploi qui la demande,
Et s'égare à cueillir une belle guirlande.
Mais l'onde encor soupire et sait le rappeler :
Sur l'immobile arène il l'admire couler,
Se courbe; et, s'appuyant sur la rive penchante,
Dans le cristal sonnant plonge l'urne pesante.
De leurs roseaux touffus les trois Nymphes soudain
Volent, fendent leurs eaux, l'entraînent par la main
En un lit de jonc frais et de mousses nouvelles.
Sur leur sein, dans leurs bras, assis au milieu d'elles,
Leur bouche, en mots mielleux, où l'Amour est vanté,
Le rassure et le loue, et flatte sa beauté.
Leurs mains vont caressant sur sa joue enfantine
De la jeunesse en fleur la première étamine,
Ou sèchent, en riant, quelques pleurs gracieux
Dont la frayeur subite avait rempli ses yeux.

« Quand ces trois corps d'albâtre atteignaient le rivage,
« D'abord j'ai cru, dit-il, que c'était mon image
« Qui, de cent flots brisés prompte à suivre la loi,
« Ondoyante, volait et s'élançait vers moi. »

Mais Alcide inquiet, que presse un noir augure,
Va, vient, le cherche, crie auprès de l'onde pure :

« Hylas! Hylas [1] ! » Il crie et mille et mille fois :
Le jeune enfant de loin croit entendre sa voix,
Et du fond des roseaux, pour adoucir sa peine,
Lui répond d'une voix inentendue et vaine.

De Pange, c'est vers toi qu'à l'heure du réveil
Court cette jeune fille au teint frais et vermeil.
Va trouver mon ami, va, ma fille nouvelle,
Lui disais-je. Aussitôt, pour te paraître belle,
L'eau pure a ranimé son front, ses yeux brillans;
D'une étroite ceinture elle a pressé ses flancs;
Et des fleurs sur son sein, et des fleurs sur sa tête,
Et sa flûte à la main, sa flûte qui s'apprête
A défier un jour les pipeaux de Ségrais,
Seuls connus parmi nous aux Nymphes des forêts.

---

1. His adjungit Hylan, nantæ quo fonte relictum
Clamâssent, ut littus, Hyla, Hyla, omne sonaret.
(Virgil., Eclog. VI.)

(*Note de l'Éditeur.*)



# XII.

# NÉÈRE.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Mais telle qu'à sa mort, pour la dernière fois,
Un beau cygne soupire, et de sa douce voix,
De sa voix qui bientôt lui doit être ravie,
Chante, avant de partir, ses adieux à la vie :
Ainsi, les yeux remplis de langueur et de mort,
Pâle, elle ouvrit sa bouche en un dernier effort.

« O vous, du Sébéthus Naïades vagabondes,
« Coupez sur mon tombeau vos chevelures blondes!
« Adieu, mon Clinias! moi, celle qui te plus,
« Moi, celle qui t'aimai, que tu ne verras plus!
« O Cieux, ô Terre, ô Mer, Prés, Montagnes, Rivages,
« Fleurs, Bois mélodieux, Vallons, Grottes sauvages,
« Rappelez-lui souvent, rappelez-lui toujours
« Néère tout son bien, Néère ses amours,
« Cette Néère, hélas! qu'il nommait sa Néère,
« Qui, pour lui criminelle, abandonna sa mère;
« Qui, pour lui fugitive, errant de lieux en lieux,

« Aux regards des humains n'osa lever les yeux!
« Oh! soit que l'astre pur des deux frères d'Hélène[1]
« Calme sous ton vaisseau la vague ionienne;
« Soit qu'aux bords de Pœstum, sous ta soigneuse main,
« Les roses deux fois l'an couronnent ton jardin;
« Au coucher du soleil, si ton âme attendrie
« Tombe en une muette et molle rêverie,
« Alors, mon Clinias, appelle, appelle-moi!
« Je viendrai, Clinias; je volerai vers toi.
« Mon âme vagabonde à travers le feuillage
« Frémira. Sur les vents ou sur quelque nuage
« Tu la verras descendre; ou, du sein de la mer
« S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air;
« Et ma voix, toujours tendre et doucement plaintive,
« Caresser, en fuyant, ton oreille attentive. »

---

1. Castor et Pollux. Les poètes ont fait de ces deux frères la constellation des gémeaux. (*Note de l'Éditeur.*)



# FRAGMENS.

Œta, mont ennobli par cette nuit ardente,
Quand l'infidèle époux d'une épouse imprudente[1]
Reçut de son amour un présent trop jaloux,
Victime du Centaure[2] immolé par ses coups!
Il brise tes forêts; ta cime épaisse et sombre
En un bûcher immense amoncèle sans nombre
Les sapins résineux que son bras a ployés.
Il y porte la flamme, il monte, sous ses piés
Étend du vieux lion la dépouille héroïque;
Et, l'œil au Ciel, la main sur la massue antique,
Attend sa récompense et l'heure d'être un dieu.
Le vent souffle et mugit : le bûcher, tout en feu,
Brille autour du héros; et la flamme rapide
Porte aux palais divins l'âme du grand Alcide!

J'étais un simple enfant qu'elle était grande et belle.
Elle me souriait et m'appelait près d'elle.
Debout sur ses genoux, mon innocente main

1. Déjanire. 2. Nessus. (*Note de l'Édit.*)

Parcourait ses cheveux, son visage, son sein;
Et sa main quelquefois, aimable et caressante,
Feignait de châtier mon enfance imprudente.
C'est devant ses amans, auprès d'elle confus,
Que la fière Beauté me caressait le plus.
Que de fois (mais, hélas! que sent-on à cet âge?)
Les baisers de sa bouche ont pressé mon visage!
Et les bergers disaient, me voyant triomphant:
« O que de biens perdus! ô trop heureux enfant! »

Toujours ce souvenir m'attendrit et me touche,
Quand lui-même, appliquant la flûte sur ma bouche,
Riant, et m'asseyant sur lui, près de son cœur,
M'appelait son rival et déja son vainqueur.
Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre
A souffler une haleine harmonieuse et pure;
Et ses savantes mains, prenant mes jeunes doigts,
Les levaient, les baissaient, recommençaient vingt fois,
Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,
A fermer tour à tour les trous du buis sonore.

(IMITÉ DE PLATON.)

La reposait l'Amour; et sur sa joue en fleur
D'une pomme brillante éclatait la couleur.
Je vis, dès que j'entrai sous cet épais bocage,

Son arc et son carquois suspendus au feuillage.
Sur des monceaux de rose, au calice embaumé,
Il dormait. Un souris sur sa bouche formé
L'entr'ouvrait mollement; et de jeunes abeilles
Venaient cueillir le miel de ses lèvres vermeilles.

---

J'APPRENDS, pour disputer un prix si glorieux,
Le bel art d'Érychton[1], mortel prodigieux,
Qui sur l'herbe glissante, en longs anneaux mobiles,
Jadis homme et serpent, traînait ses pieds agiles.
Élevé sur un axe, Érychton le premier
Aux liens du timon attacha le coursier,
Et, vainqueur, près des mers, sur les sables arides,
Fit voler à grand bruit les quadriges rapides[2].
Le Lapithe hardi, dans ses jeux turbulens,
Le premier des coursiers osa presser les flancs.
Sous lui, dans un long cercle achevant leur carrière,
Ils surent aux liens livrer leur tête altière,
Blanchir un frein d'écume, et, légers, bondissans,
Agiter, mesurer leurs pas retentissans.

---

1. Fils de Vulcain et de la Terre. (*Note de l'Éditeur.*)

2. Primus Erichthonius currus et quatuor ausus
Jungere equos, etc.
(Georgic., liv. III.)
(*Note de l'Éditeur.*)

---

Je sais, quand le midi leur fait désirer l'ombre,
Entrer à pas muets sous le roc frais et sombre,
D'où, parmi le cresson et l'humide gravier,
La Naïade se fraie un oblique sentier.
Là, j'épie à loisir la Nymphe blanche et nue,
Sur un banc de gazon mollement étendue,
Qui dort, et sur sa main, au murmure des eaux,
Laisse tomber son front couronné de roseaux.

---

Tu gémis sur l'Ida [1], mourante, échevelée,
O Reine! ô de Minos épouse désolée!
Heureuse si jamais, dans ses riches travaux,
Cérès n'eût pour le joug élevé des troupeaux [2]!
Tu voles épier sous quelle yeuse obscure,
Tranquille, il ruminait son antique pâture;
Quel lit de fleurs reçut ses membres nonchalans;
Quelle onde a ranimé l'albâtre de ses flancs:
O Nymphes, entourez, fermez, Nymphes de Crète,

---

1. Ida, montagne de Crète. (*Note de l'Éditeur.*)

2. Et fortunatam, si nunquam armenta fuissent,
Pasiphaën! etc., etc.
(Virgil., Eclog. VI)
(*Note de l'Éditeur.*)

De ces vallons fermez, entourez la retraite!
Oh! craignez que vers lui des vestiges épars
Ne viennent à guider ses pas et ses regards!
Insensée, à travers ronces, forêts, montagnes,
Elle court. O fureur! dans les vertes campagnes,
Une belle génisse à son superbe amant
Adressait devant elle un doux mugissement:
La perfide mourra; Jupiter la demande.
Elle-même à son front attache la guirlande,
L'entraîne, et, sur l'autel prenant le fer vengeur:
« Sois belle maintenant, et plais à mon vainqueur! »
Elle frappe; et sa haine, à la flamme lustrale,
Rit de voir palpiter le cœur de sa rivale.

---

Accours, jeune Chromis: je t'aime et je suis belle,
Blanche comme Diane, et légère comme elle;
Comme elle grande et fière; et les bergers, le soir,
Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,
Et, me suivant des yeux, disent: « Comme elle est belle!
« Néère! ne va point te confier aux flots,
« De peur d'être déesse; et que les matelots
« N'invoquent au milieu de la tourmente amère
« La blanche Galathée et la blanche Néère. »

---

(IMITÉ DES *SAISONS* DE THOMSON.)

Ah! prends un cœur humain, Laboureur trop avide,
Lorsque d'un pas tremblant l'Indigence timide
De tes larges moissons vient, le regard confus,
Recueillir après toi les restes superflus.
Souviens-toi que Cybèle est la mère commune;
Laisse la Probité, que trahit la Fortune,
Comme l'oiseau du Ciel, se nourrir à tes pieds
De quelques grains épars sur la terre oubliés.

---

(TRADUIT DE LA *MÉDÉE* D'EURIPIDE.)

Au sang de ses enfans, de vengeance égarée,
Une mère plongea sa main dénaturée;
Et l'Amour, l'Amour seul avait conduit sa main!
Mère, tu fus impie, et l'Amour inhumain.
Mère! Amour! qui des deux eut plus de barbarie?
L'Amour fut inhumain; Mère tu fus impie!
Plût aux Dieux que la Thrace aux rameurs de Jason
Eût fermé le Bosphore, orageuse prison;
Que, Minerve abjurant leur fatale entreprise,
Pélion n'eût jamais, aux bords du bel Amphryse,
Vu le chêne, le pin, ses plus antiques fils,
Former, lancer aux flots, sous la main de Typhis,

Ce Navire[1] animé, fier conquérant du Phase,
Qui sut ravir aux bois du menaçant Caucase
L'or du Bélier divin, présent de Néphélé,
Téméraire nageur, qui fit périr Hellé[2]!

---

Fille du vieux pasteur, qui, d'une main agile,
Le soir, emplis de lait trente vases d'argile,
Crains la génisse pourpre, au farouche regard,
Qui marche toujours seule, et qui paît à l'écart.
Libre, elle lutte et fuit, intraitable et rebelle:
Tu ne presseras point sa féconde mamelle,
A moins qu'avec adresse un de ses pieds lié
Sous un cuir souple et lent ne demeure plié.

---

1. Le fameux navire Argo.

2. L'oracle, selon la fable, ayant répondu que, pour faire cesser la cruelle famine qui désolait la ville de Thèbes, il fallait immoler aux Dieux Phryxus et Hellé, enfans d'Athamas, Néphélé, leur mère, se changea en nue, et enveloppa ses deux enfans, qu'elle chargea sur le dos du bélier à la toison d'or; mais que, pendant la navigation, Hellé tomba dans la mer, et se noya. De là le nom d'*Hellespont* ou de *Mer Hellé*, donné à une partie de la mer Égée. (*Note de l'Éditeur.*)

(TIRÉ DE MOSCHUS[1].)

Nouveau cultivateur, armé d'un aiguillon,
L'Amour guide le soc et trace le sillon.
Il presse sous le joug les taureaux qu'il enchaîne;
Son bras porte le grain qu'il sème dans la plaine.
Levant le front, il crie au monarque des Dieux :
« Toi, mûris mes moissons, de peur que loin des Cieux
« Au joug d'Europe encor ma vengeance puissante
« Ne te fasse courber ta tête mugissante! »

---

1. Ce morceau est la traduction de l'épigramme de Moschus, Εις Ερωτα αροτριωντα, sur l'Amour laboureur. (*Note de l'Édit.*)



# ÉLÉGIES.

## ÉLÉGIE PREMIÈRE.

### A M. DE PANGE L'AINÉ[1].

Abel, doux confident de mes jeunes mystères,
Vois : Mai nous a rendu nos courses solitaires ;
Viens à l'ombre écouter mes nouvelles amours ;
Viens : tout aime au printems ; et moi j'aime toujours.
Tant que du sombre hiver dura le froid empire,
Tu sais si l'aquilon s'unit avec ma lyre :
Ma Muse aux durs glaçons ne livre point ses pas ;
Délicate, elle tremble à l'aspect des frimas,
Et près d'un pur foyer, cachée en sa retraite,
Entend les vents mugir ; et sa voix est muette.
Mais, sitôt que Progné ramène les oiseaux,
Dès qu'au riant murmure et des bois et des eaux
Les champs ont revêtu leur robe d'hyménée,
A ses caprices vains, sans crainte abandonnée,
Elle renaît : sa voix a retrouvé des sons ;

1. Voyez la Notice au sujet de M. de Pange et de son frère.
(*Note de l'Éditeur.*)

Et, comme la cigale, amante des buissons,
De rameaux en rameaux tour à tour reposée,
D'un peu de fleur nourrie et d'un peu de rosée,
S'égaie; et, des beaux jours prophète harmonieux,
Aux chants du laboureur mêle son chant joyeux.

Ainsi, courant partout sous les nouveaux ombrages,
Je vais chantant Zéphyr, les Nymphes, les bocages;
Et les fleurs du printems, et leurs riches couleurs,
Et mes belles amours, plus belles que les fleurs.



# ÉLÉGIE II,

TIRÉE

D'UNE IDYLLE DE BION.

Loin des bords trop fleuris de Gnide et de Paphos,
Effrayé d'un bonheur ennemi du repos,
J'allais, nouveau pasteur, aux champs de Syracuse
Invoquer dans mes vers la Nymphe d'Aréthuse,
Lorsque Vénus, du haut des célestes lambris,
Sans armes, sans carquois, vint m'amener son fils.
Tous deux ils souriaient. « Tiens, Berger, me dit-elle,
« Je te laisse mon fils : sois son guide fidèle;
« Des champêtres douceurs instruis ses jeunes ans;
« Montre-lui la sagesse : elle habite les champs. »
Elle fuit. Moi, crédule à cette voix perfide,
J'appelle près de moi l'enfant doux et timide.
Je lui dis nos plaisirs, et la paix des hameaux;
Un Dieu même au Pénée abreuvant des troupeaux;
Bacchus et les moissons; quel Dieu, sur le Ménale,
Forma de neuf roseaux une flûte inégale;
Mais lui, sans écouter mes rustiques leçons,
M'apprenait, à son tour, d'amoureuses chansons;
La douceur d'un baiser, et l'empire des belles;

Tout l'Olympe soumis à des beautés mortelles;
Des flammes de Vénus Pluton même animé;
Et le plaisir divin d'aimer et d'être aimé.
Que ses chants étaient doux! je m'y laissai surprendre,
Mon âme ne pouvait se lasser de l'entendre.
Tous mes préceptes vains, bannis de mon esprit,
Pour jamais firent place à tout ce qu'il m'apprit.
Il connut sa victoire; et sa bouche embaumée
Me versa son doux miel sur ma bouche pâmée.
Il coula dans mon cœur; et, dès cet heureux jour,
Et ma bouche et mon cœur n'ont respiré qu'amour.



# ÉLÉGIE III.

O LIGNES que sa main, que son cœur a tracées!
O nom baisé cent fois! craintes bientôt chassées!
Oui: cette longue route, et ces nouveaux séjours....
Je craignais... Mais enfin mes lettres, nos amours,
Ma mémoire, partout sont tes chères compagnes.
Dis vrai? suis-je avec toi dans ces riches campagnes
Où du Rhône indompté l'Arve, trouble et fangeux,
Vient grossir et souiller le cristal orageux?

Ta lettre se promet qu'en ces nobles rivages
Où Senart épaissit ses immenses feuillages
Des vers pleins de ton nom attendent ton retour,
Tout trempés de douceurs, de caresses, d'amour.
Heureux qui, tourmenté de flammes inquiètes,
Peut du Permesse encor visiter les retraites;
Et, loin de son amante égayant sa langueur,
Calmer par des chansons les troubles de son cœur!
Camille, où tu n'es point, moi, je n'ai pas de Muse;
Sans toi, dans ses bosquets Hélicon me refuse;
Les cordes de la lyre ont oublié mes doigts;
Et les chœurs d'Apollon méconnaissent ma voix.

Ces regards purs et doux que sur ce coin du Monde
Verse d'un Ciel ami l'indulgence féconde
N'éveillent plus mes sens ni mon âme. Ces bords
Ont beau de leur Cybèle étaler les trésors:
Ces ombrages n'ont plus d'aimables rêveries;
Et l'Ennui taciturne habite ces prairies.
Tu fis tous leurs attraits. Ils fuyaient avec toi
Sur le rapide char qui t'éloignait de moi.
Errant et fugitif, je demande Camille
A ces antres souvent notre commun asile;
Ou je vais te cherchant dans ces murs attristés,
Sous tes lambris jamais par moi seul habités,
Où ta harpe se tait, où la voûte sonore
Fut pleine de ta voix et la répète encore;
Où tous ces souvenirs cruels et précieux
D'un humide nuage obscurcissent mes yeux.
Mais pleurer est amer pour une belle absente;
Il n'est doux de pleurer qu'aux pieds de son amante,
Pour la voir s'attendrir, caresser vos douleurs,
Et de sa belle main vous essuyer vos pleurs;
Vous baiser, vous gronder, jurer qu'elle vous aime;
Vous défendre une larme, et pleurer elle-même.

Eh bien! sont-ils bien tous empressés à te voir?
As-tu sur bien des cœurs promené ton pouvoir?
Vois-tu tes jours suivis de plaisirs et de gloire,
Et chacun de tes pas compter une victoire?
Oh! quel est mon bonheur si, dans un bal bruyant,

Quelque belle tout bas te reproche, en riant,
D'un silence distrait ton âme enveloppée,
Et que sans doute ailleurs elle est mieux occupée!
Mais Dieux! puisses-tu voir sous un ennui rongeur
De ta chère beauté sécher toute la fleur,
Plutôt que d'être heureuse à grossir tes conquêtes;
D'aller chercher toi-même et désirer des fêtes;
Ou sourire le soir, assise au coin d'un bois,
Aux éloges rusés d'une flatteuse voix,
Comme font trop souvent de jeunes infidèles,
Sans songer que le Ciel n'épargne point les belles!
Invisible, inconnu, Dieux! pourquoi n'ai-je pas
Sous un voile étranger accompagné tes pas!
J'ai pu de ton esclave, ardent, épris de zèle,
Porter, comme le cœur, le vêtement fidèle.
Quoi! d'autres loin de moi te prodiguent leurs soins,
Devinent tes pensers, tes ordres, tes besoins!
Et, quand d'âpres cailloux la pénible rudesse
De tes pieds délicats offense la faiblesse,
Mes bras ne sont point là pour presser lentement
Ce fardeau cher et doux, et fait pour un amant!
Ah! ce n'est pas aimer que prendre sur soi-même
De pouvoir vivre ainsi loin de l'objet qu'on aime!
Il fut un tems, Camille, où plutôt qu'à me fuir
Tout le pouvoir des Dieux t'eût contrainte à mourir.

Et puis, d'un ton charmant, ta lettre me demande
Ce que je veux de toi, ce que je te commande.

Ce que je veux? dis-tu : je veux que ton retour
Te paraisse bien lent; je veux que nuit et jour
Tu m'aimes. (Nuit et jour, hélas! je me tourmente.)
Présente au milieu d'eux, sois seule, sois absente;
Dors en pensant à moi; rêve-moi près de toi;
Ne vois que moi sans cesse, et sois toute avec moi.



# ÉLÉGIE IV.

Ah! je les reconnais, et mon cœur se réveille.
O sons! ô douces voix chères à mon oreille!
O mes Muses! c'est vous, vous, mon premier amour;
Vous, qui m'avez aimé dès que j'ai vu le jour!
Leurs bras, à mon berceau dérobant mon enfance,
Me portaient sous la grotte où Virgile eut naissance;
Où j'entendais le bois murmurer et frémir,
Où leurs yeux dans les fleurs me regardaient dormir.
Ingrat! ô de l'Amour trop coupable folie!
Souvent je les outrage, et fuis, et les oublie;
Et, sitôt que mon cœur est en proie au chagrin,
Je les vois revenir, le front doux et serein!
J'étais seul, je mourais; seul, Lycoris absente
De soupçons inquiets m'agite et me tourmente;
Je vois tous ses appas, et je vois mes dangers;
Ah! je la vois livrée à des bras étrangers:
Elles viennent! leurs voix, leur aspect me rassure;
Leur chant mélodieux assoupit ma blessure;
Je me fuis, je m'oublie; et mes esprits distraits
Se plaisent à les suivre, et retrouvent la paix.
Par vous, Muses, par vous, franchissant les collines,
Soit que j'aime l'aspect des campagnes Sabines,

Soit Catile[1] ou Falerne, et leurs riches coteaux,
Ou l'air de Blandusie et l'azur de ses eaux!
Par vous, de l'Anio j'admire le rivage;
Par vous, de Tivoli le poétique ombrage,
Et de Bacchus, assis sous des antres profonds,
La Nymphe et le Satyre écoutant les chansons.
Par vous, la Rêverie errante, vagabonde,
Livre à vos favoris la Nature et le Monde;
Par vous, mon âme, au gré de ses illusions,
Vole et franchit les tems, les mers, les nations;
Va vivre en d'autres corps, s'égare, se promène,
Est tout ce qu'il lui plaît: car tout est son domaine.

Ainsi, bruyante abeille, au retour du matin
Je vais changer en miel les délices du thym.
Rose, un sein palpitant est ma tombe divine;
Frêle atome d'oiseau, de leur molle étamine
Je vais sous d'autres cieux dépouiller d'autres fleurs.
Le papillon plus grand offre moins de couleurs;
Et l'Orénoque impur, la Floride fertile,
Admirent qu'un oiseau si tendre, si débile,

---

1. Catile ou Tibur, aujourd'hui Tivoli, l'une des plus jolies villes situées aux environs de Rome. La fable rapporte que Catile, fils d'Amphiaraüs, roi d'Argos, étant venu en Italie avec son frère aîné, Tiburtus, bâtit la ville de Tibur en l'honneur de ce dernier, qu'il avait eu le malheur de perdre.

Et Tibur, Catille, tuum!
(Sil. Ital.)

(*Note de l'Éditeur.*)

Mêle tant d'or, de pourpre, en ses riches habits;
Et pensent dans les airs voir nager des rubis.
Sur un fleuve souvent l'éclat de mon plumage
Fait à quelque Léda souhaiter mon hommage ;
Souvent, fleuve moi-même, en mes humides bras
Je presse mollement des membres délicats,
Mille fraîches beautés que partout j'environne ;
Je les tiens, les soulève, et murmure et bouillonne.
Mais surtout, Lycoris, Protée insidieux,
Partout autour de toi je veille, j'ai des yeux.
Partout, Sylphe ou Zéphire, invisible et rapide,
Je te vois. Si ton cœur, complaisant et perfide,
Livre à d'autres baisers une infidèle main,
Je suis là. C'est moi seul qui, d'un transport soudain,
Agitant tes rideaux ou ta porte secrète,
Par un bruit imprévu t'épouvante et t'arrête.
C'est moi, remords jaloux, qui rappelle en ton cœur
Mon nom, et tes sermens, et ma juste fureur.

Mais périsse l'amant que satisfait la crainte!
Périsse la beauté qui m'aime par contrainte,
Qui voit dans ses sermens une pénible loi,
Et n'a point de plaisir à me garder sa foi!



## ÉLÉGIE V.

Jeune fille, ton cœur avec nous veut se taire ;
Tu fuis, tu ne ris plus ; rien ne saurait te plaire :
La soie à tes travaux offre en vain des couleurs ;
L'aiguille sous tes doigts n'anime plus des fleurs.
Tu n'aimes qu'à rêver, muette, seule, errante ;
Et la rose pâlit sur ta bouche mourante :
Ah ! mon œil est savant et depuis plus d'un jour ;
Et ce n'est pas à moi qu'on peut cacher l'amour.
Les belles font aimer : elles aiment. Les belles
Nous charment tous. Heureux qui peut être aimé d'elles !
Sois tendre, même faible : on doit l'être un moment ;
Fidèle si tu peux. Mais conte-moi comment,
Quel jeune homme aux yeux bleus, empressé, sans audace,
Aux cheveux noirs, au front plein de charme et de grâce ?..
Tu rougis ? on dirait que je t'ai dit son nom.
Je le connais pourtant : autour de ta maison
C'est lui qui va, qui vient ; et, laissant ton ouvrage,
Tu cours, sans te montrer, épier son passage.
Il fuit vite ; et ton œil, sur sa trace accouru,
Le suit encor long-temps quand il a disparu.

Nul en ce bois voisin, où trois fêtes brillantes
Font voler au printems nos Nymphes triomphantes,
Nul n'a sa noble aisance, et son habile main
A soumettre un coursier aux volontés du frein.



# ÉLÉGIE VI.

## AUX DEUX FRÈRES DE PANGE.

Aujourd'hui qu'au tombeau je suis prêt à descendre,
Mes amis, dans vos mains je dépose ma cendre.
Je ne veux point, couvert d'un funèbre linceuil,
Que les pontifes saints, autour de mon cercueil
Appelés aux accens de l'airain lent et sombre,
De leur chant lamentable accompagnent mon ombre,
Et sous des murs sacrés aillent ensevelir
Ma vie, et ma dépouille, et tout mon souvenir.
Eh! qui peut sans horreur, à ses heures dernières,
Se voir au loin périr dans des mémoires chères!
L'espoir que des amis pleureront notre sort
Charme l'instant suprême, et console la mort.
Vous-mêmes choisirez à mes jeunes reliques
Quelque bord fréquenté des pénates rustiques,
Des regards d'un beau ciel doucement animé,
Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.
C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,
Qu'à mes mânes éteints je demande un asile,
Afin que votre ami soit présent à vos yeux,
Afin qu'au voyageur, amené dans ces lieux,

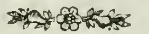
La pierre, par vos mains de ma fortune instruite,
Raconte en ce tombeau quel malheureux habite;
Quels maux ont abrégé ses rapides instans;
Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre long-tems.
Ah! le meurtre jamais n'a souillé mon courage;
Ma bouche du mensonge ignora le langage,
Et jamais, prodiguant un serment faux et vain,
Ne trahit le secret recélé dans mon sein.
Nul forfait odieux, nul remords implacable,
Ne déchire mon âme inquiète et coupable.
Vos regrets la verront pure et digne de pleurs;
Oui, vous plaindrez sans doute en mes longues douleurs,
Et ce brillant midi qu'annonçait mon aurore,
Et ces fruits dans leur germe éteints avant d'éclore,
Que mes naissantes fleurs auront en vain promis!
Oui, je vais vivre encore au sein de mes amis!
Souvent à vos festins qu'égaya ma jeunesse,
Au milieu des éclats d'une vive allégresse,
Frappés d'un souvenir, hélas! amer et doux,
Sans doute vous direz : « Que n'est-il avec nous! »

Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée.
A peine ouverte au jour, ma rose s'est fanée.
La vie eut bien pour moi de volages douceurs :
Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs!
Mais, oh! que mollement reposera ma cendre,
Si parfois un penchant impérieux et tendre,
Vous guidant vers la tombe où je suis endormi,

Vos yeux en approchant pensent voir leur ami;
Si vos chants de mes feux vont redisant l'histoire [1];
Si vos discours flatteurs, tout pleins de ma mémoire,
Inspirent à vos fils qui ne m'ont point connu
L'ennui de naître à peine, et de m'avoir perdu!
Qu'à votre belle vie ainsi ma mort obtienne
Tout l'âge, tous les biens dérobés à la mienne;
Que jamais les douleurs, par de cruels combats,
N'allument dans vos flancs un pénible trépas;
Que la joie en vos cœurs ignore les alarmes;
Que les peines d'autrui causent seules vos larmes;
Que vos heureux destins, les délices du ciel,
Coulent toujours trempés d'ambroisie et de miel,
Et non sans quelque amour paisible et mutuelle;
Et, quand la mort viendra, qu'une amante fidèle,
Près de vous désolée, en accusant les Dieux,
Pleure, et veuille vous suivre, et vous ferme les yeux!

---

1. O mihi tùm quàm molliter ossa quiescant,
Vestra meos olim si fistula dicat amores!
Virgil. Eclog. X.
(*Note de l'Éditeur.*)



# ÉLÉGIE VII.

## AUX DEUX FRÈRES DE PANGE.

Vous restez, mes amis, dans ces murs où la Seine
Voit sans cesse embellir les bords dont elle est reine,
Et près d'elle partout voit changer, tous les jours,
Les fêtes, les travaux, les belles, les amours;
Moi, l'espoir du repos et du bonheur peut-être,
Cette fureur d'errer, de voir et de connaître,
La santé que j'appelle, et qui fuit mes douleurs,
(Bien sans qui tous les biens n'offrent point de douceurs):
A mes pas inquiets tout me livre et m'engage.
C'est au milieu des soins compagnons du voyage
Que m'attend une sainte et studieuse paix,
Que les flèches d'amour ne troubleront jamais.
Je suivrai des amis [1]; mais mon âme d'avance,
Vous, mes autres amis, pleure de votre absence,
Et voudrait, partagée en des penchans si doux,
Et partir avec eux, et rester près de vous.

---

1. L'auteur venait d'échapper à une très-forte maladie. Les deux frères Trudaine, ses amis d'enfance, pour le rendre tout à fait à la santé, l'emmenèrent avec eux dans un voyage qu'ils firent en Suisse et en Italie. (*Note de l'Éditeur.*)

Ce couple fraternel, ces âmes que j'embrasse
D'un lien qui, du Tems craignant peu la menace,
Se perd dans notre enfance, unit nos premiers jours,
Sont mes guides encore: ils le furent toujours.
Toujours leur amitié, généreuse, empressée,
A porté mes ennuis, et ne s'est point lassée.
Quand Phœbus, que l'hiver chasse de vos remparts,
Va loin de vous jeter quelques faibles regards,
Nous allons, sur ses pas, visiter d'autres rives,
Et poursuivre au midi ses chaleurs fugitives.
Nous verrons tous ces lieux dont les brillans destins
Occupent la mémoire ou les yeux des humains :
Marseille, où l'Orient amène la Fortune;
Et Venise, élevée à l'hymen de Neptune;
Le Tibre, fleuve roi; Rome, fille de Mars,
Qui régna par le glaive et règne par les arts;
Athènes, qui n'est plus, et Bysance, ma mère;
Smyrne, qu'habite encor le souvenir d'Homère.
Croyez, car en tous lieux mon cœur m'aura suivi,
Que partout où je suis vous avez un ami.

Mais le Sort est secret! Quel mortel peut connaître
Ce que lui porte l'heure ou l'instant qui va naître?
Souvent ce souffle pur dont l'homme est animé,
Esclave d'un climat, d'un ciel accoutumé,
Redoute un autre ciel, et ne veut plus nous suivre
Loin des lieux où le tems l'habitua de vivre.
Peut-être errant au loin, sous de nouveaux climats,

Je vais chercher la mort qui ne me cherchait pas!
Alors, ayant sur moi versé des pleurs fidèles,
Mes amis reviendront, non sans larmes nouvelles,
Vous compter mon destin, nos projets, nos plaisirs,
Et mes derniers discours, et mes derniers soupirs.

Vivez heureux! gardez ma mémoire aussi chère,
Soit que je vive encor, soit qu'en vain je l'espère!
Si je vis, le soleil aura passé deux fois
Dans les douze palais où résident les Mois,
D'une double moisson la grange sera pleine,
Avant que dans vos bras la voile nous ramène.
Si long-tems autrefois nous n'étions point perdus!
Aux plaisirs citadins tout l'hiver assidus,
Quand les jours repoussaient leurs bornes circonscrites,
Et des nuits à leur tour usurpaient les limites,
Comme oiseaux du printems, loin du nid paresseux,
Nous visitions les bois et les coteaux vineux,
Les peuples, les cités, les brillantes Naïades;
Et l'humide départ des sinistres Pleïades
Nous renvoyait chercher la ville et les plaisirs,
Où souvent rassemblés, livrés à nos loisirs,
Honteux d'avoir trouvé nos amours infidèles,
Nous disputions encor de la gloire et des belles.
Ah! nous ressemblions, arrêtés ou flottans,
Aux fleuves comme nous voyageurs inconstans.
Ils courent à grand bruit; ils volent, ils bondissent;
Dans les vallons rians leurs flots se ralentissent.

Quand l'Hiver, accourant du blanc sommet des monts,
Vient mettre un frein de glace à leurs pas vagabonds,
Ils luttent vainement : leurs ondes sont esclaves;
Mais le Printems revient amollir leurs entraves;
Leur frein s'use et se brise au souffle du Zéphyr;
Et l'onde en liberté recommence à courir.



# ÉLÉGIE VIII.

Ainsi, ainqueur de Troie et des vents et des flots,
D'un navire emprunté pressant les matelots,
Le fils du vieux Laërte arrive en sa patrie,
Baise, en pleurant, le sol de son île chérie.
Il reconnaît le port, couronné de rochers,
Où le vieillard des mers accueille les nochers,
Et que l'olive épaisse entoure de son ombre.
Il retrouve la source et l'antre humide et sombre
Où l'abeille murmure; où, pour charmer les yeux,
Teints de pourpre et d'azur, des tissus précieux
Se forment sous les mains des Naïades sacrées;
Et dans ses premiers vœux ces Nymphes adorées
( Que ses yeux n'osaient plus espérer de revoir )
De vivre, de régner lui permettent l'espoir.

O des fleuves français brillante Souveraine,
Salut! Ma longue course à tes bords me ramène:
Moi, que ta nymphe pure en son lit de roseaux
Fit errer tant de fois au doux bruit de ses eaux;
Moi, qui la vis couler plus lente et plus facile,
Quand ma bouche animait la flûte de Sicile;
Moi, quand l'Amour trahi me fit verser des pleurs,

Qui l'entendis gémir et pleurer mes douleurs.
Tout mon cortége antique, aux chansons langoureuses,
Revole comme moi vers tes rives heureuses.
Promptes dans tous mes pas à me suivre en tous lieux,
Le rire sur la bouche et les pleurs dans les yeux,
Partout autour de moi mes jeunes élégies
Promenaient les éclats de leurs folles orgies;
Et, les cheveux épars, se tenant par la main,
De leur danse élégante égayaient mon chemin.
Il est bien doux d'avoir, dans sa vie innocente,
Une Muse naïve et de haines exempte,
Dont l'honnête candeur ne garde aucun secret;
A laquelle, au hasard, sans crainte, sans apprêt,
Sûr de ne point rougir en voyant la lumière,
On puisse dévoiler son âme tout entière.

C'est ainsi, promené sur tout cet univers,
Que mon cœur vagabond laisse tomber des vers.
De ses pensers errans vive et rapide image,
Chaque chanson nouvelle a son nouveau langage,
Et des rêves nouveaux, un nouveau sentiment.
Tous sont divers; et tous furent vrais un moment.

Mais que les premiers pas ont d'alarmes craintives!
Nymphe de Seine, on dit que Paris sur tes rives
Fait asseoir vingt conseils de critiques nombreux,
Du Pinde partagé despotes soupçonneux:
Affaiblis de leurs yeux la vigilance amère;

Dis-leur que, sans s'armer d'un front dur et sévère,
Ils peuvent négliger les pas et les douceurs
D'une Muse timide, et qui parmi ses sœurs,
Rivale de personne, et sans demander grâce,
Vient, le regard baissé, solliciter sa place;
Dont la main est sans tache, et n'a connu jamais
Le fiel dont la satire envenime ses traits.



## ÉLÉGIE IX.

A M. DE PANGE L'AINÉ.

Pourquoi de mes loisirs accuser la langueur?
Pourquoi vers des lauriers aiguillonner mon cœur?
Abel, que me veux-tu? Je suis heureux, tranquille.
Tu veux m'ôter mon bien, mon amour, ma Camille,
Mes rêves nonchalans, l'oisiveté, la paix,
A l'ombre, au bord des eaux, le sommeil pur et frais?
Ai-je jamais connu ces noms brillans de gloire
Sur qui tu viens sans cesse arrêter ma mémoire?
Pourquoi me rappeler, dans tes cris assidus,
Je ne sais quels projets que je ne connais plus?
Que d'Achille outragé l'inexorable absence
Livre à des feux troyens les vaisseaux sans défense[1];
Qu'à Colomb pour le nord révélant son amour
L'aimant nous ait conduits où va finir le jour:
Jadis, il m'en souvient, quand les bois du Permesse

1. On sait que, pendant la retraite d'Achille, à qui Agamemnon avait fait enlever Briséis, Hector porta souvent le feu jusques dans les vaisseaux ennemis. Voyez *Iliade*, liv. III. (*Note de l'Édit.*)

Recevaient ma première et bouillante jeunesse,
Plein de ces grands objets, ivre de chants guerriers,
Respirant la mêlée et les cruels lauriers,
Je me couvrais de fer, et d'une main sanglante
J'animais aux combats ma lyre turbulente.
Des arrêts du Destin prophète audacieux,
J'abandonnais la terre, et volais chez les Dieux:
Au flambeau de l'Amour j'ai vu fondre mes ailes.
Les forêts d'Idalie ont des routes si belles!
Là, Vénus, me dictant de faciles chansons,
M'a nommé son poète entre ses nourrissons.
Si, quelquefois encore à tes conseils docile,
Ou jouet d'un esprit vagabond et mobile,
Je veux, de nos héros admirant les exploits,
A des sons généreux solliciter ma voix,
Aux sons voluptueux ma voix accoutumée
Fuit, se refuse, et lutte, incertaine, alarmée;
Et ma main dans mes vers, de travail tourmentés,
Poursuit avec effort de pénibles beautés.
Mais, si, bientôt lassé de ces poursuites folles,
Je retourne à mes riens que tu nommes frivoles;
Si je chante Camille, alors écoute, voi:
Les vers pour la chanter naissent autour de moi;
Tout pour elle a des vers! Ils renaissent en foule;
Ils brillent dans les flots du ruisseau qui s'écoule;
Ils prennent des oiseaux la voix et les couleurs;
Je les trouve cachés dans les replis des fleurs.
Son sein a le duvet de ce fruit que je touche;

Cette rose au matin sourit comme sa bouche;
Le miel qu'ici l'abeille eut soin de déposer
Ne vaut pas à mon cœur le miel de son baiser.
Tout pour elle a des vers! Ils me viennent sans peine
Doux comme son parler, doux comme son haleine.
Quoi qu'elle fasse ou dise, un mot, un geste heureux,
Demande un gros volume à mes vers amoureux.
D'un souris caressant si son regard m'attire,
Mon vers plus caressant va bientôt lui sourire.
Si la gaze la couvre, ou le lin pur et fin,
Mollement, sans apprêt; et la gaze ou le lin
D'une molle chanson attend une couronne.
D'un luxe étudié si l'éclat l'environne,
Dans mes vers éclatans sa superbe beauté
Vient ravir à Junon toute sa majesté:
Tantôt, c'est sa blancheur, sa chevelure noire,
De ses bras, de ses mains le transparent ivoire.
Mais, si jamais, sans voile, et les cheveux épars,
Elle a rassasié ma flamme et mes regards,
Elle me fait chanter, amoureuse Ménade,
Des combats de Paphos une longue Iliade;
Et, si de mes projets le vol s'est abaissé,
A la lyre d'Homère ils n'ont point renoncé.
Non: en la dépouillant de ses cordes guerrières,
Ma main n'a su garder que les cordes moins fières
Qui chantèrent Hélène et les joyeux larcins[1],

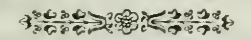
---

1. *Iliade*, liv. III. (*Note de l'Éditeur.*)

Et l'heureuse Corcyre [1] amante des festins.
Mes chansons à Camille ont été séduisantes.
Heureux qui peut trouver des Muses complaisantes,
Dont la voix sollicite et mène à ses désirs
Une jeune beauté qu'appelaient ses soupirs !
Hier, entre ses bras, sur sa lèvre fidèle
J'ai surpris quelques vers que j'avais faits pour elle ;
Et sa bouche, au moment que je l'allais quitter,
M'a dit : « Tes vers sont doux ; j'aime à les répéter. »
Si cette voix eût dit même chose à Virgile,
Abel, dans ses hameaux il eût chanté Camille,
N'eût point cherché la palme au sommet d'Hélicon ;
Et le glaive d'Énée eût épargné Didon.

---

1. *Iliade*, liv. V. (*Note de l'Éditeur.*)



# ÉLÉGIE X.

## A M. DE PANGE L'AINÉ.

QUAND la feuille en festons a couronné les bois,
L'amoureux rossignol n'étouffe point sa voix.
Il serait criminel aux yeux de la Nature
Si, de ses dons heureux négligeant la culture,
Sur son triste rameau muet dans ses amours,
Il laissait sans chanter expirer les beaux jours.
Et toi, rebelle aux dons d'une si tendre mère,
Dégoûté de poursuivre une Muse étrangère,
Dont tu choisis la cour, trop bruyante pour toi,
Tu t'es fait du silence une coupable loi!
Tu naquis rossignol. Pourquoi, loin du bocage,
Où des jeunes rosiers le balsamique ombrage
Eût redit tes doux sons, sans murmure écoutés,
T'en allais-tu chercher la Muse des cités?
Cette Muse, d'éclat, de pourpre environnée,
Qui, le glaive à la main, du diadème ornée,
Vient au peuple assemblé, d'une dolente voix,
Pleurer les grands malheurs, les empires, les rois?
Que n'étais-tu fidèle à ces Muses tranquilles
Qui cherchent la fraîcheur des rustiques asiles,
Le front ceint de lilas et de jasmins nouveaux,

Et vont sur leurs attraits consulter les ruisseaux?
Viens dire à leurs concerts la beauté qui te brûle.
Amoureux, avec l'âme et la voix de Tibulle,
Fuirais-tu les hameaux, ce séjour enchanté
Qui rend plus séduisant l'éclat de la beauté?
L'Amour aime les champs; et les champs l'ont vu naître:
La fille d'un pasteur, une vierge champêtre,
Dans le fond d'une rose, un matin du printems,
Le trouva nouveau-né..................
Le sommeil entr'ouvrait ses lèvres colorées.
Elle saisit le bout de ses ailes dorées,
L'ôta de son berceau d'une timide main,
Tout trempé de rosée, et le mit dans son sein.
Tout, mais surtout les champs sont restés son empire.
Là, tout aime, tout plaît, tout jouit, tout soupire;
Là, de plus beaux soleils dorent l'azur des cieux;
Là, les prés, les gazons, les bois harmonieux;
De mobiles ruisseaux la colline animée;
L'âme de mille fleurs dans les zéphirs semée.
Là, parmi les oiseaux l'Amour vient se poser;
Là, sous les antres frais habite le Baiser.
Les Muses et l'Amour ont les mêmes retraites.
L'astre qui fait aimer est l'astre des poètes.
Bois, Écho, frais Zéphirs, Dieux champêtres et doux!
Le génie et les vers se plaisent parmi vous:
J'ai choisi parmi vous ma Muse jeune et chère;
Et, bien qu'entre ses sœurs elle soit la dernière,
Elle plaît. Mes amis, vos yeux en sont témoins:

Et puis une plus belle eût voulu plus de soins.
Délicate et craintive, un rien la décourage;
Un rien sait l'animer. Curieuse et volage,
Elle va parcourant tous les objets flatteurs,
Sans se fixer jamais; non plus que sur les fleurs
Les Zéphirs vagabonds, doux rivaux des abeilles,
Ou le baiser ravi sur des lèvres vermeilles.
Une source brillante, un buisson qui fleurit:
Tout amuse ses yeux; elle pleure, elle rit.
Tantôt, à pas rêveurs, mélancolique et lente,
Elle erre avec une onde et pure et languissante;
Tantôt elle va, vient, d'un pas léger et sûr;
Poursuit le papillon brillant d'or et d'azur,
Ou l'agile écureuil; ou, dans un nid timide,
Sur un oiseau surpris pose une main rapide.
Quelquefois, gravissant la mousse du rocher,
Dans une touffe épaisse elle va se cacher,
Et sans bruit épier, sur la grotte pendante,
Ce que dira le Faune à la Nymphe imprudente,
Qui, dans cet antre sourd, et des Faunes ami,
Refusait de le suivre, et pourtant l'a suivi.
Souvent même, écoutant de plus hardis caprices,
Elle ose regarder au fond des précipices,
Où sur le roc mugit le torrent effréné,
Du droit sommet d'un mont tout-à-coup déchaîné.
Elle aime aussi chanter à la moisson nouvelle,
Suivre les moissonneurs, et lier la javelle.
L'Automne au front vermeil, ceint de pampres nouveaux,

Parmi les vendangeurs l'égare en des coteaux:
Elle cueille la grappe, ou blanche, ou purpurine;
Le doux jus des raisins teint sa bouche enfantine;
Ou, s'ils pressent leurs vins, elle accourt pour les voir;
Et son bras avec eux fait couler le pressoir.

Viens, viens, mon jeune ami; viens, nos Muses t'attendent!
Nos fêtes, nos banquets, nos courses te demandent;
Viens voir, ensemble, et l'antre, et l'onde, et les forêts.
Chaque soir une table, aux suaves apprêts,
Assiéra près de nous nos belles adorées;
Ou, cherchant dans les bois des Nymphes égarées,
Nous entendrons les ris, les chansons, les festins;
Et les verres emplis sous les bosquets lointains
Viendront animer l'air, et, du sein d'une treille,
De leur voix argentine égayer notre oreille.
Mais, si, toujours ingrat à ces charmantes sœurs,
Ton front rejette encor leurs couronnes de fleurs;
Si de leurs soins pressans la douce impatience
N'obtient que d'un refus la dédaigneuse offense,
Qu'à ton tour la Beauté dont les yeux t'ont soumis
Refuse à tes soupirs ce qu'elle t'a promis;
Qu'un rival loin de toi de ses charmes dispose;
Et, quand tu lui viendras présenter une rose,
Que l'ingrate, étonnée en recevant ce don,
Ne t'ait vu de sa vie, et demande ton nom!

## ÉLÉGIE XI.

Ah! portons dans les bois ma triste inquiétude.
O Camille! l'Amour aime la solitude.
Ce qui n'est point Camille est un ennui pour moi.
Là, seul, celui qui t'aime est encore avec toi.
Que dis-je? Ah! seul, et loin d'une ingrate chérie,
Mon cœur sait se tromper : l'espoir, la rêverie,
La belle illusion, la rendent à mes feux,
Mais sensible, mais tendre, et comme je la veux :
De ses refus d'apprêt oubliant l'artifice,
Indulgente à l'amour, sans fierté, sans caprice,
De son sexe cruel n'ayant que les appas.
Je la feins quelquefois attachée à mes pas :
Je l'égare et l'entraîne en des routes secrètes.
Absente, je la tiens en des grottes muettes...
Mais présente, à ses pieds m'attendent les rigueurs,
Et, pour les songes vains, de réelles douleurs.
Camille est un besoin dont rien ne me soulage;
Rien à mes yeux n'est beau que de sa seule image.
Près d'elle, tout, comme elle, est touchant, gracieux;
Tout est aimable et doux, et moins doux que ses yeux.

Sur l'herbe, sur la soie, au village, à la ville,
Partout, reine ou bergère, elle est toujours Camille;
Et moi toujours l'amant trop prompt à s'enflammer,
Qu'elle outrage, qui l'aime, et veut toujours l'aimer.



## ÉLÉGIE XII.

J'ai suivi les conseils d'une triste sagesse;
Je suis donc sage enfin: je n'ai plus de maîtresse.
Sois satisfait, mon cœur; sur un si noble appui
Tu vas dormir en paix, dans ton sublime ennui.
Quel dégoût vient saisir mon âme consternée,
Seule dans elle-même, hélas! emprisonnée?
Viens, ô ma Lyre! ô toi, mes dernières amours,
(Innocentes du moins); viens, ô ma Lyre! accours.
Chante-moi de ces airs qu'à ta voix jeune et tendre
Les Lyres de la Grèce ont su jadis apprendre.
Quoi! je suis seul? O Dieux! où sont donc mes amis?
Ah! ce cœur, qui toujours, à l'amitié soumis,
D'étendre ses liens fit son besoin suprême,
Faut-il l'abandonner, le laisser à lui-même?
Où sont donc mes amis? Objets chéris et doux!
Je souffre, ô mes amis! Ciel! où donc êtes-vous?
A tout ce qu'elle entend, de vous seuls occupée,
De chaque bruit lointain mon oreille frappée
Écoute, et croit souvent reconnaître vos pas;
Je m'élance, je cours; et vous ne venez pas!

Ah! vous accuserez votre absence infidèle,

Quand vous saurez qu'ainsi je souffre et vous appelle.
Que je plains un méchant! Sans doute avec effroi
Il porte à tout moment les yeux autour de soi;
Il n'y voit qu'un désert : tout fuit, tout se retire.
Son œil ne voit jamais de bouche lui sourire,
Jamais, dans les revers qu'il ose déclarer,
De doux regards sur lui s'attendrir et pleurer.
O de se confier noble et douce habitude!
Non : mon cœur n'est point né pour vivre en solitude.
Il me faut qui m'estime; il me faut des amis
A qui de mes secrets tout accès soit permis;
Dont les yeux, dont la main, dans la mienne pressée,
Réponde à mon silence et sente ma pensée.
Ah! si pour moi jamais tout cœur était fermé,
Si nul ne songe à moi, si je ne suis aimé,
Vivre importun, proscrit, flatte peu mon envie.
Eh! quels sont ses plaisirs, que fait-il de la vie
Le malheureux qui, seul, exclu de tout lien,
Ne connaît pas un cœur où reposer le sien,
Une âme où dans ses maux, comme en un saint asile,
Il puisse fuir la sienne, et se rasseoir tranquille;
Pour qui nul n'a de vœux, qui jamais dans ses pleurs
Ne peut se dire : « Allons! je sais que mes douleurs
« Tourmentent mes amis, je sais qu'en mon absence,
« Ils accusent mon sort, et prennent ma défense. »

# ÉLÉGIE XIII,

TIRÉE

## D'UNE IDYLLE DE BION[1].

Bel astre de Vénus! de son front délicat
Puisque Diane encor voile le doux éclat,
Jusques à ce tilleul, au pied de la colline,
Prête à mes pas secrets ta lumière divine.
Je ne vais point tenter de nocturnes larcins,
Ni tendre au voyageur des piéges assassins:
J'aime; je vais trouver des ardeurs mutuelles,
Une nymphe adorée, et belle entre les belles,
Comme parmi les feux que Diane conduit
Brillent tes feux si purs, ornement de la nuit.

---

1. Cette élégie est traduite de la seizième idylle de Bion :

Εσπερε, τᾶς ερατᾶς χρυσεον φάος αφρογονείας,
Εσπερε, etc.

(*Note de l'Éditeur.*)

# ÉLÉGIE XIV.

O MUSES! accourez, Solitaires divines,
Amantes des ruisseaux, des grottes, des collines!
Soit qu'en ses beaux vallons Nîme égare vos pas;
Soit que de doux pensers, en de rians climats,
Vous retiennent aux bords de Loire ou de Garonne;
Soit que, parmi les chœurs de ces nymphes du Rhône,
Phœbé dans la prairie, où son flambeau vous luit,
Dansantes, vous admire au retour de la nuit:
Venez! J'ai fui la ville aux Muses si contraire,
Et l'écho fatigué des clameurs du vulgaire.
Sur les pavés poudreux d'un bruyant carrefour
Les poétiques fleurs n'ont jamais vu le jour.
Le tumulte et les cris font fuir avec la lyre
L'oisive Rêverie, au suave délire;
Et les rapides chars et leurs cercles d'airain
Effarouchent les vers, qui se taisent soudain.
Venez! Que vos bontés ne me soient point avares.
Mais, oh! faisant de vous mes pénates, mes lares,
Quand pourrai-je habiter un champ qui soit à moi;
Et, villageois tranquille, ayant pour tout emploi
Dormir et ne rien faire, inutile poète,
Goûter le doux oubli d'une vie inquiète!

Vous savez si toujours, dès mes plus jeunes ans,
Mes rustiques souhaits m'ont porté vers les champs;
Si mon cœur dévorait vos champêtres histoires,
Cet âge d'or si cher à vos doctes mémoires,
Ces fleuves, ces vergers, Éden aimé des cieux,
Et du premier humain berceau délicieux;
L'épouse de Booz[1], chaste et belle Indigente,
Qui suit d'un pas tremblant la moisson opulente;
Joseph, qui dans Sichem cherche et retrouve, hélas!
Ses dix frères pasteurs, qui ne l'attendaient pas;
Rachel, objet sans prix, qu'un amoureux courage
N'a pas trop acheté de quinze ans d'esclavage[2].
Oh! oui: je veux un jour, en des bords retirés,
Sur un riche coteau, ceint de bois et de prés,
Avoir un humble toit[3], une source d'eau vive
Qui parle, et dans sa fuite, et féconde et plaintive,
Nourrisse mon verger, abreuve mes troupeaux.
Là je veux, ignorant le monde et ses travaux,
Loin du superbe ennui que l'éclat environne,

---

1. Ruth.

2. On sait que Jacob, pour obtenir de Laban sa fille Rachel en mariage, s'engagea à servir chez lui sept années; et que, Laban n'ayant pas tenu sa promesse, il fut obligé de servir encore sept autres années. (*Note de l'Éditeur.*)

3. Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulùm silvæ super his foret, etc.
(Horat. Sat. VI, lib. II.)

(*Note de l'Éditeur.*)

Vivre comme jadis aux champs de Babylone
Ont vécu, nous dit-on, ces pères des humains
Dont le nom aux autels remplit nos fastes saints;
Avoir amis, enfans, épouse belle et sage;
Errer, un livre en main, de bocage en bocage;
Savourer sans remords, sans crainte, sans désirs,
Une paix dont nul bien n'égale les plaisirs.
Douce mélancolie! aimable Mensongère!
Des antres, des forêts, Déesse tutélaire,
Qui vient d'une insensible et charmante langueur
Saisir l'ami des champs, et pénétrer son cœur,
Quand, sorti, vers le soir, des grottes reculées,
Il s'égare à pas lents au penchant des vallées,
Et voit des derniers feux le ciel se colorer,
Et sur les monts lointains un beau jour expirer!
Dans sa volupté sage, et pensive et muette,
Il s'assied; sur son sein laisse tomber sa tête.
Il regarde à ses pieds dans le liquide azur
Du fleuve qui s'étend, comme lui calme et pur,
Se peindre les coteaux, les toits et les feuillages,
Et la pourpre en festons couronnant les nuages.
Il revoit près de lui, tout à coup animés,
Ces fantômes si beaux, à nos pleurs tant aimés,
Dont la troupe immortelle habite sa mémoire:
Julie [1], amante faible, et tombée avec gloire;
Clarisse [2], beauté sainte où respire le Ciel,

---

1. Julie d'Étanges, *ou* la Nouvelle Héloïse. (*Note de l'Édit.*)
2. Clarisse Harlove. (*Id.*)

Dont la douleur ignore et la haine et le fiel,
Qui souffre sans gémir, qui périt sans murmure;
Clémentine[1] adorée, âme céleste et pure,
Qui, parmi les rigueurs d'une injuste maison,
Ne perd point l'innocence, en perdant la raison.
Mânes aux yeux charmans! vos images chéries
Accourent occuper ses belles rêveries;
Ses yeux laissent tomber une larme; avec vous
Il est dans vos foyers, il voit vos traits si doux;
A vos persécuteurs il reproche leur crime;
Il aime qui vous aime, il hait qui vous opprime;
Mais tout-à-coup il pense, ô mortels déplaisirs!
Que ces touchans objets de pleurs et de soupirs
Ne sont peut-être, hélas! que d'aimables chimères,
De l'âme et du génie enfans imaginaires:
Il se lève; il s'agite à pas tumultueux;
En projets enchanteurs il égare ses vœux:
Il ira, le cœur plein d'une image divine,
Chercher si quelques lieux ont une Clémentine,
Et dans quelque désert, loin des regards jaloux,
La servir, l'adorer, et vivre à ses genoux.

---

1. Clémentine, un des principaux personnages de *Grandisson*, roman de Richardson. (*Note de l'Éditeur.*)

# ÉLÉGIE XV.

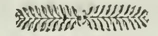
Souvent le malheureux songe à quitter la vie;
L'Espérance crédule à vivre le convie.
Le soldat, sous la tente, espère avec la paix
Le repos, les chansons, les danses, les banquets;
Gémissant sur le soc, le laboureur, d'avance,
Voit ses guérets chargés d'une heureuse abondance;
Moi, l'Espérance amie est bien loin de mon cœur.
Tout se couvre à mes yeux d'un voile de langueur:
Des jours amers, des nuits plus amères encore.
Chaque instant est trempé du fiel qui me dévore;
Et je trouve partout mon âme et mes douleurs,
Le nom de Lycoris, et la honte et les pleurs.
Ingrate Lycoris, à feindre accoutumée,
Avez-vous pu trahir qui vous a tant aimée!
Avez-vous pu trouver un passe-tems si doux
A déchirer un cœur qui n'adorait que vous!
Amis, pardonnez-lui : que jamais vos injures
N'osent lui reprocher ma mort et ses parjures!
Je ne veux point pour moi que son cœur soit blessé,
Ni que pour l'outrager mon nom soit prononcé.
Ces amis m'étaient chers; ils aimaient ma présence:
Je ne veux qu'être seul; je les fuis, les offense;

Ou bien, en me voyant, chacun avec effroi
Balance à me connaître, et doute si c'est moi.

Est-ce là cet ami, compagnon de leur joie,
A de jeunes désirs comme eux toujours en proie,
Jeune amant des festins, des vers, de la beauté?
Ce front pâle et mourant, d'ennuis inquiété,
Est celui d'un vieillard appesanti par l'âge,
Et qui déja d'un pied touche au fatal rivage.
Sans doute, Lycoris, oui, j'ai fini mon sort,
Quand tu ne m'aimes plus, et souhaites ma mort.
Amis, oui, j'ai vécu : ma course est terminée.
Chaque heure m'est un jour, chaque jour une année.
Les amans malheureux vieillissent en un jour.
Ah! n'éprouvez jamais les douleurs de l'amour:
Elles hâtent encor nos fuseaux si rapides;
Et, non moins que le Tems, la Tristesse a des rides.
Quoi, Gallus! quoi le Sort, si près de ton berceau,
Ouvre à tes jeunes pas ce rapide tombeau!
Hélas! mais, quand j'aurai subi ma destinée,
Du Léthé bienfaisant la rive fortunée
Me prépare un asile et des ombrages verts.
Là, les danses, les jeux, les suaves concerts,
Et la fraîche Naïade, en ses grottes de mousse,
S'écoulant sur des fleurs, mélancolique et douce;
Là jamais la Beauté ne pleure ses attraits;
Elle aime, elle est constante, elle ne ment jamais.
Là tout choix est heureux, toute ardeur mutuelle;

Et tout plaisir durable, et tout serment fidèle.
Que dis-je? on aime alors sans trouble; et les amans,
Ignorant le parjure, ignorent les sermens.

Venez me consoler, aimables Héroïnes!
O Léthé! fais-moi voir leurs retraites divines;
Viens me verser la paix et l'oubli de mes maux;
Ensevelis au fond de tes dormantes eaux
Le nom de Lycoris, ma douleur, mes outrages.
Un jour peut-être aussi, sous tes rians bocages,
Lycoris, quand ses yeux ne verront plus le jour,
Reviendra toute en pleurs demander mon amour;
Me dire que le Styx me la rend plus sincère;
Qu'à moi seul désormais elle aura soin de plaire;
Que cent fois, rappelant notre antique lien,
Elle a vu que son cœur avait besoin du mien.
Lycoris à mes yeux ne sera plus charmante;
Pourtant... O Lycoris! ô trop funeste amante!
Si tu l'avais voulu, Gallus, plein de sa foi,
Avec toi voulait vivre, et mourir avec toi!



# ÉLÉGIE XVI.

O JOURS de mon printems, jours couronnés de rose,
A votre fuite en vain un long regret s'oppose!
Beaux jours, quoique souvent obscurcis de mes pleurs,
Vous dont j'ai su jouir, même au sein des douleurs,
Sur ma tête bientôt vos fleurs seront fanées!
Hélas! bientôt le char des rapides années
Vous aura loin de moi fait voler sans retour!
Oh! si du moins, alors, je pouvais à mon tour,
Champêtre possesseur, dans mon humble chaumière
Offrir à mes amis une ombre hospitalière;
Voir mes Lares charmés, pour les bien recevoir,
A de joyeux banquets, la nuit, les faire asseoir;
Et là nous souvenir, au milieu de nos fêtes,
Combien chez eux long-tems, dans leurs belles retraites,
Soit sur ces bords heureux, opulens avec choix,
Où Montigny s'enfonce en ses antiques bois,
Soit où la Marne lente, en un long cercle d'îles,
Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles,
J'ai su, pauvre et content, savourer à longs traits
Les Muses, les plaisirs, et l'étude et la paix.
Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.

Qu'il serve donc les Grands, les flatte, les ménage;
Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,
Sa tête à la prière et son âme aux affronts,
Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,
Enrichir à son tour quelques têtes serviles :
De ses honteux trésors je ne suis point jaloux.
Une pauvreté libre est un trésor si doux!
Il est si doux, si beau de s'être fait soi-même;
De devoir tout à soi, tout aux beaux arts qu'on aime;
Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,
D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,
Sa cellule de cire, industrieux asile,
Où l'on coule une vie innocente et facile;
De ne point vendre aux grands ses hymnes, avilis;
De n'offrir qu'aux talens de vertus ennoblis,
A l'amitié sincère, à de tendres faiblesses,
D'un encens libre et pur les honnêtes caresses!
Ainsi l'on dort tranquille; et, dans son saint loisir,
Devant son propre cœur on n'a point à rougir.
Si le Sort ennemi m'assiège et me désole,
Je pleure; mais bientôt la tristesse s'envole;
Et les Arts dans un cœur de leur amour rempli
Versent de tous les maux l'indifférent oubli.
Les délices des arts ont nourri mon enfance :
Tantôt, quand d'un ruisseau, suivi dès sa naissance,
La Nymphe, aux pieds d'argent, a sous de longs berceaux
Fait serpenter ensemble et mes pas et ses eaux,
Ma main donne au papier, sans travail, sans étude,

Des vers, fils de l'Amour et de la Solitude;
Tantôt de mon pinceau les timides essais
Avec d'autres couleurs cherchent d'autres succès:
Ma toile avec Sapho s'attendrit et soupire;
Elle rit et s'égaie aux danses du Satyre;
Ou l'aveugle Ossian y vient pleurer ses yeux,
Et pense voir et voit ses antiques aïeux,
Qui, dans l'air appelés à ses hymnes sauvages,
Arrêtent près de lui leurs palais de nuages.
Beaux Arts! ô de la vie aimables enchanteurs,
Des plus sombres ennuis rians consolateurs,
Amis sûrs dans la peine, et constantes maîtresses,
Dont l'or n'achète point l'amour et les caresses;
Beaux Arts! Dieux bienfaisans, vous que vos favoris
Par un indigne usage ont tant de fois flétris!
Je n'ai point partagé leur honte trop commune;
Sur le front des époux de l'aveugle Fortune
Je n'ai point fait ramper vos lauriers trop jaloux:
J'ai respecté les dons que j'ai reçus de vous.
Je ne vais point, à prix de mensonges serviles,
Vous marchander au loin des récompenses viles,
Et partout, de mes vers ambitieux lecteur,
Faire trouver charmant mon luth adulateur.
Abel, mon jeune Abel, et Trudaine et son frère,
Ces vieilles amitiés de l'enfance première,
Quand tous quatre, muets, sous un maître inhumain,
Jadis au châtiment nous présentions la main;
Et mon frère et Le Brun, les Muses elles-même;

De Pange, fugitif de ces nœuf sœurs qu'il aime:
Voilà le cercle entier qui le soir quelquefois
A des vers non sans peine obtenus de ma voix
Prête une oreille amie, et cependant sévère.
Puissé-je ainsi toujours dans cette troupe chère
Me revoir, chaque fois que mes avides yeux
Auront porté long-tems mes pas de lieux en lieux,
Amant des nouveautés compagnes de voyage,
Courant partout, partout cherchant à mon passage
Quelque ange aux yeux divins qui veuille me charmer,
Qui m'écoute, ou qui m'aime, ou qui se laisse aimer!



## ÉLÉGIE XVII.

Ah! des pleurs! des regrets! lisez, Amis : c'est elle.
On m'outrage, on me chasse, et puis on me rappelle.
Non : il fallait d'abord m'accueillir sans détours.
Non, non : je n'irai point. La nuit tombe, j'accours:
On s'excuse, on gémit; enfin on me renvoie.
Je sors; chez mes amis je viens trouver la joie;
Et parmi nos festins un billet repentant
Bientôt me suit, et vient me dire qu'on m'attend.

« Écoute, jeune ami de ma première enfance,
« Je te connais: malgré ton aimable silence,
« Je connais la beauté qui t'a contraint d'aimer,
« Qui t'agite tout bas, que tu n'oses nommer.
« Certe, un beau jour n'est pas plus beau que son visage;
« Mais, si tu ne veux point gémir dans l'esclavage,
« Sache que trop d'amour excite leur dédain.
« Laisse-la quelquefois te désirer en vain:
« Il est bon, quelque orgueil dont s'enivrent ces belles,
« De leur montrer pourtant qu'on peut se passer d'elles.
« Viens; et, loin d'être faible, allons, si tu m'en crois,
« Respirer la fraîcheur de la nuit et des bois;

« Car, dans cette saison de chaleur étouffée,
« Tu sais, le jour n'est bon qu'à donner à Morphée.
« Allons; et, pour Camille, elle n'a qu'à dormir. »

Passons devant ses murs : je veux, pour la punir,
Je veux qu'à son réveil demain on lui rapporte
Qu'on m'a vu; je passais sans regarder sa porte.
Qu'elle s'écrie alors, les larmes dans les yeux,
Que tout homme est parjure, et qu'il n'est point de Dieux!
Tiens; c'est ici : voilà ses jardins solitaires,
Tant de fois attentifs à nos tendres mystères;
Et là, tiens, sur ma tête est son lit amoureux,
Lit chéri, tant de fois fatigué de nos jeux.
Ah! le verre et le lin, délicate barrière,
Laissent voir à nos yeux la tremblante lumière,
Qui, jusqu'à l'aube, au teint moins que le sien vermeil,
Veille près de sa couche, et garde son sommeil!
C'est là qu'elle m'attend! Oh! si tu l'avais vue,
Quand, fermant ses beaux yeux, mollement étendue,
Laissant tomber sa tête, un calme pur et frais,
Comme aux anges du Ciel, fait reluire ses traits!
Ah! je me venge aussi plus qu'elle ne mérite;
Un vain caprice! un rien!... Ami, fuyons bien vite;
Fuyons vite, courons : mes projets seront sûrs
Quand je ne verrai plus sa porte ni ses murs.

# ÉLÉGIE XVIII.

A M. LE MARQUIS DE BRAZAIS.

Qui, moi, moi de Phœbus te dicter les leçons?
Moi, dans l'ombre ignoré? moi, que ses nourrissons
Pour émule aujourd'hui désavoûraient peut-être?
Dans ce bel art des vers je n'ai point eu de maître;
Il n'en est point, ami. Les poètes vantés,
Sans cesse avec transport lus, relus, médités;
Les Dieux, l'Homme, le Ciel, la Nature sacrée,
Sans cesse étudiée, admirée, adorée:
Voilà nos maîtres saints, nos guides éclatans.
A peine avais-je vu luire seize printems,
Aimant déja la paix d'un studieux asile,
Ne connaissant personne, inconnu, seul, tranquille,
Ma voix humble à l'écart essayait des concerts;
Ma jeune lyre osait balbutier des vers.
Déja même Sapho des champs de Mitylène [1]

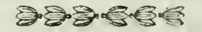
---

1. André Chénier savait le grec à seize ans, et avait déja traduit, étant au collège, une ode de Sapho; mais cette pièce, quoique portant l'empreinte d'un talent très-original, n'a point paru digne de voir le jour. (*Note de l'Éditeur.*)

Avait daigné me suivre aux rives de la Seine.
Déja dans les hameaux, silencieux rêveur,
Une source inquiète, un ombrage, une fleur,
Des filets d'Arachné l'ingénieuse trame,
De doux ravissemens venaient saisir mon âme.
Des voyageurs lointains auditeur empressé,
Sur nos tableaux savans où le monde est tracé
Je courais avec eux du Couchant à l'Aurore.
Fertile en songes vains, que je chéris encore,
J'allais partout, partout bientôt accoutumé,
Aimant tous les humains, de tout le monde aimé.
Les pilotes bretons me portaient à Surate;
Les marchands de Damas me guidaient vers l'Euphrate.
Que dis-je? dès ce tems mon cœur, mon jeune cœur
Commençait dans l'Amour à sentir un vainqueur;
Il se troublait dès lors au souris d'une belle.
Qu'à sa pente première il est resté fidèle!
C'est là, c'est en aimant que, pour louer ton choix,
Les Muses d'elles-même adouciront ta voix.
Du sein de notre amie, oh! combien notre lyre
Abonde à publier sa beauté, son empire,
Ses grâces, son amour, de tant d'amour payé!
Mais quoi! pour être heureux, faut-il être envié?
Quand même auprès de toi les yeux de ta maîtresse
N'attireraient jamais les ondes du Permesse,
Qu'importe? Penses-tu qu'il ait perdu ses jours
Celui qui, se livrant à ses chères amours,
Recueilli dans sa joie, eut pour toute science

De jouir en secret, fut heureux en silence?

Qu'il est doux, au retour de la froide saison,
Jusqu'au printems nouveau regagnant la maison,
De la voir devant vous accourir au passage,
Ses cheveux en désordre épars sur son visage!
Son oreille de loin a reconnu vos pas:
Elle vole, et s'écrie, et tombe dans vos bras;
Et, sur vous appuyée, et respirant à peine,
A son foyer secret loin des yeux vous entraîne.
Là, mille questions, qui vous coupent la voix,
Doux reproches, baisers, se pressent à la fois.
La table entre vous deux à la hâte est servie.
L'œil humide de joie, au banquet elle oublie
Et les mets et la table, et se nourrit en paix
Du plaisir de vous voir, de contempler vos traits.
Sa bouche ne dit rien; mais ses yeux, mais son âme
Vous parlent; et bientôt des caresses de flamme
Vous mènent à ce lit qui se plaignait de vous.
C'est là qu'elle s'informe avec un soin jaloux
Si beaucoup de plaisirs, surtout si quelque belle
Habitait la contrée où vous étiez loin d'elle.



# ÉLÉGIE XIX.

Mais ne m'a-t-elle pas juré d'être infidèle?
Mais n'est-ce donc pas moi qu'elle a banni loin d'elle?
Mais sa voix intrépide, et ses yeux et son front,
Ne se vantaient-ils pas de m'avoir fait affront?
C'est donc pour essuyer quelque nouvel outrage,
Pour l'accabler moi-même et d'insulte et de rage,
La prier, la maudire, invoquer le cercueil,
Que je retourne encor vers son funeste seuil,
Errant dans cette nuit turbulente, orageuse,
Moins que ce triste cœur noire et tumultueuse?

Ce n'était pas ainsi que, sans crainte et sans bruit,
Jadis à la faveur d'une plus belle nuit,
Invisible, attendu par des baisers de flamme!...
O toi, jeune imprudent que séduit une femme,
Si ton cœur veut en croire un cœur trop agité,
Ne courbe point ta tête au joug de la Beauté.
Ris plutôt de ses feux, et méprise ses charmes;
Vois d'un œil sec et froid ses soupirs et ses larmes;
Règne en tyran cruel; aime à la voir souffrir;
Laisse-la toute seule et transir et mourir:
Tous ses soupirs sont faux, ses larmes infidèles,

Son souris venimeux, ses caresses mortelles.
Ah! si tu connaissais de quel art inoui
La perfide enivra ce cœur qu'elle a trahi!
De quel art ses discours (faut-il qu'il m'en souvienne!)
Me faisaient voir sa vie attachée à la mienne!
Avait-elle bien pu vivre et ne m'aimer pas?
Combien de fois, de joie expirante en mes bras,
Faible, exhalant à peine une voix amoureuse :
« Ah! Dieux! s'écriait-elle, ah! que je suis heureuse! »
Combien de fois encor, d'une brûlante main
Pressant avec fureur ma tête sur son sein,
Ses cris me reprochaient des caresses paisibles!
Mes baisers, à l'entendre, étaient froids, insensibles;
Le feu qui la brûlait ne pouvait m'enflammer;
Et mon sexe cruel ne savait point aimer.
Et moi, fier et confus de son inquiétude,
Je faisais le procès à mon ingratitude:
Je plaignais son amour, et j'accusais le mien;
Je haïssais mon cœur, si peu digne du sien.

Je frissonne. Ah! je sens que je m'approche d'elle.
Oui, je la vois, grands Dieux! cette maison cruelle
Que sans trouble jamais n'abordèrent mes pas!
Mais ce trouble était doux, et je ne mourais pas;
Mais elle n'avait point, sans pitié, même feinte,
Rassasié mon cœur et de fiel et d'absinthe.
Ah! d'affronts aujourd'hui je la veux accabler;
De véritables pleurs de ses yeux vont couler;

Tout ce qu'ont de plus dur l'insulte, la colère:
Je veux... Mais essayons plutôt ce que peut faire
Ce silence indulgent qui semble caresser,
Qui pardonne et rassure, et plaint sans offenser.
Oui: laissons le dépit et l'injure farouche.
Allons, je veux entrer le rire sur la bouche,
Le front calme et serein. Camille, je veux voir
S'il est vrai que la paix soit toute en mon pouvoir.
Prends courage, mon cœur: de douces espérances
Me disent qu'aujourd'hui finiront tes souffrances.



## ÉLÉGIE XX.

(Dans le goût ancien.)

Pleurez, doux Alcyons! ô vous, Oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux Alcyons, pleurez!

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine!
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine [1].
Là l'Hymen, les Chansons, les Flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
L'enveloppe: étonnée, et loin des matelots,
Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.

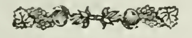
Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine!
Son beau corps a roulé sous la vague marine.

---

1. L'une des îles Philippines, situées dans la mer Orientale et découvertes par Magellan. (*Note de l'Éditeur.*)

Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorans eut soin de le cacher.
Par son ordre bientôt les belles Néréides
S'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le poussent au rivage, et dans ce monument
L'ont, au Cap du Zéphir, déposé mollement;
Et de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les Nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein, et traînant un long deuil,
Répétèrent, hélas! autour de son cercueil:

« Hélas! chez ton amant tu n'es point ramenée;
« Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée;
« L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds;
« Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux! »



# ÉLÉGIE XXI.

L'Art des transports de l'âme est un faible interprète;
L'Art ne fait que des vers : le cœur seul est poète.
Sous sa fécondité le génie opprimé
Ne peut garder l'ouvrage en sa tête formé :
Malgré lui, dans lui-même, un vers sûr et fidèle
Se teint de sa pensée, et s'échappe avec elle.
Son cœur dicte : il écrit. A ce maître divin
Il ne fait qu'obéir, et que prêter sa main.
S'il est aimé, content; si rien ne le tourmente;
Si la folâtre joie et la jeunesse ardente
Étalent sur son teint l'éclat de leurs couleurs,
Ses vers, frais et vermeils, pétris d'ambre et de fleurs,
Brillant de la santé qui luit sur son visage,
Trouvent doux d'être au monde, et que vieillir est sage.
Si, pauvre et généreux, son cœur vient de souffrir
Aux cris d'un indigent qu'il n'a pu secourir;
Si la beauté qu'il aime, inconstante et légère,
L'oublie, en écoutant une amour étrangère;
De sables douloureux si ses flancs sont brûlés,
Ses tristes vers, en deuil, d'un long crêpe voilés,
Ne voyant que des maux sur la terre où nous sommes,
Jugent qu'un prompt trépas est le seul bien des hommes.

Toujours vrai, son discours souvent se contredit;
Comme il veut, il s'exprime: il blâme, il applaudit.
Vainement la pensée est rapide et volage:
Quand elle est prête à fuir, il l'arrête au passage.
Ainsi, dans ses écrits partout se traduisant,
Il fixe le passé, pour lui toujours présent,
Et sait, de se connaître ayant la sage envie,
Refeuilleter sans cesse et son âme et sa vie.



# ÉLÉGIE XXII.

Reste, reste avec nous, ô Père des bons vins,
Dieu propice, ô Bacchus! toi, dont les flots divins
Versent le doux oubli de ces maux qu'on adore;
Toi, devant qui l'Amour s'enfuit et s'évapore,
Comme de ce cristal saux mobiles éclairs
Tes esprits odorans s'exhalent dans les airs!

Eh bien! mes pas ont-ils refusé de vous suivre?
Nous venions, disiez-vous, te conseiller de vivre;
Au lieu d'aller gémir, mendier des dédains,
Suis-nous, si tu le peux : la joie à nos festins
T'appelle. Viens, les fleurs ont couronné la table;
Viens, viens-y consoler ton âme inconsolable.

Vous voyez, mes amis, si de ce noble soin
Mon cœur, tranquille et libre, avait aucun besoin :
Camille dans mon cœur ne trouve plus des armes;
Et je l'entends nommer sans trouble, sans alarmes;
Ma pensée est loin d'elle, et je n'en parle plus.
Je crois la voir, muette, et le regard confus,
Pleurante. Sa beauté, présomptueuse et vaine,
Lui disait qu'un captif, une fois dans sa chaîne,

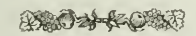
Ne pouvait songer... Mais, que nous font ses ennuis?
Jeune homme, apporte-nous d'autres fleurs et des fruits.
Qu'est-ce, amis? nos éclats, nos jeux, se ralentissent!
Que des verres plus grands dans nos mains se remplissent!
Pourquoi vois-je languir ces vins abandonnés,
Sous le liége tenace encore emprisonnés?
Voyons si ce premier, fils de l'Andalousie,
Vaudra ceux dont Madère a formé l'ambroisie,
Ou ceux dont la Garonne enrichit ses coteaux,
Ou la vigne foulée aux pressoirs de Citeaux?
Non, rien n'est plus heureux que le mortel tranquille
Qui, cher à ses amis, à l'Amour indocile,
Parmi les entretiens, les jeux et les banquets,
Laisse couler la vie, et n'y pense jamais!

Ah! qu'un front et qu'une âme à la tristesse en proie
Feignent malaisément et le rire et la joie!
Je ne sais; mais partout je l'entends, je la voi;
Son fantôme attrayant est partout devant moi;
Son nom, sa voix absente erre dans mon oreille.
Peut-être aux feux du vin que l'Amour se réveille:
Sous les bosquets de Chypre, à Vénus consacrés,
Bacchus mûrit l'azur de ses pampres dorés.
J'ai peur que, pour tromper ma haine et ma vengeance,
Tous ces Dieux malfaisans ne soient d'intelligence.
Du moins, il m'en souvient, quand autrefois, auprès
De cette ingrate aimée, en nos festins secrets,
Je portais à la hâte à ma bouche ravie

La coupe demi-pleine à ses lèvres saisie,
Ce nectar, de l'Amour ministre insidieux,
Bien loin de les éteindre aiguillonnait mes feux;
Ma main courait saisir, de transports chatouillée,
Sa tête noblement folâtre, échevelée;
Elle riait; et moi, malgré ses bras jaloux,
J'arrivais à sa bouche, à ses baisers si doux.
J'avais soin de reprendre, utile stratagème!
Les fleurs que sur son sein j'avais mises moi-même;
Et sur ce sein mes doigts égarés, palpitans,
Les cherchaient, les suivaient, et les ôtaient long-tems

Ah! je l'aimais alors! Je l'aimerais encore,
Si de tout conquérir la soif qui la dévore
Eût flatté mon orgueil au lieu de l'outrager;
Si mon amour n'avait qu'un outrage à venger;
Si vingt crimes nouveaux n'avaient trop su l'éteindre;
Si je ne l'abhorrais! Ah! qu'un cœur est à plaindre
De s'être à son amour long-tems accoutumé,
Quand il faut n'aimer plus ce qu'on a tant aimé!
Pourquoi, grands Dieux! pourquoi la fîtes-vous si belle?
Mais ne me parlez plus, amis, de l'infidèle:
Que m'importe qu'un autre adore ses attraits;
Qu'un autre soit le roi de ses festins secrets;
Que tous deux, en riant, ils me nomment peut-être;
De ses cheveux épars qu'un autre soit le maître;
Qu'un autre ait ses baisers, son cœur; qu'une autre main
Poursuive lentement des bouquets sur son sein?

Un autre! Ah! je ne puis en souffrir la pensée.
Riez, amis; nommez ma fureur insensée:
Vous n'aimez pas, et j'aime; et je brûle, et je pars
Me coucher sur sa porte, implorer ses regards.
Elle entendra mes cris, elle verra mes larmes;
Et dans ses yeux divins, pleins de grâces, de charmes,
Le sourire ou la haine, arbitres de mon sort,
Vont ou me pardonner, ou prononcer ma mort.



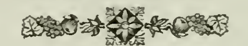
# ÉLÉGIE XXIII.

O Nuit, Nuit douloureuse! ô toi, tardive Aurore,
Viens-tu? vas-tu venir? es-tu bien loin encore?
Ah! tantôt sur un flanc, puis sur l'autre, au hasard
Je me tourne et m'agite, et ne peux nulle part
Trouver que l'insomnie amère, impatiente;
Qu'un malaise inquiet et qu'une fièvre ardente.
Tu dors, belle Camille; et c'est toi, mon amour,
Qui retiens ma paupière ouverte jusqu'au jour!
Si tu l'avais voulu, Dieux! cette nuit cruelle
Aurait pu s'écouler plus rapide et plus belle.
Mon âme, comme un songe, autour de ton sommeil
Voltige. En me lisant, demain, à ton réveil,
Tu verras, comme toi, si mon cœur est paisible.
J'ai soulevé, pour toi, sur ma couche pénible,
Ma tête appesantie; assis, et plein de toi,
Le nocturne flambeau qui luit auprès de moi
Me voit en sons plaintifs et mêlés de caresses
Verser sur le papier mon cœur et mes tendresses.
O Camille, tu dors! tes doux yeux sont fermés!
Ton haleine de rose aux soupirs embaumés

Entr'ouvre mollement tes deux lèvres vermeilles!
Mais, si je me trompais! Dieux! ô Dieux! si tu veilles!
Et si, quand loin de toi j'endure le tourment
D'une insomnie amère, aux bras d'un autre amant,
Pour toi, de cette nuit qui s'échappe trop vite,
Une douce insomnie embellissait la fuite!

Dieu d'oubli, viens fermer mes yeux! O Dieu de paix,
Sommeil, viens! fallût-il les fermer pour jamais!
Un autre dans ses bras! ô douloureux outrage!
Un autre! O honte! ô mort! ô désespoir! ô rage!
Malheureux insensé! pourquoi, pourquoi les Dieux
A juger la beauté formèrent-ils mes yeux?
Pourquoi ce cœur est-il si facile aux blessures
De ces regards, féconds en douces impostures?
Une amante moins belle aime mieux; et du moins,
Humble et timide à plaire, elle est pleine de soins;
Elle est tendre; elle a peur de pleurer votre absence;
Fidèle, peu d'amans attaquent sa constance;
Et son égale humeur, sa facile gaîté,
L'habitude, à son front tiennent lieu de beauté.
Mais celle qui partout fait conquête nouvelle,
Celle qu'on ne voit point sans dire : « Qu'elle est belle! »
Insulte, en son triomphe, aux soupirs de l'Amour,
Souveraine au milieu d'une tremblante cour,
Dans son léger caprice inégale et soudaine,
Tendre et douce aujourd'hui, demain froide et hautaine.

Si quelqu'un se dérobe à ses enchantemens,
Qu'est-ce alors qu'un de moins dans un peuple d'amans?
On brigue ses regards; elle s'aime, s'admire,
Et ne connaît d'amour que celui qu'elle inspire.



# ÉLÉGIE XXIV.

Il n'est que d'être roi pour être heureux au monde.
Bénis soient tes décrets, ô Sagesse profonde!
Qui me voulus heureux, et, prodigue envers moi,
M'as fait dans mon asile et mon maître et mon roi!
Mon Louvre est sous le toit: sur ma tête il s'abaisse;
De ses premiers regards l'Orient le caresse.
Lit, siéges, table, y sont, portant de toutes parts
Livres, dessins, crayons, confusément épars.
Là, je dors, chante, lis, pleure, étudie et pense;
Là, dans un calme pur, je médite en silence
Ce qu'un jour je veux être; et, seul à m'applaudir,
Je sème la moisson que je veux recueillir.
Là, je reviens toujours, et toujours les mains pleines,
Amasser le butin de mes courses lointaines:
Soit qu'en un livre antique à loisir engagé,
Dans ses doctes feuillets j'aie au loin voyagé;
Soit plutôt que, passant et vallons et rivières,
J'aie au loin parcouru les terres étrangères.
D'un vaste champ de fleurs je tire un peu de miel;
Tout m'enrichit et tout m'appelle; et, chaque ciel
M'offrant quelque dépouille utile et précieuse,
Je remplis lentement ma ruche industrieuse.

## ÉLÉGIE XXV.

Reine de mes banquets, que Lycoris y vienne;
Que des fleurs de sa tête elle pare la mienne;
Pour enivrer mes sens, que le feu de ses yeux
S'unisse à la vapeur des vins délicieux!
Hâtons-nous : l'heure fuit. Un jour inexorable,
Vénus, qui pour les Dieux fit le bonheur durable,
A nos cheveux blanchis refusera des fleurs;
Et le Printems pour nous n'aura plus de couleurs.
Qu'un sein voluptueux, des lèvres demi-closes
Respirent près de nous leur haleine de roses;
Que Phryné sans réserve abandonne à nos yeux
De ses charmes secrets les contours gracieux.

Quand l'âge aura sur nous mis sa main flétrissante,
Que pourra la Beauté, quoique toute-puissante?
Nos cœurs, en la voyant, ne palpiteront plus.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

C'est alors qu'exilé dans mon champêtre asile,
De l'antique sagesse admirateur tranquille,
Du mobile Univers interrogeant la voix,
J'irai de la Nature étudier les lois;

Par quelle main sur soi la Terre suspendue
Voit mugir autour d'elle Amphitrite étendue;
Quel Titan foudroyé respire avec effort
Des cavernes d'Ætna la ruine et la mort;
Quel bras guide les cieux; à quel ordre enchaînée
Le Soleil bienfaisant nous ramène l'Année;
Quel signe aux ports lointains arrête l'étranger;
Quel autre sur la mer conduit le passager,
Quand sa patrie absente, et long-tems appelée,
Lui fait tenter l'Euripe et les flots de Malée;
Et quel, de l'abondance heureux avant-coureur,
Arme d'un aiguillon la main du laboureur.
Cependant jouissons: l'âge nous y convie.
Avant de la quitter, il faut user la vie;
Le moment d'être sage est voisin du tombeau.

Allons, jeune homme, allons, marche: prends ce flambeau;
Marche, allons. Mène-moi chez ma belle maîtresse.
J'ai pour elle aujourd'hui mille fois plus d'ivresse;
Je veux que des baisers plus doux, plus dévorans,
N'aient jamais vers le ciel tourné ses yeux mourans.



# ÉLÉGIE XXVI.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

S'ils n'ont point le bonheur, en est-il sur la terre!
Quel mortel, inhabile à la félicité,
Regrettera jamais sa triste liberté,
Si jamais des amans il a connu les chaînes?
Leurs plaisirs sont bien doux, et douces sont leurs peines.
S'ils n'ont point ces trésors que l'on nomme des biens,
Ils ont les soins touchans, les secrets entretiens;
Des regards, des soupirs la voix tendre et divine,
Et des mots caressans la mollesse enfantine.
Auprès d'eux tout est beau, tout pour eux s'attendrit:
Le Ciel rit à la Terre, et la Terre fleurit;
Aréthuse serpente et plus pure et plus belle;
Une douleur plus tendre anime Philomèle;
Flore embaume les airs. Ils n'ont que de beaux cieux;
Aux plus arides bords Tempé rit à leurs yeux.
A leurs yeux tout est pur comme leur âme est pure;
Leur asile est plus beau que toute la Nature.
La grotte, favorable à leurs embrassemens,
D'âge en âge est un temple honoré des amans.
O rives du Pénée! Antres, Vallons, Prairies,
Lieux qu'Amour a peuplés d'antiques rêveries!

Vous, Bosquets d'Anio! vous, Ombrages fleuris,
Dont l'épaisseur fut chère aux nymphes de Lyris!
Toi surtout, ô Vaucluse! ô retraite charmante!
Oh! que j'aille y languir aux bras de mon amante;
De baisers, de rameaux, de guirlandes lié!
Oubliant tout le monde, et du monde oublié.
Ah! que ceux qui, plaignant l'amoureuse souffrance,
N'ont connu qu'une oisive et morne indifférence,
En bonheur, en plaisirs, pensent m'avoir vaincu :
Ils n'ont fait qu'exister; l'amant seul a vécu.



# ÉLÉGIE XXVII.

Souffre un moment encor: tout n'est que changement;
L'axe tourne, mon cœur: souffre encore un moment.
La vie est-elle toute aux ennuis condamnée?
L'Hiver ne glace point tous les mois de l'année;
L'Eurus retient souvent ses bonds impétueux;
Le fleuve emprisonné dans des rocs tortueux
Lutte, s'échappe, et va, par des pentes fleuries,
S'étendre mollement sur l'herbe des prairies.
C'est ainsi que, d'écueils et de vagues pressé,
Poûr mieux goûter le calme, il faut avoir passé,
Des pénibles détroits d'une vie orageuse,
Dans une vie enfin plus douce et plus heureuse.
La Fortune, arrivant à pas inattendus,
Frappe, et jette en vos mains mille dons imprévus;
On le dit: sur mon seuil jamais cette volage
N'a mis le pied. Mais quoi! son opulent passage,
Moi qui l'attends plongé dans un profond sommeil,
Viendra, sans que j'y pense, enrichir mon réveil.

Toi, qu'aidé de l'aimant, plus sûr que les étoiles,
Le nocher sur la mer poursuit à pleines voiles;
Qui sais de ton palais, d'esclaves abondant,

De diamans, d'azur, d'émeraudes ardent,
Aux gouffres du Potose, aux antres de Golconde,
Tenir les rênes d'or qui gouvernent le monde,
Brillante Déité! tes riches favoris
Te fatiguent sans cesse et de vœux et de cris :
Peu contente le pauvre, ô belle Souveraine!
Peu : seulement assez pour que, libre de chaîne,
Sur les bords où, malgré ses rides, ses revers,
Belle encor, l'Italie attire l'Univers,
Je puisse au sein des arts vivre et mourir tranquille!
C'est là que mes désirs m'ont promis un asile;
C'est là qu'un plus beau ciel peut-être dans mes flancs
Éteindra les douleurs et les sables brûlans.
Là, j'irai t'oublier, rire de ton absence;
Là, dans un air plus pur respirer, en silence,
Et nonchalant du terme où finiront mes jours,
La santé, le repos, les arts et les amours.



# ÉLÉGIE XXVIII.

Non, je ne l'aime plus : un autre la possède.
On s'accoutume au mal que l'on voit sans remède.
De ses caprices vains je ne veux plus souffrir ;
Mon élégie en pleurs ne sait plus l'attendrir.
Allez, Muses, partez : votre art m'est inutile.
Que me font vos lauriers? vous laissez fuir Camille.
Près d'elle je voulais vous avoir pour soutien :
Allez, Muses, partez, si vous n'y pouvez rien.

Voilà donc comme on aime! On vous tient, vous caresse ;
Sur les lèvres toujours on a quelque promesse ;
Et puis... Ah! laissez-moi, Souvenirs ennemis,
Projets, attente, espoir, qu'elle m'avait permis !
Nous irons au hameau. Loin, bien loin de la ville,
Ignorés et contens, un silence tranquille
Ne montrera qu'au Ciel notre asile écarté.
Là, son âme viendra m'aimer en liberté.
Fuyant d'un luxe vain l'entrave impérieuse,
Sans suite, sans témoins, seule et mystérieuse.
Jamais d'un œil mortel un regard indiscret
N'osera la connaître, et savoir son secret.

Seul, je vivrai pour elle; et mon âme empressée
Épîra ses désirs, ses besoins, sa pensée.
C'est moi qui ferai tout; moi, qui de ses cheveux
Sur sa tête, le soir, assemblerai les nœuds.
Par moi, de ses atours à loisir dépouillée,
Chaque jour par mes mains la plume amoncelée
La recevra charmante; et mon heureux amour
Détruira chaque nuit cet ouvrage du jour.
Sa table par mes mains sera prête et choisie;
L'eau pure de ma main lui sera l'ambroisie.
Seul, c'est moi qui serai partout, à tout moment,
Son esclave fidèle et son fidèle amant:
Tels étaient mes projets, qu'insensés et volages
Le vent a dissipés parmi de vains nuages!

Ah! quand d'un long espoir on flatta ses désirs,
On n'y renonce point sans peine et sans soupirs.
Que de fois je t'ai dit: « Garde d'être inconstante:
« Le monde entier déteste une parjure amante.
« Fais-moi plutôt gémir sous des glaives sanglans,
« Avec le feu plutôt déchire-moi les flancs. »
O honte! A deux genoux j'exprimais ces alarmes;
J'allais couvrant tes pieds de baisers et de larmes;
Tu me priais alors de cesser de pleurer:
En foule tes sermens venaient me rassurer.
Mes craintes t'offensaient: tu n'étais pas de celles
Qui font jeu de courir à des flammes nouvelles;
Mille sceptres offerts pour ébranler ta foi,

Eût-ce été rien au prix du bonheur d'être à moi!
Avec de tels discours, ah! tu m'aurais fait croire
Aux clartés du soleil dans la nuit la plus noire.
Tu pleurais même; et moi, lent à me défier,
J'allais avec le lin dans tes yeux essuyer
Ces larmes lentement et malgré toi séchées;
Et je baisais ce lin qui les avait touchées.
Bien plus, pauvre insensé! j'en rougis: mille fois
Ta louange a monté ma lyre avec ma voix.
Je voudrais que Vulcain, que l'onde où tout s'oublie
Eût englouti ces vers témoins de ma folie.
La même lyre encor pourrait bien me venger,
Perfide! Mais, non, non, il faut n'y plus songer.
Quoi! toujours un soupir vers elle me ramène!
Allons : haïssons-la, puisqu'elle veut ma haine.
Oui, je la hais; je jure... Eh! sermens superflus!
N'ai-je pas dit assez que je ne l'aimais plus!



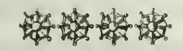
# ÉLÉGIE XXIX.

Et c'est Glycère, Amis, chez qui la table est prête?
Et la belle Amélie est aussi de la fête?
Et Rose, qui jamais ne lasse les désirs,
Et dont la danse molle aiguillonne aux plaisirs?
Et sa sœur aux accens de la voix la plus rare
Unira, dites-vous, les sons de la guitare?
Et nous aurons Julie, au rire étincelant,
Au sein plus que l'albâtre et solide et brillant?
Certe, en pareille fête autrefois je l'ai vue,
Ses longs cheveux épars, courante, demi-nue:
En ses bruyantes nuits Cythéron n'a jamais
Vu Ménade plus belle errer dans ses forêts.
J'y consens : avec vous je suis prêt à m'y rendre;
Allons. Mais si Camille, ô Dieux! vient à l'apprendre!
Quel orage suivra ce banquet tant vanté,
S'il faut qu'à son oreille un mot en soit porté!
Oh! vous ne savez pas jusqu'où va son empire.
Si j'ai loué des yeux, une bouche, un sourire;
Ou si, près d'une belle assis en un repas,
Nos lèvres en riant ont murmuré tout bas,
Elle a tout vu : bientôt cris, reproches, injure;

Un mot, un geste, un rien, tout était un parjure;
« Chacun pour cette belle avait vu mes égards;
« Je lui parlais des yeux; je cherchais ses regards. »
Et puis des pleurs! des pleurs!.. que Memnon sur sa cendre
A sa mère immortelle en a moins fait répandre.
Que dis-je? sa vengeance ose en venir aux coups:
Elle me frappe; et moi, je feins, dans mon courroux,
De la frapper aussi, mais d'une main légère;
Et je baise sa main impuissante et colère:
Car ses bras ne sont forts qu'aux amoureux exploits.
La fureur ne peut même aigrir sa douce voix.
Ah! je l'aime bien mieux injuste qu'indolente:
Sa colère me plaît, et décèle une amante.
Si j'ai peur de la perdre, elle tremble à son tour;
Et la Crainte inquiète est fille de l'Amour.
L'assurance tranquille est d'un cœur insensible.
Loin! à mes ennemis une amante paisible:
Moi, je hais le repos. Quel que soit mon effroi
De voir de si beaux yeux irrités contre moi,
Je me plais à nourrir de communes alarmes.
Je veux pleurer moi-même, ou voir couler ses larmes;
Accuser un outrage, ou calmer un soupçon;
Et toujours pardonner, en demandant pardon.

Mais quels éclats, amis? c'est la voix de Julie:
Entrons. Oh! quelle nuit! joie, ivresse, folie!
Que de seins envahis et mollement pressés!
Malgré de vains efforts que d'appas caressés!

Que de charmes divins forcés dans leur retraite!
Il faut que de la Seine, au cri de notre fête,
Le flot résonne au loin, de nos jeux égayé;
Et qu'en son lit voisin le marchand éveillé,
Écoutant nos plaisirs d'une oreille jalouse,
Redouble ses baisers à sa trop jeune épouse.



## ÉLÉGIE XXX.

A M. ***.

De l'art de Pyrgotèle [1] élève ingénieux,
Dont, à l'aide du tour, le fer industrieux
Aux veines des cailloux du Gange ou de Syrie
Sait confier les traits de la jeune Marie,
Grave sur l'Améthyste ou l'Onyx étoilé
Ce que d'elle aujourd'hui les Dieux m'ont révélé?

Souvent, lorsqu'aux transports mon âme s'abandonne,
L'harmonieux démon descend et m'environne,
Chante; et ses ailes d'or, agitant mes cheveux,
Rafraîchissent mon front qui bouillonne de feux.
Il m'a dit ta naissance, ô jeune Florentine!
C'est vous, Nymphes d'Arno, qui des bras de Lucine
Vîntes la recueillir; et vos rians berceaux
L'endormirent au bruit de l'onde et des roseaux;
Et Phœbus, du Cancer hôte ardent et rapide,
Ne pouvait point la voir dans cette grotte humide,

1. Célèbre graveur grec sous Alexandre-le-Grand.
(*Note de l'Éditeur.*)

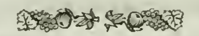
Sous des piliers de nacre, entourés de jasmin,
Reposer sur un lit de pervenche et de thym.
Abandonnant les fleurs, de sonores abeilles
Vinrent, en bourdonnant, sur ses lèvres vermeilles
S'asseoir, et déposer ce miel doux et flatteur
Qui coule avec sa voix, et pénètre le cœur.
Reine aux yeux éclatans, la belle Poésie
Lui sourit, et trempa sa bouche d'ambroisie,
Arma ses faibles mains des fertiles pinceaux
Qui font vivre la toile en magiques tableaux;
Et mit dans ses regards ce feu, cette âme pure
Qui sait voir la Beauté, fille de la Nature.
Une lyre aux sept voix lui faisait écouter
Les sons que Pausilype [1] est fier de répéter;
Et les douces Vertus et les Grâces décentes,
Les bras entrelacés, autour d'elle dansantes,
Veillaient sur son sommeil, et surent la cacher
À Vénus, à l'Amour, qui brûlaient d'approcher;
Et puis, au lieu de lait, pour nourrir son enfance,
Mêlèrent la candeur, la gaîté, l'indulgence,
La bienveillance amie, au sourire ingénu;
Et le talent modeste, à lui seul inconnu;
Et la sainte fierté que nul revers n'opprime;

---

1. Montagne fameuse du royaume de Naples, située près du petit lac d'Agnano. On y voit au bas une grotte du même nom, longue de 450 toises, et que l'on dit avoir été percée par les Romains, pour éviter de gravir la montagne. (*Note de l'Éditeur.*)

La paix, la conscience ignorante du crime;
La simplicité chaste, aux regards caressans,
Près de qui les pervers deviendraient innocens.

Artiste! pour l'honneur de ton durable ouvrage,
Grave-s-y tous ces dons, brillant sur son visage;
Grave, si tu le peux, son âme et ses discours;
Sa voix, lien puissant d'où dépendent nos jours,
Les jours de ses amis, troupe heureuse et fidèle,
Qui vivent tous pour elle, et qui mourraient pour elle.
De la seule beauté le flambeau passager
Allume dans les sens un feu prompt et léger;
Mais les douces vertus et les grâces décentes
N'inspirent aux cœurs purs que des flammes constantes.



# ÉLÉGIE XXXI.

A M. DE PANGE L'AINÉ.

De Pange, ami chéri, jeune homme heureux et sage,
Parle : de ce matin dis-moi quel est l'ouvrage?
Du vertueux bonheur montres-tu les chemins
A ce frère naissant dont j'ai vu que tes mains
Aiment à cultiver la charmante espérance?
Ou bien vas-tu cherchant dans l'ombre et le silence,
Seul, quel encens le Gange aux flots religieux
Vit les premiers humains brûler aux pieds des Dieux?
Ou comment dans sa route, avec force tracée,
Descartes n'a point su contenir sa pensée?
Consumant ma jeunesse en un loisir plus vain,
Seul, animé du feu que nous nommons divin,
Qui pour moi chaque jour ne luit qu'avec l'Aurore,
Je rêve assis au bord de cette onde sonore
Qu'au penchant d'Hélicon, pour arroser ses bois,
Le Quadrupède ailé fit jaillir autrefois.
A nos festins d'hier un souvenir fidèle
Reporte mes souhaits, me flatte, me rappelle
Tes pensers, tes discours, et quelquefois les miens;
L'amicale douceur de tes chers entretiens,

Ton honnête candeur, ta modeste science,
De ton cœur presque enfant la mûre expérience.
Poursuis : dans ce bel âge où, faibles nourrissons,
Nous répétons à peine un maître et ses leçons,
Il est beau, dans les soins d'un solitaire asile,
(Même dans tes amours doux, aimable, tranquille,)
De savoir loin des yeux, sans faste, sans fierté,
Sage pour soi, content, chercher la vérité.
Va, poursuis ta carrière, et sois toujours le même ;
Sois heureux, et surtout aime un ami qui t'aime.
Ris de son cœur débile, aux désirs condamné,
De l'étude aux amours sans cesse promené,
Qui, toujours approuvant ce dont il fuit l'usage,
Aimera la sagesse, et ne sera point sage.



# ÉLÉGIE XXXII.

## A LE BRUN.

Manes de Callimaque, ombre de Philétas [1],
Dans vos saintes forêts daignez guider mes pas !
J'ose, nouveau pontife, aux antres du Permesse,
Mêler des chants français dans les chœurs de la Grèce.
Dites en quel vallon vos écrits médités
Soumirent à vos vœux les plus rares beautés.
Qu'aisément à ce prix un jeune cœur s'embrase!
Je n'ai point pour la gloire inquiété Pégase:
L'obscurité tranquille est plus chère à mes yeux
Que de ses favoris l'éclat laborieux.
Peut-être, n'écoutant qu'une jeune manie,
J'eusse aux rayons d'Homère allumé mon génie,
Et, d'un essor nouveau jusqu'à lui m'élevant,
Volé de bouche en bouche, heureux et triomphant;
Mais la tendre Élégie et sa grâce touchante
M'ont séduit: l'Élégie à la voix gémissante,

1. Callimaque et Philétas, célèbres poètes grecs, connus par des hymnes, des épigrammes et des élégies. L'antiquité regardait le premier comme le prince des poètes élégiaques. (*Note de l'Éd.*)

Au ris mêlé de pleurs, aux longs cheveux épars;
Belle, levant au Ciel ses humides regards.
Sur un axe brillant c'est moi qui la promène
Parmi tous ces palais dont s'enrichit la Seine;
Le peuple des Amours y marche auprès de nous;
La lyre est dans leurs mains : cortége aimable et doux,
Qu'aux fêtes de la Grèce enleva l'Italie!
Et ma fière Camille est la sœur de Délie[1].
L'Élégie, ô Le Brun! renaît dans nos chansons;
Et les Muses pour elle ont amolli nos sons.
Avant que leur projet, qui fut bientôt le nôtre,
Pour devenir amis nous offrît l'un à l'autre,
Elle avait ton amour, comme elle avait le mien;
Elle allait de ta lyre implorer le soutien.
Pour montrer dans Paris sa langueur séduisante
Elle implorait aussi ma lyre complaisante.
Femme, et pleine d'attraits, et fille de Vénus,
Elle avait deux amans l'un à l'autre inconnus.
J'ai vu qu'à ses faveurs ta part est la plus belle;
Et pourtant je me plais à lui rester fidèle;
A voir mon vers, au rire, aux pleurs, abandonné,
De rose ou de cyprès par elle couronné.
Par la lyre attendris, les rochers du Riphée
Se pressaient, nous dit-on, sur les traces d'Orphée;
Des murs fils de la lyre ont gardé les Thébains;
Arion à la lyre a dû de longs destins;

---

1. Maîtresse de Tibulle. (*Note de l'Éditeur.*)

Je lui dois des plaisirs : j'ai vu plus d'une belle,
A mes accens émue, accuser l'infidèle
Qui me faisait pleurer, et dont j'étais trahi;
Et souhaiter l'amour de qui le sent ainsi.
Mais, Dieux! que de plaisir, quand, muette, immobile,
Mes chants font soupirer ma naïve Camille!
Quand mon vers, tour à tour, humble, doux, outrageant,
Éveille sur sa bouche un sourire indulgent!
Quand, ma voix altérée enflammant son visage,
Son baiser vole, et vient l'arrêter au passage!
Oh! je ne quitte plus ces bosquets enchanteurs
Où rêva mon Tibulle aux soupirs séducteurs;
Où le feuillage encor dit Corinne charmante [1];
Où Cinthie [2] est écrite en l'écorce odorante;
Où les sentiers français ne me conduisaient pas;
Où mes pas de Le Brun ont rencontré les pas.

Ainsi, que mes écrits, enfans de ma jeunesse,
Soient un code d'amour, de plaisir, de tendresse;
Que partout de Vénus ils dispersent les traits;
Que ma voix, que mon âme y vivent à jamais;
Qu'une jeune beauté, sur la plume et la soie
Attendant le mortel qui fait toute sa joie,
S'amuse à mes chansons, y médite à loisir

---

1. Beauté célèbre dans les écrits d'Ovide et l'une des maîtresses de ce poète. Quelques auteurs prétendent que, sous le nom de Corinne, Ovide a voulu chanter Julie, fille d'Auguste. (*Note de l'Éd.*)

2. Cinthie, maîtresse de Properce. (*Idem.*)

Les baisers dont bientôt elle veut l'accueillir.
Qu'à bien aimer tous deux mes chansons les excitent;
Qu'ils s'adressent mes vers, qu'ensemble ils les récitent;
Lassés de leurs plaisirs, qu'au feu de mes pinceaux
Ils s'animent encore à des plaisirs nouveaux.
Qu'au matin sur sa couche, à me lire empressée,
Lise du cloître austère éloigne sa pensée;
Chaque bruit qu'elle entend, que sa tremblante main
Me glisse dans ses draps et tout près de son sein.
Qu'un jeune homme, agité d'une flamme inconnue,
S'écrie, aux doux tableaux de ma muse ingénue:
« Ce poète amoureux, qui me connaît si bien,
« Quand il a peint son cœur, avait lu dans le mien! »



# ÉLÉGIE XXXIII.

## A M. DE PANGE L'AINÉ.

De Pange, le mortel dont l'âme est innocente,
Dont la vie est paisible et de crimes exempte,
N'a besoin ni du fer qui veille autour des rois,
Ni des traits dont le Scythe a rempli son carquois,
Ni du plomb que l'airain vomit avec la flamme.
Incapable de nuire, il ne voit dans son âme
Nulle raison de crainte; et, loin de s'alarmer,
Confiant, il se livre aux délices d'aimer.
O de Pange! ami sage, est bien fou qui s'ennuie.
Si les destins deux fois nous permettaient la vie,
L'une pour les travaux et les soins vigilans,
L'autre pour les amours, les plaisirs nonchalans,
On irait d'une vie âpre et laborieuse
Vers l'autre vie au moins pure et voluptueuse;
Mais, si nous ne vivons, ne mourons qu'une fois,
Eh! pourquoi, malheureux, sous de bizarres lois
Tourmenter cette vie et la perdre sans cesse,
Haletant vers le gain, les honneurs, la richesse;
Oubliant que le Sort, immuable en son cours,
Nous fit des jours mortels: et combien peu de jours!

Sans les dons de Vénus quelle serait la vie?
Dès l'instant où Vénus me doit être ravie,
Que je meure : sans elle ici-bas rien n'est doux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Humains, nous ressemblons aux feuilles d'un ombrage,
Dont au faîte des cieux le soleil remonté
Rafraîchit dans nos bois les chaleurs de l'été.
Mais l'Hiver, accourant d'un vol sombre et rapide,
Nous sèche, nous flétrit; et son souffle homicide
Secoue et fait voler, dispersés dans les vents,
Tous ces feuillages morts, qui font place aux vivans.
La Parque sur nos pas fait courir devant elle
Midi, le soir, la nuit, et la nuit éternelle;
Et par grâce, à nos yeux qu'attend le long sommeil,
Laisse voir au matin un regard du soleil.
Quand cette heure s'enfuit, de nos regrets suivie,
La mort est désirable, et vaut mieux que la vie.
O jeunesse rapide! ô songe d'un moment!
Puis l'infirme Vieillesse, arrivant tristement,
Presse d'un malheureux la tête chancelante,
Courbe sur un bâton sa démarche tremblante;
Lui couvre d'un nuage et les yeux et l'esprit,
Et de soucis cuisans l'enveloppe et l'aigrit:
C'est son bien dissipé, c'est son fils, c'est sa femme,
Ou les douleurs du corps, si pesantes à l'âme;
Ou mille autres ennuis; car, hélas! nul Mortel
Ne vit exempt de maux sous la voûte du ciel.

Oh! quel présent funeste eut l'époux de l'Aurore,
De vieillir chaque jour, et de vieillir encore,
Sans espoir d'échapper à l'immortalité!
Jeune, son front plaisait; mais quoi! toute beauté
Se flétrit sous les doigts de l'aride Vieillesse.
Sur le front du vieillard habite la tristesse:
Il se tourmente, il pleure, il veut que vous pleuriez.
Ses yeux par un beau jour ne sont plus égayés ;
L'ombre épaisse et touffue, et les prés, et Zéphire,
Ne lui disent plus rien, ne le font plus sourire.
La troupe des enfans, en l'écoutant venir,
Le fuit, comme ennemi de leur jeune plaisir;
Et, s'il aime, en tous lieux sa faiblesse exposée
Sert aux jeunes beautés de fable et de risée.



# ÉLÉGIE XXXIV.

## A LE BRUN.

Qu'un autre soit jaloux d'illustrer sa mémoire :
Moi, j'ai besoin d'aimer. Qu'ai-je besoin de gloire,
S'il faut, pour obtenir ses regards complaisans,
A l'ennui de l'étude immoler mes beaux ans ;
S'il faut, toujours errant, sans lien, sans maîtresse,
Étouffer dans mon cœur la voix de la jeunesse,
Et, sur un lit oisif, consumé de langueur,
D'une nuit solitaire accuser la longueur ?
Aux sommets où Phœbus a choisi sa retraite,
Enfant, je n'allai point me réveiller poète :
Mon cœur, loin du Permesse, a connu dans un jour
Les feux de Calliope et les feux de l'Amour.
L'Amour seul dans mon âme a créé le génie ;
L'Amour est seul arbitre et seul dieu de ma vie.
En faveur de l'Amour, quelquefois Apollon
Jusqu'à moi volera de son double vallon :
Mais que tous deux alors ils donnent à ma bouche
Cette voix qui séduit, qui pénètre, qui touche ;
Cette voix qui dispose à ne refuser rien ;
Cette voix, des amans le plus tendre lien !
Puisse un coup-d'œil flatteur, provoquant mon hommage,
A ma langue incertaine inspirer du courage !

Sans dédain, sans courroux, puissé-je être écouté!
Puisse un vers caressant séduire la beauté!
Et, si je puis encore, amoureux de sa chaîne,
Célébrer mon bonheur ou soupirer ma peine;
Si je puis, par mes sons touchans et gracieux,
Aller grossir un jour ce peuple harmonieux
De cygnes dont Vénus égaye ses rivages,
Et se plaît à parer les eaux de ses bocages,
Sans regret, sans envie, aux vastes champs de l'air
Mes yeux verront planer l'oiseau de Jupiter.

Sans doute heureux celui qu'une palme certaine
Attend victorieux dans l'une et l'autre arène;
Qui, tour à tour convive et de Gnide et des Cieux,
Des bras d'une maîtresse enlevé chez les Dieux,
Ivre de voluptés, s'enivre encor de gloire;
Et qui, cher à Vénus et cher à la Victoire,
Ceint des lauriers du Pinde et des fleurs de Paphos,
Soupire l'Élégie et chante les héros!
Mais qui sut à ce point, sous un astre propice,
Vaincre du Ciel jaloux l'inflexible avarice?
Qui put voir, en naissant, par un accord nouveau,
Tous les Dieux à la fois sourire à son berceau?
Un seul a pu franchir cette double carrière:
C'est celui qui bientôt, loin des yeux du vulgaire,
Va graver sa mémoire aux fastes d'Hélicon,
Digne de la Nature et digne de Buffon.
Fortunée Agrigente! et toi, Reine orgueilleuse,

Rome, à tous les combats toujours victorieuse!
Du poids de vos grands noms nous ne gémirons plus.
Par l'ombre d'Empédocle étions-nous donc vaincus?
Lucrèce aurait pu seul, aux flambeaux d'Épicure,
Dans ses temples secrets surprendre la Nature?
La Nature aujourd'hui de ses propres crayons
Vient d'armer une main qu'éclairent ses rayons.
C'est toi qu'elle a choisi! toi, par qui l'Hippocrène
Mêle encore son onde à l'onde de la Seine!
Toi, par qui la Tamise et le Tibre en courroux
Lui porteront encor des hommages jaloux!
Toi, qui la vis couler plus lente et plus facile,
Quand ta bouche animait la flûte de Sicile!
Toi, quand l'Amour trahi te fit verser des pleurs,
Qui l'entendis gémir et pleurer tes douleurs [1]!
Malherbe tressaillit au-delà du Ténare,
A te voir agiter les rênes de Pindare.
Aux accens de Tyrtée enflammant nos guerriers,
Ta voix fit dans nos camps renaître les lauriers.
Les tyrans ont pâli, quand ta main courroucée
Écrasa leur Thémis sous les foudres d'Alcée [2].
D'autres tyrans encor, les méchans et les sots,

---

1. *Voyez* l'Ode contre Adélaïde, *OEuvres de Le Brun*, liv. III, ode IX. (*Note de l'Éditeur.*)

2. *Ibid.* l'Ode d'Alcée contre les juges de Lesbos, livre V, ode XV. (*Idem.*)

Ont fui devant Horace armé de tes bons mots [1];
Et maintenant, assis dans le centre du monde,
Le front environné d'une clarté profonde,
Tu perces les remparts que t'opposent les Cieux;
Et l'Univers entier tourne devant tes yeux [2].
Les fleuves et les mers, les vents et le tonnerre,
Tout ce qui peuple l'air, et Thétis et la terre,
A ta voix accouru, s'offrant de toutes parts,
Rend compte de soi-même, et s'ouvre à tes regards.
De l'erreur vainement les antiques prestiges
Voudraient de la Nature étouffer les vestiges:
Ta main les suit partout; et sur le diamant
Ils vivront, de ta gloire éternel monument.
Mais toi-même, Le Brun! que l'amour d'Uranie
Guide à tous les sentiers d'où la mort est bannie;
Qui, roi sur l'Hélicon, de tous ses conquérans
Réunis dans ta main les sceptres différens;
Toi-même, quel succès, dis-moi, quelle victoire
Chatouille mieux ton cœur du plaisir de la gloire?
Est-ce lorsque Buffon et sa savante cour
Admirent tes regards qui fixent l'œil du jour [3];

---

1. Voyez l'Épitre sur *la bonne et la mauvaise plaisanterie*, Œuvres de Le Brun, liv. I, épit. I. (*Note de l'Éditeur.*)

2. *Ibid.* le Poëme intitulé *La Nature.* (*Idem.*)

3. Il est ici question de l'ode *contre l'Envie*, que Le Brun récita en effet chez Buffon devant un nombreux auditoire, et qui,

Qu'aux rayons dont l'éclat ceint ta tête brillante
Ils suivent dans les airs ta route étincelante;
Animent de leurs cris ton vol audacieux,
Et d'un œil étonné te perdent dans les cieux?
Ou lorsque, de l'Amour interprète fidèle,
Ta naïve Érato fait sourire une belle;
Que son âme se peint dans ses regards touchans,
Et vole sur sa bouche au-devant de tes chants;
Qu'elle interrompt ta voix, et d'une voix timide
S'informe de Fanni, d'Églé, d'Adélaïde [1];
Et, vantant les honneurs qui suivent tes chansons,
Leur envie un amant qui fait vivre leurs noms?

---

dans plusieurs endroits, excita des mouvemens d'enthousiasme. (*Note de l'Éditeur.*)

1. Fanni fut l'objet du premier amour de Le Brun. Cette inclination le conduisit, en 1760, à un mariage qui le rendit heureux pendant près de quatorze ans; mais un fatal procès, survenu, en 1774, à la suite de plusieurs querelles domestiques, dont sa mère et sa sœur furent les principaux auteurs, le força à se séparer de sa femme.

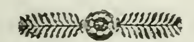
Adélaïde et Églé, jeunes artistes, et amies intimes de cet homme illustre, occupaient au Louvre un logement voisin du sien. Le Brun leur a dédié un grand nombre de ses poésies. (*Note de l'Édit.*)

# ÉLÉGIE XXXV.

Hier, en te quittant, enivré de tes charmes,
Belle Daphné! vers moi, tenant en main des armes,
Une troupe d'enfans courut de toutes parts :
Ils portaient des flambeaux, des chaînes et des dards.
Leurs dards m'ont pénétré jusques au fond de l'âme;
Leurs flambeaux sur mon sein ont secoué la flamme;
Leurs chaînes m'ont saisi. D'une cruelle voix :
« Aimeras-tu Daphné? » criaient-ils à la fois;
« L'aimeras-tu toujours?»—Troupe auguste et suprême!
Ah! vous le savez trop, Dieux enfans! si je l'aime.
Mais qu'avez-vous besoin de chaînes et de traits?
Je n'ai point voulu fuir : pourquoi tous ces apprêts?
Sa beauté pouvait tout : mon âme, sans défense,
N'a point contre ses yeux cherché de résistance.
Oui, je brûle; ô Daphné! laisse-moi du repos;
Je brûle; oh! de mon cœur éloigne ces flambeaux.
Ah! plutôt que souffrir ces douleurs insensées,
Combien j'aimerais mieux sur des Alpes glacées
Être une pierre aride, ou dans le sein des mers
Un roc battu des vents, battu des flots amers!
O Terre! ô Mer! je brûle : un poison moins rapide
Sut venger le Centaure et consumer Alcide.

Tel que le faon, blessé, fuit, court, mais dans son flanc
Traîne le plomb mortel qui fait couler son sang:
Ainsi, là, dans mon cœur, errant à l'aventure,
Je porte cette belle, auteur de ma blessure.
Marne! Seine! Apollon n'est plus dans vos forêts;
Je ne le trouve plus dans vos antres secrets.
Ah! si je vais encor rêver sous vos ombrages,
Ce n'est plus que d'amour : du sein de vos feuillages,
Daphné, fantôme aimé, m'environne, me suit
De bocage en bocage, et m'attire et me fuit.
Si dans mes tristes murs je me cherche un asile,
Hélas! contre l'Amour en est-il un tranquille?
Si de livres, d'écrits, de sphères, de beaux-arts,
Contre elle, contre lui, je me fais des remparts,
A l'aspect de l'Amour une terreur subite
Met bientôt les Beaux-arts et les Muses en fuite.
Taciturne, mon front appuyé sur ma main,
D'elle seule occupé, mes jours coulent en vain.
Si j'écris, son nom seul est tombé de ma plume;
Si je prends au hasard quelque docte volume,
Encor ce nom chéri, ce nom délicieux,
Partout, de ligne en ligne, étincelle à mes yeux.
Je lui parle toujours; toujours je l'envisage;
Daphné, toujours Daphné: toujours sa belle image
Erre dans mon cerveau, m'assiége, me poursuit,
M'inquiète le jour, me tourmente la nuit.
Adieu donc, vains succès! studieuses chimères!
Et Beaux-arts tant aimés! Muses, jadis si chères!

Malgré moi mes pensers ont un objet plus doux:
Ils sont tous à Daphné; je n'en ai plus pour vous.
Que ne puis-je à mon tour, ah! que ne puis-je croire
Que loin d'elle toujours j'occupe sa mémoire!



## ÉLÉGIE XXXVI.

O Nécessité dure! ô pesant esclavage!
O Sort! je dois donc voir, et dans mon plus bel âge,
Flotter mes jours, tissus de désirs et de pleurs,
Dans ce flux et reflux d'espoir et de douleurs!

Souvent, las d'être esclave, et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie;
Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde à la tombe, asile souhaité;
Je souris à la mort volontaire et prochaine;
Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne.
Le fer libérateur qui percerait mon sein
Déja frappe mes yeux, et frémit sous ma main;
Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse:
Mes parens, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
Mes écrits imparfaits; car, à ses propres yeux,
L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.
A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
D'une étreinte invincible il embrasse la vie,
Et va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
Quelque prétexte ami de vivre et de souffrir.

Il a souffert, il souffre; aveugle d'espérance,
Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance;
Et la mort, de nos maux ce remède si doux,
Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous.



## ÉLÉGIE XXXVII.

(Imité d'Asclépiade.)

### LA LAMPE.

O nuit! j'avais juré d'aimer cette infidèle;
Sa bouche me jurait une amour éternelle;
Et c'est toi qu'attestait notre commun serment:
L'ingrate s'est livrée aux bras d'un autre amant,
Lui promet de l'aimer, le lui dit, le lui jure;
Et c'est encore toi qu'atteste la parjure!

Et toi, Lampe nocturne! astre cher à l'Amour!
Sur le marbre posée, ô toi, qui, jusqu'au jour,
De ta prison de verre éclairais nos tendresses!
C'est toi qui fus témoin de ses douces promesses.
Mais, hélas! avec toi son amour incertain
Allait se consumant, et s'éteignit enfin.
Avec toi les sermens de cette bouche aimée
S'envolèrent bientôt en légère fumée.
Près de son lit, c'est moi qui fis veiller tes feux
Pour garder mes amours, pour éclairer nos jeux;
Et tu ne t'éteins pas à l'aspect de son crime!
Et tu sers aux plaisirs d'un rival qui m'opprime!

Tu peux, fausse comme elle, et comme elle sans foi,
Être encor pour autrui ce que tu fus pour moi;
Montrant à d'autres yeux, que tu guides sur elle,
Combien elle est perfide, et combien elle est belle!

— Poète malheureux, de quoi m'accuses-tu?
Pour te la conserver j'ai fait ce que j'ai pu.
Mes yeux dans ses forfaits même ont su la poursuivre,
Tant que ses soins jaloux me permirent de vivre.
Hier, elle semblait en efforts languissans
Avoir peine à traîner ses pas et ses accens;
Le jour venait de fuir; je commençais à luire;
Sa couche la reçut; et je l'ouïs te dire
Que de son corps souffrant les débiles langueurs
D'un sommeil long et chaste imploraient les douceurs;
Tu l'embrasses, tu pars, tu la vois endormie:
A peine tu sortais que cette porte amie
S'ouvre; un front jeune et blond se présente; et je vois
Un amant aperçu pour la première fois.
Elle alors, d'une voix tremblante et favorable,
Lui disait: « Non, partez; non, je suis trop coupable. »
Elle parlait ainsi, mais lui tendait les bras;
Le jeune homme près d'elle arrivait pas à pas:
Alors je vis s'unir ces deux bouches perfides.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je vis de ses beaux flancs l'albâtre ardent et pur,
Lis, ébène, corail, roses, veines d'azur:
Telle enfin qu'autrefois tu me l'avais montrée,

De sa nudité seule embellie et parée,
Quand vos nuits s'envolaient, quand le mol oreiller
La vit sous tes baisers dormir et s'éveiller.
Et quand tes cris joyeux vantaient ma complaisance;
Et qu'elle, en souriant, maudissait ma présence.
En vain, au Dieu d'Amour, que je crus ton appui,
Je demandai la voix qu'il me donne aujourd'hui;
Je voulais reprocher tes pleurs à l'infidèle;
Je l'aurais appelée ingrate, criminelle.
Du moins, pour réveiller dans leur profane sein
Le remords, la terreur, je m'agitai soudain;
Et je fis à grand bruit de la mèche brûlante
Jaillir en mille éclairs la flamme pétillante:
Elle pâlit, trembla, tourna sur moi les yeux;
Et, d'une voix mourante, elle dit: « Ah! grands Dieux!
« Faut-il, quand tes désirs font taire mes murmures,
« Voir encor ce témoin qui compte mes parjures! »
Elle s'élance; et lui, la serrant dans ses bras,
La retenait, disant: « Non, non, ne l'éteins pas! »

Je cessai de brûler; suis mon exemple: cesse.
On aime un autre amant: aime une autre maîtresse.
Souffle sur ton amour, ami, si tu me croi,
Ainsi que, pour m'éteindre, elle a soufflé sur moi.

# ÉLÉGIE XXXVIII.

Je suis né pour l'Amour, j'ai connu ses travaux,
Mais, certes, sans mesure il m'accable de maux.
A porter ce revers mon âme est impuissante.
Eh quoi! beauté divine, incomparable amante,
Je vous perds! Quoi, par vous nos liens sont rompus!
Vous le voulez : adieu! vous ne me verrez plus.
Du besoin de tromper ma fuite vous délivre;
Je vais loin de vos yeux pleurer au lieu de vivre.
Mais vous fûtes toujours l'arbitre de mon sort:
Déja vous prévoyez, vous annoncez ma mort.
Oui, sans mourir, hélas! on ne perd point vos charmes.
Ah! que n'êtes-vous là pour voir couler mes larmes,
Pour connaître mon cœur, vos fers, vos cruautés,
Tout l'amour qui m'embrase et que vous méritez!
Pourtant que faut-il faire? on dit (dois-je le croire?)
Qu'aisément de vos traits on bannit la mémoire;
Que jusqu'ici vos bras, inconstans et légers,
Ont reçu mille amans, comme moi passagers;
Que l'ennui de vous perdre, où mon âme succombe,
N'a d'aucun malheureux accéléré la tombe!
Comme eux j'ai pu vous plaire, et comme eux vous lasser;

De vous comme eux encor je pourrai me passer.
Mais quoi! je vous jurai d'éternelles tendresses;
Et, quand vous m'avez fait, vous, les mêmes promesses,
Était-ce rien qu'un piége? Il n'a point réussi.
J'ai fait comme vous-même: ah! l'on vous trompe aussi,
Vous, dans l'art de tromper maîtresse sans émule!
Vous avez donc pensé, perfide trop crédule!
Qu'un amant, par vous-même instruit au changement,
N'oserait, comme vous, abuser d'un serment?
En moi c'était vengeance; à vous ce fut un crime.
A tort un agresseur dispute à sa victime
Des armes dont son bras s'est servi le premier:
Le fer a droit d'ouvrir le flanc du meurtrier.
Trahir qui nous trahit est juste autant qu'utile;
Et l'inventeur cruel du taureau de Sicile [1],
Lui-même à l'essayer justement condamné,
A fait mugir l'airain qu'il avait façonné.

Maintenant, poursuivez; il suffit qu'on vous voie:
Vos filets aisément feront une autre proie.
Je m'en fie à votre art moins qu'à votre beauté.
Toutefois, songez-y, fuyez la vanité.
Vous me devez un peu cette beauté nouvelle;
Vos attraits sont à moi: c'est moi qui vous fis belle.
Soit orgueil, indulgence, ou captieux détour;
Soit que mon cœur, gagné par vos semblans d'amour,

---

1. Pérille. (*Note de l'Éditeur.*)

D'un peu d'aveuglement n'ait point su se défendre,
(Car mon cœur est si bon, et ma muse est si tendre!)
Je vins à vos genoux, en soupirs caressans,
D'un vers adulateur vous prodiguer l'encens:
De vos regards éteints la tristesse chagrine
Fut bientôt dans mes vers une langueur divine;
Ce corps fluet, débile, et presque inanimé,
En un corps tout nouveau dans mes vers transformé,
S'élançait léger, souple; ils vous portaient la vie;
Des Nymphes, dans mes vers, vous excitiez l'envie.
Que de fois sur vos traits, par ma Muse polis,
Ils ont mêlé la rose au pur éclat des lis,
Tandis qu'au doux réveil de l'Aurore fleurie
Vos traits n'offraient aux yeux qu'une pâleur flétrie,
Et le soir, embellis de tout l'art du matin,
N'avaient de rose, hélas! qu'un peu trop de carmin!
Ces folles visions, des flammes dévorées,
Ont péri, grâce aux Dieux, pour jamais ignorées.
Sur la foi de mes vers mes amis transportés
Cherchaient partout vos pas, vos attraits si vantés,
Vous voyaient, et soudain, dans leur surprise extrême,
Se demandaient tout bas si c'était bien vous-même;
Et, de mes yeux séduits plaignant la trahison,
M'indiquaient l'ellébore, ami de la raison.

Quoi! c'est là cet objet d'un si pompeux hommage?
Dieux! quels flots de vapeurs inondent son visage!

Ses yeux si doux sont morts; elle croit qu'elle vit;
Esculape doit seul approcher de son lit;
Et puis tout ce qu'en vous je leur montrais de grâce
N'était rien à leurs yeux que fard et que grimace.
Je devais avoir honte; ils ne concevaient pas
Quel charme si puissant m'attirait dans vos bras.
Dans vos bras! qu'ai-je dit? Oh non! Vénus avare
Ne m'a point fait un don qui fut toujours si rare.
Si je l'ai cru long-tems, après votre serment
Je vous crois; et jamais une belle ne ment:
Jamais de vos bontés la confidente amie
Ne vint m'ouvrir la nuit une porte endormie,
Et jusqu'au lit de pourpre en cent détours obscurs
Guider ma main errante à pas muets et sûrs.
Je l'ai cru: pardonnez; mais ce sera, je pense...
Oui, c'est qu'à mon sommeil, plein de votre présence,
Un songe officieux, enfant de mes désirs,
M'apporta votre image et de vagues plaisirs.
Cette faute à vos yeux doit s'excuser peut-être;
Même on cite un ingrat qui vous la fit commettre.

Adieu! suivez le cours de vos nobles travaux:
Cherchez, aimez, trompez mille imprudens rivaux.
Je ne leur dirai point que vous êtes perfide;
Que le plaisir de nuire est le seul qui vous guide;
Que vous êtes plus tendre, alors qu'un noir dessein,
Pour troubler leur repos, veille dans votre sein;

Mais ils sauront bientôt, honteux de leur faiblesse,
Quitter avec opprobre une indigne maîtresse.
Vous pleurerez; et moi j'apprendrai vos douleurs
Sans même les entendre, et rirai de vos pleurs.



## ÉLÉGIE XXXIX.

Allons, l'heure est venue, allons trouver Camille.
Elle me suit partout : je dormais, seul, tranquille,
Un songe me l'amène; et mon sommeil s'enfuit.
Je la voyais en songe au milieu de la nuit:
Elle allait me cherchant sur sa couche fidèle,
Et me tendait les bras, et m'appelait près d'elle.
Les songes ne sont point capricieux et vains :
Ils ne vont point tromper les esprits des Humains;
De l'Olympe souvent un songe est la réponse;
Dans tous ceux des amans la vérité s'annonce.
Quel air suave et frais! le beau ciel! le beau jour!
Les Dieux me le gardaient: il est fait pour l'Amour.

Quel charme de trouver la beauté paresseuse;
De venir visiter sa couche matineuse;
De venir la surprendre, au moment où ses yeux
S'efforcent de s'ouvrir à la clarté des cieux;
Douce dans son éclat, et fraîche, et reposée,
Semblable aux autres fleurs, filles de la rosée!
Oh! quand j'arriverai, si, livrée au repos,
Ses yeux n'ont point encor secoué les pavots,
Oh! je me glisserai vers la plume indolente
Doucement, pas à pas; et ma main caressante,

Et mes fougueux transports feront à son sommeil
Succéder un subit mais un charmant réveil:
Elle reconnaîtra le mortel qui l'adore;
Et mes baisers long-tems empêcheront encore,
Sur ses yeux, sur sa bouche, empressés de courir,
Sa bouche de se plaindre, et ses yeux de s'ouvrir!

Ah! j'entrevois enfin sa porte souhaitée.
Que de bruit! que de chars, quelle foule agitée!
Tous vont revoir leurs biens, leurs chimères, leur or;
Et moi, tout mon bonheur, Camille, mon trésor.
Hier, quand malgré moi je quittai son asile,
Elle m'a dit: « Pourquoi t'éloigner de Camille?
« Tu sais bien que je meurs si tu n'es près de moi. »
Ma Camille! je viens, j'accours, je suis chez toi.
Le gardien de tes murs, ce vieillard qui m'admire,
M'a vu passer le seuil, et s'est mis à sourire:
Bon! j'ai su (les amans sont guidés par les Dieux!)
Monter sans nul obstacle, et j'ai fui tous les yeux.

Mais que vois-je?... Pourquoi ma porte accoutumée,
Cette porte secrète, est-elle donc fermée?
Camille! ouvrez, ouvrez: c'est moi. L'on ne vient pas.
Ciel! elle n'est point seule! On murmure tout bas!
Ah! c'est la voix de Lise: elles parlent ensemble;
On se hâte; l'on court; on vient enfin: je tremble.
Qu'est-ce donc? A m'ouvrir pourquoi tous ces délais?
Pourquoi ces yeux mourans et ces cheveux défaits?
Pourquoi cette terreur dont vous semblez frappée?

D'où vient qu'en me voyant Lise s'est échappée?
J'ai cru, prêtant l'oreille, ouïr entre vous deux
Des murmures secrets, des pas tumultueux.
Pourquoi cette rougeur, cette pâleur subite?
Perfide! un autre amant... Ciel! elle a pris la fuite.
Ah Dieux! je suis trahi. Mais je prétends savoir...
Lise! Lise! ouvrez-moi, parlez; mais fol espoir!
La digne confidente, auprès de sa maîtresse,
Lui travaille à loisir quelque subtile adresse,
Quelque discours profond et de raisons pourvu,
Par qui ce que j'ai vu je ne l'aurai point vu.
Dieux! comme elle approchait (sexe ingrat, faux, perfide!)
S'essayant, effrontée à la fois et timide;
Voulant hâter l'effort de ses pas languissans;
Voulant m'ouvrir des bras fatigués, impuissans;
Abattue; et sa voix altérée, incertaine;
Ses yeux anéantis ne s'ouvrant plus qu'à peine;
Ses cheveux en désordre, et rajustés en vain;
Et son haleine encore agitée; et son sein...
Des caresses de feu sur son sein imprimées,
Et de baisers récens ses lèvres enflammées!
J'ai tout vu: tout m'a dit une coupable nuit.
Sans même oser répondre, interdite, elle fuit,
Sans même oser tenter le hasard d'un mensonge;
Et moi, comme abusé des promesses d'un songe,
Je venais, j'accourais, sûr d'être souhaité,
Plein d'amour et de joie, et de tranquillité!

# ÉLÉGIE XL.

## AUX DEUX FRÈRES TRUDAINE[1].

Amis, couple chéri, cœurs formés pour le mien,
Je suis libre : Camille à mes yeux n'est plus rien ;
L'éclat de ses yeux noirs n'éblouit plus ma vue.
Mais cette liberté sera bientôt perdue :
Je me connais. Toujours je suis libre et je sers ;
Être libre pour moi n'est que changer de fers.

---

1. Fils du célèbre Trudaine de la Sablière, intendant-général des finances, dont Condorcet a fait l'éloge le plus flatteur. L'aîné de ces deux frères (Charles-Louis) était conseiller au parlement de Paris ; le jeune occupait également une place distinguée dans la magistrature. A peine âgés de vingt-huit ans, ils furent, l'un et l'autre, condamnés à mort, et exécutés la veille du 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), comme complices de la prétendue conspiration de la prison de Saint-Lazare, où ils étaient renfermés.

Ces deux frères s'étaient acquis déja une réputation honorable comme magistrats ; et l'on recherchait en eux leurs vertus privées et l'étendue de leurs connaissances. L'aîné même annonçait les plus heureuses dispositions pour la poésie.

Les deux Trudaine furent les amis d'enfance d'André Chénier ; et nous avons dit plus haut qu'ils l'emmenèrent avec eux en Suisse et en Italie, pour l'aider à refaire sa santé, qu'une longue maladie avait dérangée. *Voyez* page 151. (*Note de l'Éditeur.*)

Autant que l'Univers a de beautés brillantes,
Autant il a d'objets de mes flammes errantes.
Mes amis, sais-je voir d'un œil indifférent,
Ou l'or des blonds cheveux sur l'albâtre courant,
Ou d'un flanc délicat l'élégante noblesse,
Ou d'un luxe poli la savante richesse?
Sais-je persuader à mes rêves flatteurs
Que les yeux les plus doux peuvent être menteurs?
Qu'une bouche où la rose, où le baiser respire,
Peut cacher un serpent à l'ombre d'un sourire?
Que sous les beaux contours d'un sein délicieux
Peut habiter un cœur faux, parjure, odieux?
Peu fait à soupçonner le mal qu'on dissimule,
Dupe de mes regards, à mes désirs crédule,
Elles trouvent mon cœur toujours prêt à s'ouvrir.
Toujours trahi, toujours je me laisse trahir:
Je leur crois des vertus, dès que je les vois belles.
Sourd à tous vos conseils, ô mes amis fidèles!
Relevé d'une chute, une chute m'attend:
De Charybde à Scylla toujours vague et flottant,
Et toujours, loin du bord, jouet de quelque orage,
Je ne sais que périr de naufrage en naufrage.

Ah! je voudrais jamais n'avoir reçu le jour
Dans ces vaines cités que tourmente l'Amour;
Où les jeunes beautés, par une longue étude,
Font un art des sermens et de l'ingratitude!
Heureux loin de ces lieux éclatans et trompeurs,

Eh! qu'il eût mieux valu naître un de ces pasteurs
Ignorés dans le sein de leurs Alpes fertiles,
Que nos yeux ont connus fortunés et tranquilles!
Oh! que ne suis-je enfant de ce lac enchanté
Où trois pâtres héros ont à la Liberté
Rendu tous leurs neveux et l'Helvétie entière!
Faible, dormant encor sur le sein de ma mère,
Oh! que n'ai-je entendu ces bondissantes eaux,
Ces fleuves, ces torrens qui, de leurs froids berceaux,
Viennent du bel Assly nourrir les doux ombrages!
Assly! frais Élysée! honneur des pâturages!
Lieu qu'avec tant d'amour la Nature a formé;
Où l'Ar roule un or pur, en son onde semé!
Là, je verrais, assis dans ma grotte profonde,
La génisse, traînant sa mamelle féconde,
Prodiguant à ses fils ce trésor indulgent,
A pas lents agiter sa cloche au son d'argent,
Promener près des eaux sa tête nonchalante,
Ou de son large flanc presser l'herbe odorante.
Le soir, lorsque plus loin s'étend l'ombre des monts,
Ma conque, rappelant mes troupeaux vagabonds,
Leur chanterait cet air si doux à ces campagnes,
Cet air que d'Appenzel répètent les montagnes.
Si Septembre, cédant au long mois qui le suit,
Marquait de froids zéphyrs l'approche de la nuit,
Dans ses flancs colorés une luisante argile
Garderait sous mon toit un feu lent et tranquille;
Ou, brûlant sur la cendre à la fuite du jour,

Un mélèze[1] odorant attendrait mon retour.
Une rustique épouse, et soigneuse et zélée,
Blanche (car, sous l'ombrage, au sein de la vallée,
Les fureurs du soleil n'osent les outrager),
M'offrirait le doux miel, les fruits de mon verger,
Le lait, enfant des sels de ma prairie humide,
Tantôt breuvage pur, et tantôt mets solide,
En un globe fondant sous ses mains épaissi,
En disque savoureux à la longue durci;
Et, cependant, sa voix, simple, et douce, et légère,
Me chanterait les airs que lui chantait sa mère.

Hélas! aux lieux amers où je suis enchaîné
Ce repos à mes jours ne fut point destiné!
J'irai : je veux encor visiter ce rivage;
Je veux, accompagné de ma Muse sauvage,
Revoir le Rhin tomber en des gouffres profonds,
Et le Rhône grondant sous d'immenses glaçons,
Et d'Arve aux flots impurs la Nymphe injurieuse.
Je vole, je parcours la cime harmonieuse
Où souvent de leurs Cieux les anges descendus,
En des nuages d'or mollement suspendus,
Emplissent l'air des sons de leur voix éthérée.
O Lac, fils des torrens! ô Thoun, onde sacrée!
Salut, Monts chevelus, verts et sombres remparts,
Qui contenez ses flots pressés de toutes parts!

---

1. Espèce de sapin.

Salut! de la Nature admirables caprices,
Où les bois, les cités, pendent en précipices!
Je veux, je veux courir sur vos sommets touffus;
Je veux, jouet errant de vos sentiers confus,
Foulant de vos rochers la mousse insidieuse,
Suivre de mes chevreaux la trace hasardeuse;
Et toi, grotte escarpée et voisine des Cieux [1],
Qui d'un ami des saints fus l'asile pieux,
Voûte obscure! où s'étend et chemine en silence
L'eau qui de roc en roc bientôt fuit et s'élance,
Ah! sous tes murs sans doute, un cœur trop agité
Retrouvera la joie et la tranquillité!

---

1. Au sud-est du Vand-Flue, montagne située dans le canton de Berne, on aperçoit, des bords du lac de Thoun, le fameux *trou* de *Saint-Béat* ou de *Saint-Bat*, remarquable par ses stalactites. Cette caverne qui porte aussi le nom de *Beaten-Hohle* (caverne du Béat), est fort grande, et s'élève de plus de cent pieds sur l'horizon du lac. Elle est divisée par la Nature en plusieurs chambres : aussi est-ce une tradition bien établie dans le canton qu'elle a été habitée par Saint-Béat, gentilhomme anglais, qui y finit ses jours, après y avoir vécu long-tems dans l'abstinence. Il sort de cette caverne un ruisseau considérable, nommé le *Beaten-Bach* (ruisseau du Béat), qui tombe d'environ cinquante pieds sur des roches à pic, placées sur les bords du lac de Thoun, d'où l'eau retombe ensuite tout d'un jet dans le lac. Ce site est sans contredit l'un des plus romantiques des treize cantons; on peut s'en former une idée dans le n° 29 des *Vues* de la Suisse. (*Note de l'Éditeur.*)



# FRAGMENS.

Tel j'étais autrefois, et tel je suis encor,
Quand ma main imprudente a tari mon trésor;
Quand, la nuit, accourant, au sortir de la table,
Si Fanny m'a fermé le seuil inexorable,
Je regagne mon toit. Là, lecteur studieux,
Content et sans désirs, je rends grâces aux Dieux.
Je crie : « O Soins de l'homme! Inquiétudes vaines!
« O que de vide, hélas! dans les choses humaines!
« Faut-il ainsi poursuivre, au hasard emportés,
« Et l'argent et l'amour, aveugles déités! »
Mais, si Plutus revient de sa source dorée
Conduire dans mes mains quelque veine égarée;
A mes signes, du fond de son appartement,
Si ma blanche voisine a souri mollement;
Adieu les grands discours, et le volume antique,
Et le sage lycée, et l'auguste portique!
Et reviennent en foule, et soupirs et billets,
Soins de plaire, parfums, et fêtes, et banquets,
Et longs regards d'amour, et molles élégies,
Et jusques au matin amoureuses orgies.

Eh bien! je le voulais : j'aurais bien dû me croire.
Tant de fois à ses torts je cédai la victoire!
Je devais une fois, du moins pour la punir,
Tranquillement l'attendre, et la laisser venir:
Non; oubliant quels cris, quelle aigre impatience
Hier sut me contraindre à la fuite, au silence,
Ce matin, de mon cœur trop facile bonté!
Je veux la ramener sans blesser sa fierté;
J'y vole; contre moi je lui cherche une excuse;
Je viens lui pardonner; et c'est moi qu'elle accuse!
C'est moi qui suis injuste, ingrat, capricieux;
Je prends sur sa faiblesse un empire odieux.
Et sanglots, et fureurs, injures menaçantes;
Et larmes, à couler toujours obéissantes;
Et, pour la paix, il faut, loin d'avoir eu raison,
Confus et repentant, demander mon pardon.

Les esclaves d'Amour ont tant versé de pleurs!
S'il a quelques plaisirs, il a tant de douleurs!
Qu'il garde ses plaisirs : dans un vallon tranquille
Les Muses contre lui nous offrent un asile:
Les Muses, seul objet de mes jeunes désirs,
Mes uniques amours, mes uniques plaisirs!
L'Amour n'ose troubler la paix de ce rivage:
Leurs modestes regards ont, loin de leur bocage,
Fait fuir ce dieu cruel, leur légitime effroi.

Chastes Muses! veillez, veillez toujours sur moi.

Mais non, le dieu d'Amour n'est point l'effroi des Muses!
Elles cherchent ses pas, elles aiment ses ruses.
Le cœur qui n'aime rien a beau les implorer:
Leur troupe, qui s'enfuit, ne veut pas l'inspirer.
Qu'un amant les invoque; et sa voix les attire.
C'est ainsi que toujours elles montent ma lyre.
Si je chante les Dieux ou les héros, soudain
Ma langue balbutie, et se travaille en vain;
Si je chante l'Amour, ma chanson d'elle-même
S'écoule de ma bouche, et vole à ce que j'aime.

---

### SUR LA MORT D'UN ENFANT.

L'innocente victime, au terrestre séjour,
N'a vu que le printems qui lui donna le jour;
Rien d'elle n'est resté qu'un nom, un vain nuage,
Un souvenir, un songe, une invisible image.
Adieu! fragile enfant, échappé de nos bras;
Adieu! dans la maison d'où l'on ne revient pas.
Nous ne te verrons plus, quand, de moisson couverte,
La campagne d'été rend la ville déserte;
Dans l'enclos paternel nous ne te verrons plus,
De tes pieds, de tes mains, de tes flancs demi-nus,
Presser l'herbe et les fleurs dont les nymphes de Seine
Couronnent tous les ans les coteaux de Lucienne.

L'axe de l'humble char à tes jeux destiné,
Par de fidèles mains avec toi promené,
Ne sillonnera plus les prés et le rivage.
Tes regards, ton murmure, obscur et doux langage,
N'inquiéteront plus nos soins officieux;
Nous ne recevrons plus, avec des cris joyeux,
Les efforts impuissans de ta bouche vermeille
A bégayer les sons offerts à ton oreille.
Adieu! dans la demeure où nous nous suivrons tous;
Où ta mère déja tourne ses yeux jaloux.

---

Partons : la voile est prête; et Byzance m'appelle.
Je suis vaincu : je suis au joug d'une cruelle.
Le tems, les longues mers, peuvent seuls m'arracher
Ses traits, que malgré moi je vais toujours chercher.
Son image, partout à mes yeux répandue;
Et les lieux qu'elle habite, et ceux où je l'ai vue;
Son nom qui me poursuit : tout offre à tout moment
Au feu qui me consume un funeste aliment.
Ma chère Liberté, mon unique héritage,
Trésor qu'on méconnaît tant qu'on en a l'usage,
Si doux à perdre, hélas! et sitôt regretté!
M'attends-tu sur ces bords, ma chère Liberté?

---

Tout mortel se soulage à parler de ses maux.
Le suc que d'Amérique enfantent les roseaux
Tempère au moins un peu les breuvages d'absinthe :

Ainsi le fiel d'amour s'adoucit par la plainte;
Soit que le jeune amant raconte son ennui
A quelque ami jadis agité comme lui;
Soit que, seul dans les bois, ses éloquentes peines
Ne s'adressent qu'aux vents, aux rochers, aux fontaines.

---

(Londres, décembre 1789.)

Sans parens, sans amis, et sans concitoyens,
Oublié sur la terre, et loin de tous les miens,
Par les vagues jeté dans cette île farouche,
Le doux nom de la France est souvent sur ma bouche.
Auprès d'un noir foyer, seul, je me plains du Sort;
Je compte les momens, je souhaite la mort;
Et pas un seul ami dont la voix m'encourage;
Qui près de moi s'asseye, et, voyant mon visage
Se baigner de mes pleurs, et tomber sur mon sein,
Me dise : « Qu'as-tu donc? » et me presse la main!

---

## BOUTADE.

La grâce, les talens, ni l'amour le plus tendre,
D'un douloureux affront ne peuvent nous défendre.
Encore si vos yeux daignaient, pour nous trahir,
Chercher dans vos amans celui qu'on peut choisir,
Qu'une Belle ose aimer sans honte et sans scrupule,
Et qu'on ose soi-même avouer pour émule!
Mais Dieux! combien de fois notre orgueil ulcéré

A rougi du rival qui nous fut préféré!
Oui, Thersite souvent peut faire une inconstante:
Souvent l'appât du crime est tout ce qui vous tente.

---

Le courroux d'un amant n'est point inexorable.
Ah! si tu la voyais cette belle coupable
Rougir, et s'accuser, et se justifier,
Sans implorer sa grâce et sans s'humilier;
Pourtant de l'obtenir doucement inquiète,
Et, les cheveux épars, immobile, muette,
Les bras, la gorge nus, en un mol abandon,
Tourner sur toi des yeux qui demandent pardon!
Crois qu'abjurant soudain le reproche farouche
Tes baisers porteraient son pardon sur sa bouche.

---

Viens près d'elle au matin, quand le Dieu du repos
Verse au mol oreiller de plus légers pavots,
Voir sur sa couche, encor du Soleil ennemie,
Errer nonchalamment une main endormie,
Ses yeux prêts à s'ouvrir, et sur son teint vermeil
Se reposer encor les ailes du Sommeil.

---

Près des bords où Venise est reine de la mer,
Le Gondolier nocturne, au retour de Vesper,
D'un aviron léger bat la vague aplanie,

Chante Renaud, Tancrède, et la belle Herminie.
Il aime ses chansons; il chante sans désir,
Sans gloire, sans projets, sans craindre l'avenir;
Il chante, et, plein du Dieu qui doucement l'anime,
Sait égayer du moins sa route sur l'abyme.
Comme lui, sans échos je me plais à chanter;
Et les vers inconnus que j'aime à méditer
Adoucissent pour moi la route de la vie,
Où de tant d'aquilons ma voile est poursuivie [1].

---

1. Ce fragment inédit, qui semble une légère imitation d'un des sonnets de Melchior Zoppi, nous est adressé au moment où nous imprimons cette feuille, par M. H. de Latouche, rédacteur en chef du Mercure du dix-neuvième siècle. C'est à ce même écrivain, élégant et modeste, que nous sommes redevables de la Notice intéressante sur la vie et les ouvrages d'André Chénier, imprimée en tête de ce volume. (*Note de l'Éditeur.*)



# ODES.

## ODE PREMIÈRE.

A MARIE-JOSEPH CHÉNIER.

Mon frère, que jamais la Tristesse importune
Ne trouble tes prospérités!
Va remplir à la fois la scène et la tribune ;
Que les Grandeurs et la Fortune
Te comblent de leurs biens, au talent mérités!

Que les Muses, les Arts, toujours d'un nouveau lustre
Embellissent tous tes travaux;
Et que, cédant à peine à ton vingtième lustre,
De ton tombeau la pierre illustre
S'élève radieuse entre tous les tombeaux!



# ODE II[1].

STROPHE I.

O mon Esprit! au sein des cieux,
Loin de tes noirs chagrins, une ardente allégresse
Te transporte au banquet des Dieux,
Lorsque ta haine vengeresse
Rallumée à l'aspect et du meurtre et du sang,
Ouvre de ton carquois l'inépuisable flanc.
De-là vole aux méchans ta flèche redoutée,
D'un fiel vertueux humectée,
Qu'au défaut de la foudre, esclave du plus fort,
Sur tous ces pontifes du crime,
Par qui la France, aveugle et stupide victime,
Palpite, et se débat contre une longue mort,
Lance ta fureur magnanime.

1. Cette Ode paraît avoir été composée à l'occasion de la fête donnée à Paris, dans le mois d'avril 1792, aux Suisses révoltés du régiment de Château-Vieux, sur une motion de Collot d'Herbois. On ne saurait mieux appliquer le *facit indignatio versum* de Juvénal.

*Voyez* encore, parmi les Iambes imprimés à la fin du présent volume, celui qu'André Chénier composa pour la même circonstance. (*Note de l'Éditeur.*)

## ANTI-STROPHE I.

Tu crois, d'un éternel flambeau
Éclairant les forfaits d'une horde ennemie,
Défendre à la nuit du tombeau
D'ensevelir leur infamie.
Déja tu penses voir, des bouts de l'Univers,
Sur la foi de ma lyre, au nom de ces pervers,
Frémir l'horreur publique; et d'honneur et de gloire
Fleurir ma tombe et ta mémoire;
Comme autrefois tes Grecs accouraient à des jeux,
Quand l'amoureux fleuve d'Élide
Eut de traîtres punis vu triompher Alcide;
Ou quand l'arc Pythien d'un reptile fougueux
Eut purgé les champs de Phocide:

## ÉPODE I.

Vain espoir! inutile soin!
Ramper est des humains l'ambition commune:
C'est leur plaisir, c'est leur besoin.
Voir, fatigue leurs yeux; juger, les importune;
Ils laissent juger la Fortune,
Qui fait juste celui qu'elle fait tout-puissant.
Ce n'est point la vertu, c'est la seule victoire
Qui donne l'honneur et la gloire;
Teint du sang des vaincus, tout glaive est innocent.

STROPHE II.

Que tant d'opprimés expirans
Aillent aux cieux réveiller le Supplice;
Que sur ces monstres dévorans
Son bras d'airain s'appesantisse;
Qu'ils tombent: à l'instant vois-tu leurs noms flétris,
Par leur peuple vénal leurs cadavres meurtris,
Et pour jamais transmise à la publique ivresse
Ta louange avec leur bassesse?
Mais, si Mars est pour eux, leurs vertus, leurs bienfaits
Sont bénis de la terre entière;
Tout s'obscurcit auprès de la splendeur guerrière:
Elle éblouit les yeux, et sur les noirs forfaits
Étend un voile de lumière.

ANTI-STROPHE II.

Dès-lors l'Étranger étonné
Se tait avec respect devant leur sceptre immense;
Leur peuple à leurs pieds enchaîné,
Vantant jusques à leur clémence,
Nous voue à la risée, à l'opprobre, aux tourmens:
Nous, de la vertu libre indomptables amans!
Humains! lâche troupeau... Mais qu'importent au Sage
Votre blâme, votre suffrage,
Votre encens, vos poignards, et de flux en reflux
Vos passions précipitées?
Il nous faut tous mourir : à sa vie ajoutées

Au prix du déshonneur, quelques heures de plus
Lui sembleraient trop achetées.

ÉPODE II.

Lui, grands Dieux! courtisan menteur,
De sa raison céleste abandonner le faîte,
Pour descendre à votre hauteur!
En lui-même affermi, comme l'antique athlète,
Sur le sol où son pied s'arrête,
Il reste inébranlable à tout effort mortel,
Et laisse avec dédain ce vulgaire imbécile,
Toujours turbulent et servile,
Flotter de maître en maître et d'autel en autel.



## ODE III.

Bysance, mon berceau! jamais tes janissaires
Du Musulman paisible ont-ils forcé le seuil?
Vont-ils jusqu'en son lit, nocturnes émissaires,
Porter l'épouvante et le deuil?

Son harem ne connaît, invisible retraite,
Le choix, ni les projets, ni le nom des Visirs;
Là, sûr du lendemain, il repose sa tête,
Sans craindre au sein de ses plaisirs,

Que cent nouvelles lois, qu'une nuit a fait naître
De juges assassins un tribunal pervers,
Lancent sur son réveil, avec le nom de traître,
La mort, la ruine, ou les fers.

Tes mœurs et ton Coran sur ton Sultan farouche
Veillent, le glaive nu, s'il croyait tout pouvoir;
S'il osait tout braver, et dérober sa bouche
Au frein de l'antique devoir.

Voilà donc une digue où la Toute-puissance
Voit briser le torrent de ses vastes progrès!
Liberté, qui nous fuis, tu ne fuis point Bysance!
Tu planes sur ses minarets!

## ODE IV.

J'ai vu sur d'autres yeux, qu'Amour faisait sourire,
Ses doux regards s'attendrir et pleurer,
Et du miel le plus doux que sa bouche respire
Un autre s'enivrer;

Et, quand sur mon visage un trouble involontaire
Exprimait le dépit de mon cœur agité,
Un coup-d'œil caressant, furtivement jeté,
Tempérait dans mon sein cette souffrance amère.

Ah! dans le fond de ses forêts,
Le ramier, déchiré de traits,
Gémit au moins sans se contraindre;
Et le fugitif Actéon,
Percé par les traits d'Orion,
Peut l'accuser et peut se plaindre.

## ODE V.

### AUX PREMIERS FRUITS DE MON JARDIN.

Précurseurs de l'Automne, ô fruits nés d'une terre
Où l'art industrieux, sous ses maisons de verre,
Des soleils du midi sait feindre les chaleurs!
Allez trouver Fanny, cette mère craintive ;
A sa fille, aux doux yeux, fleur débile et tardive,
Rendez la force et les couleurs.

Non qu'un péril funeste assiége son enfance:
Mais du cœur maternel la tendre défiance
N'attend pas le danger qu'elle sait trop prévoir;
Et Fanny, qu'une fois les Destins ont frappée,
Soupçonneuse, et long-tems de sa perte occupée,
Redoute de loin leur pouvoir.

L'Été va dissiper de si promptes alarmes.
Nous devons, en naissant, tous un tribut de larmes;
Les siennes ont déja trop satisfait aux Dieux.
Sa beauté, ses vertus, ses grâces naturelles,
N'ont point des Dieux sans doute, ainsi que des mortelles,
Armé le courroux envieux.

Belle bientôt comme elle, au retour d'Érigone,
L'enfant va ranimer, nourrisson de Pomone,
Ce front que de Borée un souffle avait terni.
Oh! de la conserver, Cieux! faites votre étude!
Que jamais la douleur, même l'inquiétude,
N'approchent du sein de Fanny!

Que n'est-ce encor ce tems et d'amour et de gloire
Qui de Pollux, d'Alceste, a gardé la mémoire,
Quand un pieux échange apaisait les Enfers!
Quand les trois Sœurs pouvaient n'être point inflexibles,
Et qu'au prix de ses jours de leurs ciseaux terribles
On rachetait des jours plus chers!

Oui, je voudrais alors qu'en effet toute prête
La Parque, aimable enfant, vînt menacer ta tête,
Pour me mettre en ta place, et te sauver le jour;
Voir ma trame rompue à la tienne enchaînée;
Et Fanny s'avouer par moi seul fortunée,
Et s'applaudir de mon amour.

Ma tombe quelque jour troublerait sa pensée.
Quelque jour, à sa fille, entre ses bras pressée,
L'œil humide peut-être, en passant près de moi :
« Celui-ci, dirait-elle, à qui je fus bien chère,
« Fut content de mourir, en songeant que ta mère
« N'aurait point à pleurer sur toi. »

## ODE VI.

Non, de tous les amans les regards, les soupirs,
Ne sont point des piéges perfides;
Non, à tromper des cœurs délicats et timides
Tous ne mettent point leurs plaisirs;
Toujours la feinte mensongère
Ne farde point de pleurs, vains enfans des désirs,
Une insidieuse prière.

Non, avec votre image, artifice et détour
Fanny! n'habitent point une âme:
Des yeux pleins de vos traits sont à vous. Nulle femme
Ne leur paraît digne d'amour:
Ah! la pâle fleur de Clytie
Ne voit au Ciel qu'un astre; et l'absence du jour
Flétrit sa tête appesantie.

Des lèvres d'une belle un seul mot échappé
Blesse d'une trace profonde
Le cœur d'un malheureux qui ne voit qu'elle au monde:
Son cœur pleure en secret frappé,
Quand sa bouche feint de sourire.

Il fuit; et, jusqu'au jour de son trouble occupé,
Absente, il ose au moins lui dire:

« Fanny! Belle adorée, aux yeux doux et sereins,
« Heureux qui, n'ayant d'autre envie
« Que de vous voir, vous plaire, et vous donner sa vie,
« Oublié de tous les humains,
« Près d'aller rejoindre ses pères,
« Vous dira, vous pressant de ses mourantes mains:
« Crois-tu qu'il soit des cœurs sincères! »



## ODE VII.

### A FANNY.

Fanny! l'heureux mortel qui près de toi respire
Sait, à te voir parler, et rougir, et sourire,
De quels hôtes divins le Ciel est habité:
La Grâce, la Candeur, la naïve Innocence,
Ont, depuis ton enfance,
De tout ce qui peut plaire enrichi ta beauté.

Sur tes traits, où ton âme imprime sa noblesse,
Elles ont su mêler aux roses de jeunesse
Ces roses de pudeur, charmes plus séduisans,
Et remplir tes regards, tes lèvres, ton langage,
De ce miel dont le sage
Cherche lui-même en vain à défendre ses sens.

Oh! que n'ai-je moi seul tout l'éclat et la gloire
Que donnent les talens, la beauté, la victoire,
Pour, fixant sur moi seul ta pensée et tes yeux,
Que ton cœur loin de moi soit plein de ma présence,
Comme dans ton absence
Ton aspect bien-aimé m'est présent en tous lieux.

Je pense: Elle était là. Tous disaient: «Qu'elle est belle!»
Tels furent ses regards, sa démarche fut telle,
Et tels ses vêtemens, sa voix et ses discours.
Sur ce gazon assise, et dominant la plaine,
Des Méandres de Seine,
Rêveuse, elle suivait les obliques détours.

Ainsi dans les forêts j'erre avec ton image.
Ainsi le jeune faon, dans son désert sauvage,
D'un plomb volant percé, précipite ses pas :
Il emporte en fuyant sa mortelle blessure;
Couché près d'une eau pure,
Palpitant, hors d'haleine, il attend le trépas.



## ODE VIII.

### A FANNY, MALADE.

Quelquefois un souffle rapide
Obscurcit un moment sous sa vapeur humide
L'or, qui reprend soudain sa brillante couleur :
Ainsi du Sirius, ô jeune bien-aimée !
Un moment l'haleine enflammée
De ta beauté vermeille a fatigué la fleur.

De quel tendre et léger nuage
Un peu de pâleur douce, épars sur ton visage,
Enveloppa tes traits calmes et languissans !
Quel regard, quel sourire, à peine sur ta couche
Entr'ouvraient tes yeux et ta bouche !
Et que de miel coulait de tes faibles accens !

Oh ! qu'une belle est plus à craindre,
Alors qu'elle gémit, alors qu'on peut la plaindre,
Qu'on s'alarme pour elle. Ah ! s'il était des cœurs,
Fanny ! que ton éclat eût trouvés insensibles,
Ils ne resteraient point paisibles
Près de ton front, voilé de ces douces langueurs !

Oui, quoique meilleure et plus belle,
Toi-même cependant tu n'es qu'une mortelle:
Je le vois; mais, du Ciel, toi, l'orgueil et l'amour!
Tes beaux ans sont sacrés. Ton âme et ton visage
Sont des Dieux la divine image;
Et le Ciel s'applaudit de t'avoir mise au jour.

Le Ciel t'a vue en tes prairies
Oublier tes loisirs, tes lentes rêveries;
Et tes dons et tes soins chercher les malheureux;
Tes délicates mains à leurs lèvres amères
Présenter des sucs salutaires,
Ou presser d'un lin pur leurs membres douloureux.

Souffrances que je leur envie!
Qu'ils eurent de bonheur de trembler pour leur vie,
Puisqu'ils virent sur eux tes regrets caressans;
Et leur toit rayonner de ta douce présence;
Et la Bonté, la Complaisance,
Attendrir tes discours, plus chers que tes présens!

Près de leur lit, dans leur chaumière,
Ils crurent voir descendre un ange de lumière,
Qui des ombres de mort dégageait leur flambeau:
Leurs cœurs étaient émus comme, aux yeux de la Grèce,
La victime qu'une Déesse
Vint ravir à l'Aulide, à Chalchas, au tombeau [1].

---

1. « D'autres poètes ont feint que Diane, ayant eu pitié d'Iphigé-

Ah! si des douleurs étrangères
D'une larme si noble humectent tes paupières,
Et te font des Destins accuser la rigueur,
Ceux qui souffrent pour toi, tu les plaindras peut-être;
Et les douleurs que tu fais naître
Ont-elles moins le droit d'intéresser ton cœur?

Troie, antique honneur de l'Asie,
Vit le prince expirant des guerriers de Mysie [1]
D'un vainqueur généreux éprouver les bienfaits:
D'Achille désarmé la main amie et sûre
Toucha sa mortelle blessure,
Et soulagea les maux qu'elle-même avait faits.

A tous les instans rappelée,
Ta vue apaise ainsi l'âme qu'elle a troublée.
Fanny! pour moi ta vue est la clarté des Cieux;
Vivre est te regarder, t'aimer, et te le dire;
Et, quand tu daignes me sourire,
Le lit de Vénus même est sans prix à mes yeux.

---

« nie, l'avait enlevée et portée dans la Tauride au moment qu'on « l'allait sacrifier; et que la Déesse avait fait trouver en sa place ou « une biche ou une autre victime de cette nature. Euripide a suivi « cette fable; et Ovide l'a mise au nombre de ses métamorphoses. » Racine, préface de son *Iphigénie*. (*Note de l'Éditeur.*)

1. Hector. Voyez *Iliade*, liv. III. (*Note de l'Éditeur.*)



# ODE IX.

A MARIE-ANNE-CHARLOTTE CORDAY.

Quoi! tandis que partout, ou sincères ou feintes,
Des lâches, des pervers les larmes et les plaintes
Consacrent leur Marat parmi les Immortels [1],
Et que, prêtre orgueilleux de cette idole vile,
Des fanges du Parnasse un impudent reptile
Vomit un hymne infâme au pied de ses autels [2],

La Vérité se tait! Dans sa bouche glacée,
Des liens de la peur sa langue embarrassée
Dérobe un juste hommage aux exploits glorieux!
Vivre est-il donc si doux! De quel prix est la vie,
Quand sous un joug honteux la pensée asservie,
Tremblante, au fond du cœur, se cache à tous les yeux!

---

1. On sait qu'après sa mort Marat reçut des honneurs presque divins; que, dans toutes les places publiques, on lui érigea des mausolées et des arcs de triomphe; et que, plus tard, ses complices poussèrent leur frénésie jusqu'à porter en triomphe ses restes au Panthéon. (*Note de l'Éditeur.*)

2. Cet hymne est d'Audoin, le député. (*Note de l'Éditeur.*)

Non, non : je ne veux point t'honorer en silence,
Toi qui crus par ta mort ressusciter la France,
Et dévouas tes jours à punir des forfaits!
Le glaive arma ton bras, Fille grande et sublime!
Pour faire honte aux Dieux, pour réparer leur crime,
Quand d'un homme à ce monstre ils donnèrent les traits!

Le noir serpent, sorti de sa caverne impure,
A donc vu rompre enfin, sous ta main ferme et sûre,
Le venimeux tissu de ses jours abhorrés!
Aux entrailles du tigre, à ses dents homicides,
Tu viens redemander et les membres livides,
Et le sang des humains qu'il avait dévorés!

Son œil mourant t'a vue, en ta superbe joie,
Féliciter ton bras, et contempler ta proie;
Ton regard lui disait : « Va, Tyran furieux!
« Va, cours frayer la route aux tyrans, tes complices!
« Te baigner dans le sang fut tes seules délices :
« Baigne-toi dans le tien, et reconnais des Dieux! »

La Grèce, ô Fille illustre! admirant ton courage,
Épuiserait Paros pour placer ton image
Auprès d'Harmodius, auprès de son ami [1];
Et des chœurs sur ta tombe, en une sainte ivresse,
Chanteraient Némésis, la tardive déesse,
Qui frappe le méchant sur son trône endormi.

---

1. Aristogiton.

Mais la France à la hache abandonne ta tête [1] !
C'est au monstre égorgé qu'on prépare une fête
Parmi ses compagnons, tous dignes de son sort !
Oh ! quel noble dédain fit sourire ta bouche,
Quand un brigand, vengeur de ce brigand farouche,
Crut te faire pâlir aux menaces de mort !

C'est lui qui dut pâlir, et tes juges sinistres,
Et notre affreux sénat, et ses affreux ministres,
Quand, à leur tribunal, sans crainte et sans appui,
Ta douceur, ton langage, et simple et magnanime,
Leur apprit qu'en effet, tout puissant qu'est le crime,
Qui renonce à la vie est plus puissant que lui !

Long-temps, sous les dehors d'une allégresse aimable,
Dans ses détours profonds ton âme impénétrable
Avait tenu cachés les destins du pervers [2] :
Ainsi, dans le secret amassant la tempête,
Rit un beau ciel d'azur, qui cependant s'apprête
A foudroyer les monts, à soulever les mers.

---

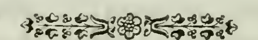
1. Charlotte Corday fut exécutée le 18 juillet 1793, à midi, sur la place de la Révolution. (*Note de l'Éditeur.*)

2. L'assassinat du jeune de Belzunce, son amant, massacré par les complices de Marat, lui avait déja fait concevoir le désir de la vengeance : elle méditait en silence les moyens de le remplir, lorsque la proscription des Girondins vint l'enhardir et la déterminer. Elle partit de Caen le 11 juillet 1794 ; et, le 13 du même mois, Marat n'existait plus. (*Note de l'Éditeur.*)

Belle, jeune, brillante, aux bourreaux amenée,
Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée;
Ton front resta paisible, et ton regard serein;
Calme sur l'échafaud, tu méprisas la rage
D'un peuple abject, servile, et fécond en outrage,
Et qui se croit encore et libre et souverain.

La Vertu seule est libre! Honneur de notre histoire,
Notre immortel opprobre y vit avec ta gloire:
Seule tu fus un homme, et vengeas les humains!
Et nous, eunuques vils, troupeau lâche et sans âme,
Nous savons répéter quelques plaintes de femme;
Mais le fer pèserait à nos débiles mains!

Un scélérat de moins rampe dans cette fange.
La Vertu t'applaudit : de sa mâle louange,
Entends, belle Héroïne! entends l'auguste voix.
O Vertu! le poignard, seul espoir de la terre,
Est ton arme sacrée, alors que le tonnerre
Laisse régner le Crime, et se vend à ses lois.



# ODE X.

O Versaille! ô Bois! ô Portiques!
Marbres vivans! Berceaux antiques!
Par les Dieux et les Rois Élysée embelli!
A ton aspect, dans ma pensée,
Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,
Coule un peu de calme et d'oubli.

Paris me semble un autre empire,
Dès que chez toi je vois sourire
Mes pénates secrets, couronnés de rameaux,
D'où souvent les monts et les plaines
Vont dirigeant mes pas aux campagnes prochaines,
Sous de triples cintres d'ormeaux.

Les chars, les royales merveilles,
Des gardes les nocturnes veilles:
Tout a fui; des grandeurs tu n'es plus le séjour;
Mais le Sommeil, la Solitude,
Dieux jadis inconnus, et les Arts, et l'Étude,
Composent aujourd'hui ta cour.

Ah! malheureux! à ma jeunesse
Une oisive et morne paresse

Ne laisse plus goûter les studieux loisirs!
Mon âme, d'ennui consumée,
S'endort dans les langueurs! Louange et renommée
N'inquiètent plus mes désirs!

L'abandon, l'obscurité, l'ombre,
Une paix taciturne et sombre:
Voilà tous mes souhaits. Cache mes tristes jours,
Versaille! et, s'il faut que je vive,
Nourris de mon flambeau la clarté fugitive
Aux douces chimères d'amours!

L'âme n'est point encor flétrie,
La vie encor n'est point tarie,
Quand un regard nous trouble et le cœur et la voix,
Qui cherche les pas d'une belle,
Qui peut ou s'égayer ou gémir auprès d'elle,
De ses jours peut porter le poids.

J'aime : je vis. Heureux rivage!
Tu conserves sa noble image,
Son nom, qu'à tes forêts j'ose apprendre le soir,
Quand, l'âme doucement émue,
J'y reviens méditer l'instant où je l'ai vue,
Et l'instant où je dois la voir!

Pour elle seule encor abonde
Cette source, jadis féconde,

Qui coulait de ma bouche en sons harmonieux!
Sur mes lèvres tes bosquets sombres
Forment pour elle encor ces poétiques nombres,
Langage d'amour et des Dieux!

Ah! témoin des succès du crime,
Si l'homme juste et magnanime
Pouvait ouvrir son cœur à la félicité,
Versaille! tes routes fleuries,
Ton silence, fertile en belles rêveries,
N'auraient que joie et volupté!

Mais souvent tes vallons tranquilles,
Tes sommets verts, tes frais asiles,
Tout-à-coup à mes yeux s'enveloppent de deuil:
J'y vois errer l'ombre livide
D'un peuple d'innocens, qu'un tribunal perfide
Précipite dans le cercueil [1]!

---

1. Cette ode doit avoir été composée peu de tems après le massacre des prisonniers à Versailles. (*Note de l'Éditeur.*)



## ODE XI.

### LA JEUNE CAPTIVE.

L'épi naissant mûrit, de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
Boit les doux présens de l'Aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort:
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du Nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'Illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain:
J'ai les ailes de l'Espérance.
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du Ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir! Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bien-venue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encor est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie, à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe, en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printems, je veux voir la moisson;
Et comme le Soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

O Mort! tu peux attendre: éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore:
Pour moi Palès encore a des asiles verts;
Les Amours des baisers, les Muses des concerts;
Je ne veux pas mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune Captive;
Et, secouant le joug de mes jours languissans,
Aux douces lois des vers je pliais les accens
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours;
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle[1].

---

1. Cette ode fut composée, sous les verrous de Saint-Lazare, pour mademoiselle de Coigny, détenue dans cette prison, en même tems qu'André Chénier. (*Note de l'Éditeur.*)



# POÉSIES
## DIVERSES.

---

## ÉPILOGUE.

Ma Muse pastorale aux regards des Français
Osait ne point rougir d'habiter les forêts.
Elle eût voulu montrer aux belles de nos villes
La champêtre innocence et les plaisirs tranquilles;
Et, ramenant Palès des climats étrangers,
Faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers.
Elle a vu, me suivant dans mes courses rustiques,
Tous les lieux illustrés par des chants bucoliques.
Ses pas de l'Arcadie ont visité les bois,
Et ceux du Mincius, que Virgile autrefois
Vit à ses doux accens incliner leur feuillage;
Et d'Hermus aux flots d'or l'harmonieux rivage,
Où Bion, de Vénus répétant les douleurs,
Du beau sang d'Adonis a fait naître des fleurs [1];

---

1. Voyez l'idylle première de Bion, intitulée : Επιταφιος Αδωνιδος. (*Note de l'Éditeur.*)

Vous, Aréthuse! aussi, que de toute fontaine
Théocrite et Moschus firent la souveraine ;
Et les bords montueux de ce lac enchanté,
Des vallons de Zurich pure divinité,
Qui du sage Gessner[1] à ses Nymphes avides
Murmure les chansons sous leurs antres humides.
Elle s'est abreuvée à ces savantes eaux,
Et partout, sur leurs bords, a coupé des roseaux.
Puisse-t-elle en avoir pris sur les mêmes tiges
Que ces Chanteurs divins, dont les doctes prestiges
Ont aux fleuves charmés fait oublier leur cours,
Aux troupeaux l'herbe tendre, au pasteur ses amours!
De ces roseaux, liés par des nœuds de fougère,
Elle osait composer sa flûte bocagère,
Et voulait, sous ses doigts exhalant de doux sons,
Chanter Pomone et Pan, les ruisseaux, les moissons,
Les vierges aux doux yeux, et les grottes muettes,
Et de l'âge d'amour les ardeurs inquiètes.

---

1. Zurich fut le berceau de Salomon Gessner. (*Note de l'Éd.*)



# HYMNE
# A LA FRANCE.

France! ô belle Contrée! ô Terre généreuse!
Que les Dieux complaisans formaient pour être heureuse!
Tu ne sens point du Nord les glaçantes horreurs;
Le Midi de ses feux t'épargne les fureurs.
Tes arbres innocens n'ont point d'ombres mortelles;
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles
Ne trompent une main crédule; ni tes bois
Des tigres frémissans ne redoutent la voix;
Ni les vastes serpens ne traînent sur tes plantes
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.

Les chênes, les sapins et les ormes épais,
En utiles rameaux ombragent tes sommets;
Et de Baune et d'Aï les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine et les hauts Pyrénées,
Sous leurs bruyans pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux, mûris sur leurs coteaux.
La Provence odorante, et de Zéphire aimée,
Respire sur les mers une haleine embaumée,

Aux bords des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leur tunique d'or;
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Formant la grasse olive aux liqueurs savonneuses,
Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
Où la fraîche grenade enferme ses rubis.
Sur tes rochers touffus la chèvre se hérisse;
Tes prés enflent de lait la féconde génisse;
Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,
Épaissir le tissu de leur blanche toison.
Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan[1] boit l'urne de la Seine,
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux :
L'indomptable Garonne, aux vagues insensées;
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées[2];
La Seine, au flot royal; la Loire, dans son sein
Incertaine; et la Saône, et mille autres enfin,
Qui nourrissent partout, sur tes nobles rivages,
Fleurs, moissons et vergers, et bois et pâturages;
Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
Sous les arches de pierre à grand bruit emportés.
Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,

---

1. La basse Normandie. (*Note de l'Éditeur.*)

2. Personne n'ignore que le Rhône prend sa source dans un glacier, au pied du mont de *la Fourche*, situé dans le Valais. (*Note de l'Éditeur.*)

Ces ports où des deux mers l'active bienfaisance
Amène les tributs du rivage lointain,
Que visite Phœbus le soir ou le matin?
Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,
De bassin en bassin ces ondes amassées,
Pour joindre au pied des monts l'une et l'autre Thétis [1];
Et ces vastes chemins en tous lieux départis,
Où l'Étranger, à l'aise achevant son voyage,
Pense au nom des Trudainc [2], et bénit leur ouvrage?

Ton peuple industrieux est né pour les combats.
Le glaive, le mousquet, n'accablent point ses bras:
Il s'élance aux assauts; et son fer intrépide
Chassa l'impie Anglais [3], usurpateur avide.
Le Ciel les fit humains, hospitaliers et bons,
Amis des doux plaisirs, des festins, des chansons;

---

1. Le canal du Languedoc, commencé en 1666, et terminé en 1681, sur les plans du baron Riquet et du célèbre ingénieur militaire Andreossy. (*Note de l'Éditeur.*)

2. Philibert de Trudaine, intendant-général des finances, et père des deux Trudaine dont il a été question plus haut, eut dans son département les fermes-générales, le commerce, les manufactures et les ponts-et-chaussées; et il administra ces différentes parties avec autant de zèle que de lumières. (*Note de l'Édit.*)

3. Sous Charles VII, les Anglais perdirent toutes les villes et places fortes qu'ils avaient conquises en France avant lui. (*Note de l'Éditeur.*)

Mais, faibles, opprimés, la tristesse inquiète
Glace ces chants joyeux sur leur bouche muette,
Pour les jeux, pour la danse, appesantit leurs pas,
Renverse devant eux les tables des repas,
Flétrit de longs soucis, empreinte douloureuse,
Et leur front et leur âme. O France! trop heureuse
Si tu voyais tes biens, si tu profitais mieux
Des dons que tu reçus de la bonté des Cieux!

Vois le superbe Anglais, l'Anglais dont le courage
Ne s'est soumis qu'aux lois d'un sénat libre et sage,
Qui t'épie, et, dans l'Inde éclipsant ta splendeur,
Sur tes fautes sans nombre élève sa grandeur.
Il triomphe, il t'insulte. Oh! combien tes collines
Tressailleraient de voir réparer tes ruines,
Et pour la Liberté donneraient sans regrets
Et leur vin, et leur huile, et leurs belles forêts!
J'ai vu dans tes hameaux la plaintive misère,
La mendicité blême, et la douleur amère.
Je t'ai vu dans tes biens, indigent laboureur,
D'un fisc avare et dur maudissant la rigueur,
Versant aux pieds des Grands des larmes inutiles,
Tout trempé de sueurs, pour toi-même infertiles,
Découragé de vivre, et plein d'un juste effroi
De mettre au jour des fils malheureux comme toi.
Tu vois sous les soldats les villes gémissantes;
Corvée, impôts rongeurs, tributs, taxes pesantes;

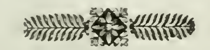
Le sel, fils de la terre, ou même l'eau des mers,
Source d'oppressions et de fléaux divers;
Vingt brigands, revêtus du nom sacré de Prince,
S'unir à déchirer une triste province,
Et courir, à l'envi, de son sang altérés,
Se partager entre eux ses membres déchirés.
O sainte Égalité! dissipe nos ténèbres,
Renverse les verrous, les bastilles funèbres!
Le riche indifférent, dans un char promené,
De ces gouffres secrets partout environné,
Rit avec les bourreaux, s'il n'est bourreau lui-même;
Près de ces noirs réduits de la misère extrême,
D'une maîtresse impure achète les transports,
Chante sur des tombeaux, et boit parmi des morts!

Malesherbes! Turgot! ô vous en qui la France
Vit luire, hélas! en vain, sa dernière espérance!
Ministres dont le cœur a connu la pitié!
Ministres dont le nom ne s'est point oublié!
Ah! si de telles mains, justement souveraines,
Toujours de cet empire avaient tenu les rênes,
L'Équité clairvoyante aurait régné sur nous;
Le faible aurait osé respirer près de vous;
L'oppresseur, évitant d'armer d'injustes plaintes,
Sinon quelque pudeur aurait eu quelques craintes;
Le délateur impie, opprimé par la faim,
Serait mort dans l'opprobre; et tant d'hommes enfin,

l'insu de nos lois, à l'insu du vulgaire,
Foudroyés sous les coups d'un pouvoir arbitraire,
De cris non entendus, de funèbres sanglots,
Ne feraient point gémir les voûtes des cachots!

Non, je ne veux plus vivre en ce séjour servile:
J'irai, j'irai bien loin me chercher un asile,
Un asile à ma vie en son paisible cours,
Une tombe à ma cendre à la fin de mes jours,
Où d'un Grand, au cœur dur, l'opulence homicide
Du sang d'un peuple entier ne sera point avide,
Et ne me dira point, avec un rire affreux,
Qu'ils se plaignent sans cesse, et qu'ils sont trop heureux;
Où, loin des ravisseurs, la main cultivatrice
Recueillera les dons d'une terre propice;
Où mon cœur, respirant sous un ciel étranger,
Ne verra plus des maux qu'il ne peut soulager;
Où mes yeux, éloignés des publiques misères,
Ne verront plus partout les larmes de mes frères,
Et la pâle indigence à la mourante voix,
Et les crimes puissans qui font trembler les lois.
Toi donc, Équité sainte! ô toi, Vierge adorée!
De nos tristes climats pour long-tems ignorée,
Daigne, du haut des Cieux, goûter le libre encens
D'une lyre au cœur chaste, aux transports innocens,
Qui ne saura jamais, par des vœux mercenaires,
Flatter, à prix d'argent, des faveurs arbitraires,

Mais qui rendra toujours, par amour et par choix,
Un noble et pur hommage aux appuis de tes lois!
De vœux pour les humains tous ses chants retentissent;
La Vérité l'enflamme; et ses cordes frémissent,
Quand l'air qui l'environne auprès d'elle a porté
Le doux nom des vertus et de la liberté.



## SUR UN GROUPE

# DE JUPITER ET EUROPE.

Étranger! ce taureau qu'au sein des mers profondes
D'un pied léger et sûr tu vois fendre les ondes,
Est le seul que jamais Amphitrite ait porté.
Il nage aux bords crétois. Une jeune beauté,
Dont le vent fait voler l'écharpe obéissante,
Sur ses flancs est assise; et d'une main tremblante
Tient sa corne d'ivoire; et, les pleurs dans les yeux,
Appelle ses parens, ses compagnes, ses jeux;
Et, redoutant la vague et ses assauts humides,
Retire et veut sous soi cacher ses pieds timides.

L'art a rendu l'airain fluide et frémissant:
On croit le voir flotter. Ce nageur mugissant,
Ce taureau, c'est un Dieu: c'est Jupiter lui-même.
Dans ces traits déguisés, du Monarque suprême
Tu reconnais encor et la foudre et les traits.
Sidon l'a vu descendre au bord de ses guérets,
Sous ce front emprunté couvrant ses artifices,
Brillant objet des vœux de toutes les génisses.

La vierge tyrienne, Europe, son amour,
Imprudente, le flatte : il la flatte à son tour;
Et, se fiant à lui, la Belle désirée
Ose asseoir sur son flanc cette charge adorée.
Il s'élance dans l'onde; et le divin nageur,
Le taureau roi des Dieux, l'humide ravisseur,
A déja passé Chypre et ses rives fertiles;
Il approche de Crète, et va voir les cent villes.



# A M. DE PANGE L'AINÉ.

Heureux qui, se livrant aux sages disciplines,
Nourri du lait sacré des antiques doctrines,
Ainsi que de talens, a jadis hérité
D'un bien modique et sûr qui fait la liberté!
Il a, dans sa paisible et sainte solitude,
Du loisir, du sommeil, et les bois, et l'étude;
Le banquet des amis, et quelquefois, les soirs,
Le baiser jeune et frais d'une belle aux yeux noirs.
Il ne faut point qu'il dompte un ascendant suprême,
Opprime son génie, et s'éteigne lui-même,
Pour user, sans honneur, et sa plume et son tems
A des travaux obscurs, tristement importans.
Il n'a point, pour pousser sa barque vagabonde,
A se précipiter dans les flots du grand monde;
Il n'a point à souffrir vingt discours odieux
De raisonneurs, méchans encor plus qu'ennuyeux,
Tels qu'en de longs détours de disputes frivoles
Hurlent de vingt partis les prétentions folles :
Prêtres et Gens de cour, ambitieux tyrans;
Nobles et Magistrats, superbes ignorans;
Tous vieux usurpateurs, et voraces corsaires,

Et dignes héritiers de l'esprit de nos pères.
Il n'entend point tonner le chef-d'œuvre ampoulé
D'un sourcilleux rimeur au fauteuil installé;
Il ne doit point toujours déguiser ce qu'il pense,
Imposer à son âme un éternel silence,
Trahir la vérité pour avoir le repos,
Et feindre d'être un sot pour vivre avec les sots.



# LES DEUX RATS,

## FABLE.

(Horace, sat. 6, liv. II.)

Un jour le rat des champs, ami du rat de ville,
Invita son ami dans son rustique asile.
Il était économe, et soigneux de son bien;
Mais l'hospitalité, leur antique lien,
Fit les frais de ce jour, comme d'un jour de fête.
Tout fut prêt : lard, raisin, et fromage, et noisette.
Il cherchait par le luxe et la variété
A vaincre les dégoûts d'un hôte rebuté,
Qui, parcourant de l'œil sa table officieuse,
Jetait sur tout à peine une dent dédaigneuse ;
Et lui, d'orge et de blé faisant tout son repas,
Laissait au citadin les mets plus délicats.

« Ami! dit celui-ci, veux-tu, dans la misère,
« Vivre au dos escarpé de ce mont solitaire,
« Ou préférer le monde à tes tristes forêts?
« Viens; crois-moi, suis mes pas : la ville est ici près.

« Festins, fêtes, plaisirs, y sont en abondance.
« L'heure s'écoule, ami; tout fuit; la mort s'avance:
« Les grands ni les petits n'échappent à ses lois.
« Jouis, et te souviens qu'on ne vit qu'une fois. »

Le Villageois écoute, accepte la partie:
On se lève, et d'aller. Tous deux de compagnie,
Nocturnes voyageurs, dans des sentiers obscurs,
Se glissent vers la ville, et rampent sous les murs.

La nuit quittait les Cieux, quand notre couple avide
Arrive en un palais opulent et splendide,
Et voit fumer encor dans des plats de vermeil
Des restes d'un souper le brillant appareil.
L'un s'écrie; et, riant de sa frayeur naïve,
L'autre sur le duvet fait placer son convive,
S'empresse de servir, ordonner, disposer,
Va, vient, fait les honneurs, le priant d'excuser.

Le Campagnard bénit sa nouvelle fortune:
Sa vie en ses déserts était âpre, importune;
La tristesse, l'ennui, le travail et la faim.
Ici, l'on y peut vivre, et rire; quand soudain
Des volets à grand bruit interrompent la fête.
On court, on vole, on fuit: nul coin, nulle retraite.
Les dogues réveillés les glacent par leur voix;

Toute la maison tremble au bruit de leurs abois;
Alors le Campagnard, honteux de son délire:
« Soyez heureux, dit-il; adieu! je me retire;
« Et je vais dans mon trou rejoindre en sûreté
« Le sommeil, un peu d'orge, et la tranquillité. »

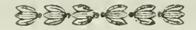


# SUR LA FRIVOLITÉ.

Mère du vain caprice et du léger prestige,
La Fantaisie ailée autour d'elle voltige :
Nymphe au corps ondoyant, né de lumière et d'air,
Qui mieux que l'onde agile ou le rapide éclair,
Ou la glace inquiète au Soleil présentée,
S'allume en un instant, purpurine, argentée,
Ou s'enflamme de rose, ou pétille d'azur.
Un vol la précipite, inégal et peu sûr.
La déesse jamais ne connut d'autre guide.
Les rêves transparens, troupe vaine et fluide,
D'un vol étincelant caressent ses lambris.
Auprès d'elle, à toute heure, elle occupe les Ris.
L'un pétrit les baisers des bouches embaumées;
L'autre le jeune éclat des lèvres enflammées;
L'autre, inutile et seul, au bout d'un chalumeau
En globe aérien souffle une goutte d'eau.
La reine, en cette cour, qu'anime la Folie,
Va, vient, chante, se tait, regarde, écoute, oublie;
Et dans mille cristaux, qui portent son palais,
Rit de voir mille fois étinceler ses traits.

Des bords du Rhône, le 7 juillet 1790.

. . . . . . . . . . . . . . Terre, Terre chérie,
Que la Liberté sainte appelle sa patrie!
Père du grand sénat, ô sénat de Romans,
Qui de la Liberté jeta les fondemens!
Romans! berceau des lois! vous, Grenoble et Valence!
Vienne! toutes enfin! Monts sacrés d'où la France
Vit naître le Soleil avec la Liberté!
Un jour le voyageur par le Rhône emporté,
Arrêtant l'aviron dans la main de son guide,
En silence, et debout sur sa barque rapide,
Fixant vers l'Orient un œil religieux,
Contemplera long-tems ces sommets glorieux;
Car son vieux père, ému de transports magnanimes,
Lui dira : « Vois, mon fils, vois ces augustes cimes! »



# IAMBES.

## IAMBE I.

CONTRE LES SUISSES DU RÉGIMENT DE CHATEAUVIEUX,

RÉVOLTÉS A NANCY,

ET FÊTÉS A PARIS D'APRÈS UNE MOTION DE COLLOT-D'HERBOIS [1].

SALUT, divin Triomphe! entre dans nos murailles!
Rends-nous ces guerriers illustrés
Par le sang de Desille [2] et par les funérailles
De tant de Français massacrés.
Jamais rien de si grand n'embellit ton entrée,
Ni quand l'ombre de Mirabeau
S'achemina jadis vers la voûte sacrée
Où la gloire donne un tombeau;
Ni quand Voltaire mort et sa cendre bannie
Rentrèrent aux murs de Paris,

1. *Voyez* page 260, présent volume, l'ode composée sur le même sujet. (*Note de l'Éditeur.*)

2. Tous les Français ont présent à leur mémoire cet infortuné Desille, officier au régiment des Chasseurs du roi, en garnison à Nancy, et qui périt victime des troubles de cette ville, le 31 août 1790. (*Note de l'Éditeur.*)

Vainqueurs du Fanatisme et de la Calomnie,
Prosternés devant ses écrits.
Un seul jour peut atteindre à tant de renommée;
Et ce beau jour luira bientôt!
C'est quand tu conduiras Jourdan à notre armée,
Et La Fayette à l'échafaud[1].
Quelle rage à Coblentz! quel deuil pour tous ces Princes,
Qui, partout diffamant nos lois,
Excitent contre nous et contre nos provinces
Et les esclaves et les rois!
Ils voulaient nous voir tous à la folie en proie.
Que leur front doit être abattu!
Tandis que parmi nous, quel orgueil, quelle joie,
Pour les amis de la vertu!
Pour vous tous, ô Mortels! qui rougissez encore,
Et qui savez baisser les yeux!
De voir des échevins que la Rapée honore,
Asseoir sur un char radieux
Ces héros, que jadis sur les bancs des Galères

---

1. Le sens ironique de cet Iambe est sensible par l'opposition que présente ce vers et les trois précédens. Un suppôt de Marat, que l'anarchie de ces tems aurait pu associer à la gloire de nos armées, y contraste avec un vertueux défenseur du droit des peuples. L'un est ce Jourdan, d'Avignon, connu sous le nom de *Coupe-tête*, et qui, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, périt sur l'échafaud. L'autre est cet ami éclairé de la liberté qui dès sa plus tendre jeunesse lui consacra son bras et sa vie.

Assit un arrêt outrageant,
Et qui n'ont égorgé que très-peu de nos frères,
Et volé que très-peu d'argent.
Eh bien, que tardez-vous, harmonieux Orphées?
Si sur la tombe des Persans
Jadis Pindare, Eschyle, ont dressé des trophées,
Il faut de plus nobles accens:
Quarante meurtriers, chéris de Robespierre,
Vont s'élever sur nos autels.
Beaux-arts! qui faites vivre et la toile et la pierre,
Hâtez-vous, rendez immortels
Le grand Collot-d'Herbois, ses cliens helvétiques,
Ce front que donne à des héros
La vertu, la taverne, et le secours des piques!
Peuplez le Ciel d'astres nouveaux,
O vous! Enfans d'Eudoxe, et d'Hipparque, et d'Euclide!
C'est par vous que les blonds cheveux
Qui tombèrent du front d'une Reine timide[1]

---

1. Bérénice, fille unique de Magas, roi de Cyrène, avait fait vœu de consacrer à Vénus Zephirienne sa chevelure, à laquelle elle attachait un grand prix, si Ptolémée Évergète, son époux, revenait vainqueur d'une expédition dangereuse. Ptolémée revint, et Bérénice accomplit sa promesse; mais, peu de tems après, ces cheveux se perdirent, on ne sait comment. Évergète, furieux, accusa les prêtres de négligence; alors Conon, de Samos, mathématicien, et habile courtisan, s'avisa de dire que ces cheveux avaient été transportés aux cieux; et, montrant près de la queue du Lion sept étoiles, qui jusque-là n'avaient fait partie d'aucune constellation, il dé-

Sont tressés en célestes feux;
Par vous l'heureux vaisseau des premiers Argonautes
Flotte encor dans l'azur des airs[1]:
Faites gémir Atlas sous de plus nobles hôtes,
Comme eux dominateurs des mers.
Que la Nuit de leurs noms embellisse ses voiles;
Et que le nocher aux abois
Invoque en leur galère, ornement des étoiles,
Les Suisses de Collot-d'Herbois[2]!

Au reste, puisque tous les magistrats de la Capitale nous assurent que cette fête n'est rien qu'une fête privée et particulière, et qu'elle n'a aucun des caractères d'une fête publique, on ne peut rien faire de mieux que de les croire : ainsi, il faut soigneusement prévenir tous les citoyens, qui pourraient s'égarer, en s'abandonnant imprudemment à un peu de logique, il faut, dis-je, les prévenir de ne point manquer de foi; et que, malgré toutes les apparences, les ordres qui interrompent le cours habituel des choses, comme

---

clara que c'était la *Chevelure de Bérénice*. Cette dénomination fut adoptée par les astronomes qui vinrent après lui; et elle est demeurée en usage jusqu'à présent. (*Note de l'Éditeur.*)

1. *Voyez* les premiers vers de l'ouvrage de Valerius Flaccus dont nous ne possédons que huit livres, et qui est intitulé : *Histoire des Argonautes*. (*Note de l'Éditeur*).

2. *Voyez* dans les OEuvres anciennes la lettre aux auteurs du *Journal de Paris*, sur le même sujet. Elle est datée du 27 mars 1792. (*Idem.*)

celui de ne point sortir en carrosse, de ne point porter d'armes, etc., ne sont point des caractères de fête publique.

Les discussions au sujet de cette fête, outre quelques lettres d'un magistrat qui égayeront un jour les lecteurs par leur bon sens et leur dialectique, ont du moins produit ce bien-ci : c'est de faire connaître, par la franchise et la vigueur avec lesquelles plusieurs citoyens ont défendu l'honnêteté publique, que des siècles d'esclaves, et les efforts sans nombre qu'on met tous les jours en œuvre pour corrompre et anéantir toutes les idées morales dans l'esprit de la Nation, n'ont pas pu réussir à nous ôter le sentiment de ce qui est bon et vrai.

Il est bien fâcheux que l'on ne se soit pas arrêté dès l'origine à une fête en l'honneur de la Liberté : fête avec laquelle les Suisses de Châteauvieux n'auraient rien eu de commun. Alors cette fête n'aurait point dû être et n'aurait point été une fête privée, mais publique. L'allégresse générale, l'assentiment de tous les citoyens, le concours de toutes les autorités, les talens de David et d'autres artistes, alors bien employés, lui auraient donné tout ce qu'elle devait avoir de grand et d'auguste; et tous les bons Français, en adorant la statue de leur Déesse, n'auraient pas eu le chagrin de la voir en pareille compagnie.

# IAMBE II[1].

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pauvres Chiens et Moutons : toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.
Les enfans qui suivaient ses ébats dans la plaine;
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui le mangent, s'il est tendre:
Dans cet abîme enseveli,
J'ai le même destin : je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
Mille autres moutons comme moi,
Pendus aux crocs sanglans du charnier populaire
Seront servis au Peuple-Roi.
Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie,
Un mot à travers ces barreaux,
A versé quelque baume en mon âme flétrie.

---

1. Ces vers ont été composés à Saint-Lazare peu de tems après son entrée dans cette prison. (*Note de l'Éditeur.*)

De l'or peut-être à mes bourreaux...
Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre:
Vivez, Amis! vivez contens!
En dépit de Bavus soyez lents à me suivre.
Peut-être, en de plus heureux tems,
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'Infortune,
Détourné mes regards distraits;
A mon tour aujourd'hui mon malheur importune.
Vivez, Amis! vivez en paix!



# IAMBE III.

Que promet l'avenir? Quelle franchise auguste;
De mâle constance et d'honneur
Quels exemples sacrés, doux à l'âme du juste;
Pour lui quelle ombre de bonheur;
Quelle Thémis, terrible aux têtes criminelles;
Quels pleurs d'une noble pitié;
Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles;
Quels beaux échanges d'amitié,
Font digne de regrets l'habitacle des hommes?
La Peur blême et louche est leur dieu[1].
Le désespoir?...—le fer! Ah! lâches que nous sommes!
Tous, oui, tous! Adieu! Terre, adieu!
Vienne, vienne la Mort! Que la Mort me délivre!
Ainsi donc, mon cœur abattu
Cède au poids de ses maux? Non, non, puissé-je vivre!
Ma vie importe à la vertu.
Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,
Dans les cachots, près du cercueil,

1. *Voyez* plus bas, même volume, parmi les mélanges en prose, l'article intitulé *de la Peur*. (*Note de l'Éditeur.*)

Relève plus altiers son front et son langage,
Brillant d'un généreux orgueil.
S'il est écrit aux Cieux que jamais une épée
N'étincellera dans mes mains,
Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
Peut encor servir les humains.
Justice, Vérité, si ma bouche sincère,
Si mes pensers les plus secrets
Ne froncèrent jamais votre sourcil sévère;
Et si les infâmes progrès,
Si la risée atroce, ou (plus atroce injure!)
L'encens de hideux scélérats,
Ont pénétré vos cœurs d'une longue blessure,
Sauvez-moi; conservez un bras
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
Mourir sans vider mon carquois!
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois,
Ces tyrans effrontés de la France asservie,
Égorgée!... O mon cher trésor!
O ma plume! Fiel, bile, horreur, dieux de ma vie!
Par vous seuls je respire encor.
Quoi! nul ne restera pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés[1];

---

1. C'est surtout pendant les mois de messidor et de thermidor 1793 que le tribunal révolutionnaire envoya le plus de victimes à la mort.

Le Moniteur fidèle, en ses pages sanglantes,

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pour consoler leurs fils, leurs veuves, et leurs mères;
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance;
Pour descendre jusqu'aux enfers
Chercher le triple fouet, le fouet de la vengeance,
Déja levé sur ces pervers;
Pour insulter leurs noms, pour chanter leur supplice!
Allons, étouffe tes clameurs;
Souffre, ô cœur, gros de haine, affamé de justice!
Toi, Vertu! pleure si je meurs!

---

Par le souvenir même inspire la terreur,
Et dénonce à Clio leur stupide fureur.
Marie-Joseph Chénier, Discours sur la calomnie.
(*Note de l'Éditeur.*)



# IAMBE IV.

[1] Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire,
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour!
Peut-être avant que l'heure, en cercle promenée,
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera mes paupières!
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés

1. Ces vers sont les derniers du malheureux André Chénier. Il les composa dans la matinée du 7 thermidor, peu d'instans avant de marcher au supplice.

Voyez le récit de ses derniers momens dans la notice imprimée en tête du présent volume. (*Note de l'Éditeur.*)

Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .



# MÉLANGES

## EN PROSE.

# MÉLANGES.

London, Covent-Garden, hood's tavern.

Vendredi, 3 avril 1789, à 7 heures du soir.

Comme je m'ennuie fort ici, après y avoir assez mal dîné, et que je ne sais où aller attendre l'heure de se présenter dans quelque société, je vais tâcher de laisser fuir une heure et demie sans m'en apercevoir, en barbouillant un papier que j'ai demandé. Je ne sais absolument point ce que je vais écrire: je m'en inquiète peu. Quelque absurde et vide, et insignifiant que cela puisse être (et cela ne saurait guère l'être autant que la conversation de deux Anglais qui mangent à une table à côté de moi, et qui écorchent de tems en tems quelques mots de français, afin de me faire voir qu'ils savent ou plutôt qu'ils ne savent pas ma langue), je reverrai peut-être un jour cette rapsodie, et je ne me rappellerai pas sans plaisir (car il y en a à se rappeler le passé) la triste circonstance qui m'a fait dîner ici tout seul.

Ceux qui ne sont pas heureux aiment et cherchent la solitude. Elle est pour eux un grand mal encore plus qu'un grand plaisir: alors le sujet

de leur chagrin se présente sans cesse à leur imagination, seul, sans mélange, sans distraction; ils repassent, avec larmes, dans leur mémoire ce qu'ils y ont déja repassé cent fois avec larmes; ils ruminent du fiel; ils souffrent des souffrances passées et présentes; ils souffrent même de l'avenir; car, quoique un peu d'espérance se mêle toujours au milieu de tout, cependant l'expérience rend méfiant; et cette inquiétude est un état pénible. On s'accoutume à tout, même à souffrir. — Oui, vous avez raison : cela est bien vrai. — Si cela n'était pas vrai, je ne vivrais pas. Et vous qui parlez, vous seriez peut-être mort aussi; mais cette funeste habitude vient d'une cause bien sinistre: elle vient de ce que la souffrance a fatigué la tête et a flétri l'âme. Cette habitude n'est qu'un total affaiblissement : l'esprit n'a plus assez de force pour peser chaque chose, et l'examiner sous son point de vue, pour en appeler à la sainte Nature primitive, et attaquer de front les dures et injustes institutions humaines; l'âme n'a plus assez de force pour s'indigner contre l'inégalité factice établie entre les pauvres humains, pour se révolter à l'idée de l'injustice, pour repousser le poids qui l'accable. Elle est dégradée, descendue, prosternée; elle s'accoutume à souffrir, comme les morts s'accoutument à supporter la pierre du tombeau : car ils ne peuvent pas la

soulever. Voilà ce que c'est que s'accoutumer à tout, même à souffrir. Dieu préserve mes amis de cette triste habitude! Les petits chagrins rendent tendre; les grands rendent dur et farouche. Les uns cherchent la société, les distractions, la conversation des amis; les autres fuient tout cela: car ils savent que tout cela n'a aucun pouvoir pour les consoler, et ils trouvent injuste d'attrister les autres, surtout inutilement pour soi-même. Peut-être aussi ont-ils quelque pudeur de laisser voir à l'amitié qu'elle-même et son doux langage, et son regard caressant, et des serremens de main, ne peuvent pas guérir toutes les plaies; et, cependant, la vue et les soins de mes amis m'ont toujours fait du bien, même s'ils ne m'ont pas entièrement guéri.

Mais ici je suis seul, livré à moi-même, soumis à ma pesante fortune, et je n'ai personne sur qui m'appuyer. Que l'indépendance est bonne! Heureux celui que le désir d'être utile à ses vieux parens et à toute sa famille ne force pas à renoncer à son honnête et indépendante pauvreté! Peut-être un jour je serai riche: puisse alors le fruit de mes peines, de mes chagrins, de mon ennui, épargner à mes proches le même ennui, les mêmes chagrins, les mêmes peines! Puissent-ils me devoir d'échapper à l'humiliation! oui, sans doute l'humiliation. Je sais bien aussi que

rien de pareil ne m'arrivera jamais; car cette assurance ne dépend que de moi seul; mais il est dur de se voir négligé, de n'être pas admis dans telle société qui se croit au-dessus de vous; il est dur de recevoir, sinon des dédains, au moins des politesses hautaines; il est dur de sentir... quoi? qu'on est au-dessous de quelqu'un; — non; mais il y a quelqu'un qui s'imagine que vous êtes au-dessous de lui. Ces grands, même les meilleurs, vous font si bien remarquer en toute occasion cette haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes! Ils affectent si fréquemment de croire que la supériorité de leur fortune tient à celle de leur mérite! Ils sont bons si durement! Ils mettent tant de prix à leurs sensations et à celles de leurs pareils, et si peu à celles de leurs prétendus inférieurs! Si quelque petit chagrin a effleuré la vanité d'un de ceux qu'ils appellent leurs égaux, ils sont si chauds, si véhémens, si compatissans! Si une cuisante amertume a déchiré le cœur de tel qu'ils appellent leur inférieur, ils sont si froids, si secs! Ils le plaignent d'une manière si indifférente et si distraite! comme les enfans qui n'ont point de peine à voir mourir une fourmi, parce qu'elle n'a point de rapport à leur espèce.

Je ne puis m'empêcher de rire intérieurement, lorsque, dans ces belles sociétés, je vois de fréquens exemples de cette sensibilité distinctive,

et qui ne s'attendrit qu'après avoir demandé le nom. Les femmes surtout sont admirables pour cela : dès qu'un prince, qu'elles ont rencontré au bal; dès qu'un grand, qui est leur intime ami, car elles ont dîné avec lui deux fois, est malade, ou affligé, pour avoir perdu une place ou un cheval, elles y prennent tant de part! elles déplorent son malheur de si bonne foi! elles se récrient si pathétiquement! et, véritablement, elles croient être au désespoir; car, presque toutes, étant dépourvues de la sensibilité franche, et vraie, et naïve, s'imaginent que ces singeries et ces vaines simagrées sont en effet ce que l'on entend par ce nom.

Allons! voilà une heure et demie de tuée : je m'en vais. Je ne sais plus ce que j'ai écrit; mais je ne l'ai écrit que pour moi. Il n'y a ni apprêt, ni élégance. Cela ne sera vu que de moi; et je suis sûr que j'aurai un jour quelque plaisir à relire ce morceau de ma triste et pensive jeunesse. Puisse un jour tout lecteur en avoir autant à lire ce que j'aurai écrit pour tous les lecteurs!



# LES AUTELS DE LA PEUR[1].

Des peuples anciens avaient élevé des temples et des autels à la *Peur*. Nous ne les avons pas encore précisément imités en cela dans Paris; mais, comme, de tout tems, les hommes profondément religieux ont observé que le cœur est le véritable autel où la Divinité se plaît d'être honorée, et que l'adoration interne vaut mieux mille fois que toutes les pompes d'un culte magnifique confié à un petit nombre de mains, et circonscrit dans certains lieux par une consécration expresse, nous pouvons dire que jamais la *Peur* n'eut de plus véritables autels qu'elle n'en a dans Paris; que jamais elle ne fut honorée d'un culte plus universel; que cette ville entière est son temple; que tous les gens de bien sont devenus ses pontifes, en lui faisant journellement le sacrifice de leur pensée et de leur conscience.

---

1. Cet écrit doit avoir été composé dans le courant de l'année 1792. (*Note de l'Éditeur.*)

Mais leur *dévotion* semble s'être ranimée dans le peu de jours qui viennent de s'écouler ; et jamais cette Divinité ne reçut d'eux plus d'hommages. Lorsque l'ignorance fanatique de quelques-uns, l'inflexibilité vindicative de quelques autres, les sermons factieux de quelques prêtres réfractaires, l'intolérance de quelques-uns de leurs successeurs, devenus leurs ennemis, sont au moment de nous replonger dans ces cruelles et misérables guerres de religion qui ont ensanglanté toute notre histoire ; lorsque les lois de liberté sont prêtes à servir de texte à la persécution ; le Département de Paris vient rassurer et réjouir le cœur de tous les bons citoyens par un arrêté humain, sage, profond, qui seul peut produire cette tolérance universelle hors de laquelle il n'est point de bonheur[1]. Tous les hommes bons et éclairés, désirant enfin de voir sur ces matières une loi qui soit l'ouvrage des philosophes bienfaisans, et non celui d'une secte, jadis opprimée, qui veut opprimer à son tour, attendent avec impatience que cet arrêté devienne entre les mains de l'Assemblée nationale une loi de l'État ; et, dans le même tems, vingt ou trente imbécilles rassemblés

---

1. Cet arrêté du Directoire, daté du 11 avril 1791, concerne les églises paroissiales, les chapelles et autres édifices religieux de la ville de Paris. Il est inséré en entier dans le *Moniteur* du 15 du même mois et de la même année. (*Note de l'Éditeur.*)

dans une section [1] le blâment de leur autorité privée! et les gens de bien se taisent! et des hommes qui s'apprêtent à profiter de la liberté qu'on leur donne, et qui leur est due, sont insultés, menacés par *une vraie populace* : c'est-à-dire, par un amas de gens étrangers à toute justice, à toute humanité, armés depuis quelques jours d'instrumens honteux de violence et de tyrannie! Et l'homme de bien, que tant d'infamies indignent, n'ouvre pas la bouche! et, s'il se trouve le témoin de quelques-uns de ces attentats, accompagnés d'exécrables risées, qui outragent publiquement la pudeur, qui humilient la faiblesse, qui violent éminemment la liberté et l'honnêteté, il fuit, ou même peut-être il leur sourit en tremblant, de *peur* qu'on ne soupçonne qu'il n'approuve pas, qu'il ne partage pas cette lâche et ignoble férocité!

Il y a quelques jours, une société de citoyens se rassemble pour se livrer, dans l'enceinte d'une maison privée, à des divertissemens qui ne troublent en rien l'ordre public : une active et inquiète oisiveté attroupe autour de la porte de ce domicile une foule de curieux sans intention, où se mêle, suivant l'usage, bon nombre de ces

---

1. *Voyez* ce qu'André Chénier a dit au sujet de cette section, dans l'écrit intitulé : *De la Cause des désordres qui troublent la France*, etc., volume des *OEuvres anciennes*. (*Note de l'Éd.*)

brouillons qui sont partout à épier les occasions de mal faire. On crie; on menace d'enfoncer les portes; on menace de tuer. Un homme sage, envoyé par la section, est contraint, pour éviter de plus grands maux, d'entrer lui-même, de satisfaire les injustes désirs d'une multitude insensée, de soumettre (il en rougissait sans doute) des citoyens à un interrogatoire illégal, à une inquisition absurde et révoltante. Il dresse la liste de leurs noms, pour la montrer à cette foule extravagante, qui doit en conclure qu'elle avait le droit de la demander.

Et l'on garde le silence sur ces indignités! et l'on ferme la bouche à l'homme de bien qui essaie de les réprimer, en lui assurant que les personnes rassemblées là étaient des *aristocrates*! Il a honte de se taire : il voudrait répondre qu'il n'en sait rien; que cela peut être; mais que, même en le supposant, il est assurément bien contraire aux lois, bien contraire au sens commun, d'inquiéter les citoyens dans leur maison à cause de leurs opinions politiques; que la faculté de se réunir n'appartient pas exclusivement aux patriotes, mais à quiconque veut la payer; que des hommes et des femmes qui viennent, en plein jour, tous ensemble dans une maison, pour assister à un concert, ne peuvent évidemment pas être des machinateurs de trames obscures; que, d'ailleurs,

ils sont chez eux ; et que tous les cris exagérés, toutes les craintes de conciliabules *anti-patriotiques* ne sont évidemment que d'odieux prétextes pour éterniser ces vexations contre les personnes, et ces violations de domicile qui renversent toutes les lois, et qui n'ont jamais mené à aucune découverte de quelque importance. Il voudrait dire tout cela ; mais il se tait, car il a *peur* d'être appelé lui-même *aristocrate ;* et, toujours agité de *peur* en *peur,* s'il rencontre dans la conduite d'un officier public, d'un magistrat de l'ancien régime, surtout d'un ministre, quelque chose qui soit digne d'éloge, il se garde bien de la louer, de peur qu'on ne l'appelle *aristocrate ;* et si, d'autre part, il aperçoit, ou dans un Représentant du peuple, ou dans quelque autre citoyen connu par son patriotisme, soit un peu de négligence à surveiller les agens publics, soit trop de facilité sur l'emploi de nos deniers, ou quelque oubli de la dignité nationale, et quelque tendance à une sorte de flatterie courtisane, non moins méséante à un homme libre que l'insolence et les bravades, il se garde bien d'en rien dire, de peur qu'on ne l'appelle *républicain.*

Cette dernière *peur* est, à la vérité, beaucoup moins commune que l'autre. Le simple sens de ce mot *aristocrate* engourdit un homme public, et attaque chez lui jusqu'au principe de mouve-

ment. Il veut le bien de tout son cœur; il s'y porte avec zèle; il y sacrifierait toute sa fortune; il est toujours prêt à marcher : au milieu de son action, qu'il entende prononcer contre lui ces cinq funestes syllabes, il se trouble, il pâlit; le glaive de la loi lui tombe des mains. Or, il est bien clair que Cicéron ne sera jamais qu'un *aristocrate* au dire de Clodius et de Catilina : si donc Cicéron a *peur*, que deviendrons-nous?

L'effroi de cette terrible épithète se reproduit partout, dans les petites choses et dans les grandes. Je souhaite qu'il se trouve des hommes curieux qui conservent dans leur cabinet la formule de signalement que l'on donne à un homme qui veut faire un voyage : sa taille, son visage, la couleur et la forme de ses traits, y sont détaillés avec la plus scrupuleuse exactitude; et il faut plus de deux témoins qui soient cautions pour l'identité de sa personne [1]. Je n'ignore pas que plusieurs négligent absolument de se munir de pareils passe-ports; mais aussi d'autres les croient nécessaires, et ont *peur* de partir sans cette précaution. Or, ils savent fort bien que rien n'est plus contraire et au texte et à l'esprit de la loi que ces absurdes entraves. Ceux qui les y soumettent le savent aussi; ceux

---

1. *Voyez* le décret rendu par l'Assemblée nationale sur les passe-ports, le 30 janvier 1792. (*Note de l'Éditeur.*)

qui leur délivrent ces ridicules papiers le savent pareillement: que ne se plaignent-ils donc hautement? On les appellerait *aristocrates*.

La *Peur* donne aussi du courage : elle fait qu'on se met avec éclat du côté du plus fort qui a tort, pour accabler le faible, qui a tort aussi. Ce n'est pas une *peur*, mais vingt différentes espèces de *peur* combinées qui font prendre ce parti; et partout la *peur*.

Il est des hommes qui, au moins, n'ont pas *peur* du mépris, de la honte et de l'infamie. Ils saisissent habilement les momens où des causes bonnes ou mauvaises, naturelles ou factices, ont excité une fermentation populaire; et, alors, leur éloquence triomphe à nous échauffer encore davantage, toujours approuvant tout ce qui s'est fait et tout ce qui se fera. Si, par un funeste et effrayant exemple, des troupes égarées ont désobéi à leurs chefs, ils ne manquent pas de prouver, même au travers des huées, que cette désobéissance est très conforme à la raison et à l'esprit de la Constitution. C'est alors aussi qu'ils entassent contre les agens publics ce qu'ils appellent des *dénonciations*, c'est-à-dire, des inculpations vagues, appuyées par d'autres assertions tout aussi vagues et prouvées sur d'autres assertions encore. Tous ces discours sont très peu propres à nous éclairer sur la conduite des ministres et des autres

fonctionnaires, et sur toutes les choses qu'il nous importe de connaître; mais ils sont d'une merveilleuse efficacité pour nous inspirer des redoublemens de haine bien aveugle, pour justifier à propos toutes les effervescences de la multitude, et aussi pour tenir toujours de nouveaux objets tout prêts, lorsque les anciens sont épuisés.

Chardin rapporte que les Persans se servent d'une sorte de léopards pour chasser les autres bêtes; mais, quand l'animal a manqué la proie sur laquelle ils l'avaient lancé, il revient furieux; et ses conducteurs, ayant *peur* pour eux-mêmes, ont toujours en réserve quelque autre proie qu'ils lui jettent pour l'apaiser[1].

Il est, certes, bon et utile que chacun éprouve une sollicitude vigilante pour le salut de la Liberté et de la Patrie commune; mais quand la *peur* des conjurations, la *peur* des princes allemands, la *peur* de M. de Mirabeau, qui, comme Cadmus, enfante des armées en semant des dents de serpens, et tant d'autres *peurs* souvent chimériques, nous fatiguent et nous précipitent à des excès, il est bien fâcheux que la *peur* d'empêcher la fin d'une Constitution fondée sur les principes les plus saints, et qui doit faire notre bonheur et notre

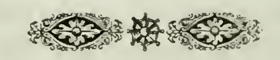
---

1. *Voyez* le Recueil de ses Voyages en Perse et dans les Indes-Orientales. (*Note de l'Éditeur.*)

gloire; la *peur* d'arrêter encore dans son cours une révolution déja trop longue; la *peur* de nous affaiblir par nos désordres, et d'appeler par là l'ennemi; la *peur* de ruiner la fortune publique; la *peur* de déshonorer la Liberté aux yeux de ceux qui la connaissent assez mal pour lui imputer nos fautes; et tant d'autres *peurs*, malheureusement trop fondées, soient les seules qui ne nous touchent point.

Citoyens honnêtes et timides, les méchans veillent, et vous dormez! les méchans sont unis, et vous ne vous connaissez pas! Les méchans ont le courage de l'intérêt, le courage de l'envie, le courage de la haine; et les bons n'ont que l'innocence, et n'ont pas le courage de la vertu!

J'ai indiqué un bien petit nombre des sacrifices que chaque jour reçoit la *Peur;* je lui en ai peut-être fait plus d'un moi-même; je ne lui ferai pas celui de dissimuler le nom de l'auteur qui vient de chanter cet hymne à sa louange.



# PREMIER CHAPITRE

## D'UN OUVRAGE

### SUR LES CAUSES ET LES EFFETS

### DE LA PERFECTION ET DE LA DÉCADENCE DES LETTRES.

Il n'y a de bonheur pour aucune espèce vivante qu'à suivre ce à quoi la Nature la destine. Les hommes, d'après la perfection de leur voix et de leurs organes, et leur inquiétude à chercher toujours quelque chose, à se dégoûter du présent, à s'étendre en tous sens, à s'élancer en de nouvelles idées, et à laisser des vestiges de leur existence, doivent sentir que la Nature ne les a point créés pour ne connaître que les soins et les appétits de la vie animale, comme les bêtes, mais pour agir d'esprit non moins que de corps, et pour vivre ensemble.

Nulle société ne pouvant durer sans l'équité et la justice, elle les a faits capables de moralité dans leurs actions: ils sont donc composés de raison et de passions. Les unes, mal dirigées, aveuglent et perdent l'autre; mais, quand les unes

sont réglées par des mœurs saines et de bonnes lois, et que l'autre reste libre et vraie, alors la raison nous fait juger ce qui est bon et utile; et les passions nous échauffent d'un amour avide pour ce qui est beau et illustre. Quelques-uns, plus grands que tous, n'ont que le pur enthousiasme de la vertu; d'autres y joignent le désir de la gloire. De ce désir, ou de celui d'être utile, naît l'émulation, source de mille biens dans toute société bien ordonnée, puisqu'alors elle aiguillonne chaque homme à se montrer parfait dans la vertu, et le meilleur entre les bons. Ce sentiment est bien loin de l'envie: car il est fondé sur la conscience de ses talens et de sa probité, et sur l'estime qu'on fait d'autrui; et l'envie est un aveu d'impuissance et d'infériorité.

Deux choses, étant plus que les autres le fruit du génie ou du courage, et ordinairement de tous deux, mènent plus souvent à la vraie gloire: ce sont les grandes actions qui soutiennent la chose publique, et les bons écrits qui l'éclairent. Bien faire est ce qui peut le plus rendre un homme grand; bien dire n'est pas non plus à dédaigner; et souvent un bon livre est lui-même une bonne action; et souvent un auteur sage et sublime, étant la cause lente de saines révolutions dans les mœurs et dans les idées, peut sembler avoir fait lui-même tout ce qu'il fait faire de bien. Mais,

dans les commencemens des républiques, la vertu étant encore un peu rude et agreste, et chacun ne veillant qu'à s'établir sûrement, à travailler à sa terre, à maintenir sa famille, à protéger le pays par le glaive, on ne songeait point aux lettres, on s'évertuait chez soi, on suait à l'armée; avec peu d'expérience on n'avait que peu à dire dans la place publique; on laissait de hauts faits à narrer, sans s'occuper de narrer ceux d'autrui; et, pour toutes lettres, on chantait et on se transmettait de bouche des poésies chaudes et populaires, toujours le premier fruit de l'imagination humaine, où les rhythmes harmonieux et les vives descriptions de guerres patriotiques, et de choses simples et primitives, exaltaient la pensée et enflammaient le courage. Puis, quand, les établissemens fixés, les fortunes assurées, les ennemis chassés, on goûta le loisir et l'abondance, les arts de la paix naquirent en foule. Le tems et les révolutions étrangères ou domestiques avaient éclairé sur plus d'objets: on chercha la célébrité par les monumens de l'esprit. On trouva juste de donner et d'obtenir l'immortalité pour récompense du mérite; on raconta d'autrui avec enthousiasme, ou de soi avec fidélité; et joignant, pour le bien public, celle-ci aux autres institutions salutaires, les poètes, par leurs peintures animées; les orateurs, par leurs raisonnemens pathé-

tiques; les historiens, par le récit des grands exemples; les philosophes, par leurs discussions persuasives, firent aimer et connaître quelques secrets de la nature, les droits de l'homme, et les délices de la vertu. Certes, alors les lettres furent augustes et sacrées : car elles étaient citoyennes. Elles n'inspiraient que l'amour des lois, de la patrie, de l'égalité, de tout ce qui est bon et admirable; que l'horreur de l'injustice, de la tyrannie, de tout ce qui est haïssable et pernicieux; et l'art d'écrire ne consistait point à revêtir d'expressions éblouissantes et recherchées des pensées fausses ou frivoles, ou point de pensées du tout, mais à avoir la même force, la même simplicité dans le style que dans les mœurs, à parler comme on pensait, comme on vivait, comme on combattait. Alors aussi les lettres furent honorées, car elles méritaient de l'être. On se plut à révérer des hommes qu'on voyait travailler dans les travaux communs, et travailler encore quand les autres se reposaient; se distinguer de leurs citoyens par un talent de plus; veiller sur les dangers encore lointains; lire l'avenir dans le passé; employer leur étude, leur expérience, leur mémoire au salut public; aussi vaillans que les autres, et plus éclairés, servir la patrie par la main et par le conseil. Comme ils étaient respectables, ils furent aussi respectés;

et ils devenaient magistrats, législateurs, capitaines.

Les choses furent ainsi tant que l'on conserva les bonnes institutions, qu'il n'y eut parmi les hommes d'inégalité que de mérite; et que les talens, le travail, et une vie innocente, menèrent à tout ce qu'un citoyen peut désirer justement. Bientôt, lorsque l'avarice, la mollesse, la soif de dominer, et les autres pestes qui précipitent les choses humaines, eurent perverti le bon ordre et corrompu la république; lorsqu'un petit nombre se partagea tout; que les ancêtres et les richesses se mirent au-dessus des lois; que les nations purent se vendre et s'acheter; et que la bassesse des uns et l'insolence des autres se liguèrent pour que la vertu pauvre fût obscure et méprisée, elle se vit contrainte à se replier sur soi-même, et à tirer d'elle seule son éclat et sa vengeance. Alors donc, plus qu'auparavant, des hommes vécurent uniquement pour les lettres. Exclus de l'honneur de bien faire, ils se consolèrent dans la gloire de bien dire. Des écrivains employèrent une éloquence véhémente à rappeler les antiques institutions, à tonner sur les vices présens, à servir au moins la postérité, à pleurer sur la patrie; et, ne pouvant, à travers les armes et les satellites, la délivrer avec le fer, ils soulagèrent leur bile généreuse sur le papier, et firent peut-être quelquefois rougir les esclaves et les oppresseurs.

Mais ce courage fut rare, et ne dura point; car, à mesure que le tems, l'argent, et l'activité, affermirent les tyrannies, les écrivains, effrayés par le danger, ou attirés par les récompenses, vendirent leur esprit et leur plume aux puissances injustes, les aidèrent à tromper et à nuire, enseignèrent aux hommes à oublier leurs droits; et, se disputant à qui donnerait les plus illustres exemples de servitude, l'art d'écrire ne fut désormais que l'art de remplir de fastidieuses pages d'adulations ingénieuses, et par là plus ignominieuses; et, par cette bassesse mercantile, les saintes lettres furent avilies; et le genre humain fut trahi. De là, les esprits généreux, si ces siècles ignobles en produisirent quelques-uns, à qui une nature meilleure eût donné une âme plus forte et un jugement plus sain, méprisèrent la littérature, n'ayant lu que les écrits de ces tems de misère, et négligeant d'étudier les lettres antiques, qui n'avaient point appris la vertu à ceux qui faisaient profession de les savoir; mais, ensuite, après avoir erré dans les projets, dans les charges, dans les voluptés; las d'une vie agitée et vide, et ne sachant où paître leur âme avide de connaissances et de vrais honneurs, ils retournèrent aux lettres, les séparèrent des lettrés, étendirent leurs lectures; et, voyant par la méditation que, la tyrannie s'usant elle-même, des circonstances pou-

vaient naître où les lettres pourraient seules réparer le mal dont elles avaient souffert et qu'elles avaient propagé, ils prirent quelquefois la plume pour hâter cette résurrection autant qu'il était en eux. Pour moi, ouvrant les yeux autour de moi au sortir de l'enfance, je vis que l'argent et l'intrigue sont presque la seule voie pour aller à tout: je résolus donc, dès-lors, sans examiner si les circonstances me le permettaient, de vivre toujours loin de toute affaire, avec mes amis, dans la retraite, et dans la plus entière liberté. Choqué de voir les lettres si prosternées, et le genre humain ne pas songer à relever sa tête, je me livrai souvent aux distractions et aux égaremens d'une jeunesse forte et fougueuse; mais, toujours dominé par l'amour de la poésie, des lettres et de l'étude; souvent chagrin et découragé par la fortune ou par moi-même, toujours soutenu par mes amis, je sentis au moins dans moi que mes vers et ma prose, goûtés ou non, seraient mis au rang du petit nombre d'ouvrages qu'aucune bassesse n'a flétris. Ainsi, même dans les chaleurs de l'âge et des passions, et même dans les instans où la dure nécessité a interrompu mon indépendance, toujours occupé de ces idées favorites, et, chez moi, en voyage, le long des rues, dans les promenades, méditant toujours sur l'espoir, peut-être insensé, de voir renaître les

bonnes disciplines, et, cherchant à-la-fois dans les histoires et dans la nature des choses *les causes et les effets de la perfection et de la décadence des lettres,* j'ai cru qu'il serait bien de resserrer en un livre simple et persuasif ce que nombre d'années m'ont fait mûrir de réflexions sur ces matières.

Mais, quand j'y ai regardé de bien près, j'ai trouvé que ces vérités-ci ne sont pas moins périlleuses et moins odieuses que les autres; car, dans nos définitions des diverses manières du bien et du mal écrire, il ne se peut guère que beaucoup de mauvais écrivains ne se croient désignés; et les lecteurs qui sont auteurs, ou qui ont des amis auteurs, n'approuvent dans vos préceptes que ce qu'eux ou leurs amis ont fait ou peuvent faire. Tout le reste ou les blesse comme au-dessus d'eux ou les fait rire comme folle vision; et, en outre, quand vous posez, comme il convient, la fierté de l'âme et la liberté de la pensée pour les seuls fondemens des bonnes lettres, tous ceux dont la vie et les écrits sont bas et serviles, et tous ceux aussi qui les paient pour cet avilissement, haïssent un auteur dont ils se sentent méprisés: ainsi, quoi qu'on fasse, le vrai, souvent inutile, produit sûrement des ennemis. J'ai cru cependant pouvoir me fier à la conscience que l'intention de profiter à tous, sans nuire à personne, se fera voir assez dans la naïve simplicité

de cet écrit, et me donne droit de l'entreprendre : sûr de n'envier jamais, ni la richesse au prix de la liberté, ni l'amitié ou la familiarité des princes et des grands, ni les éloges privés, ni l'association à aucun musée ou académie, ou autre confrérie savante, ni enfin aucune espèce de récompense royale ou littéraire; déterminé à ne point vivre partout où la pensée ne sera point libre; à ne connaître de guide que la raison, de maître que la justice, et de protecteur que les lois. Je puis, autant que ma nature m'aidera, chercher la vérité sans déguisement, la trouver sans que des préjugés me l'obscurcissent, et la dire sans que ni désir, ni espérance, ni crainte, viennent altérer ma franchise ou la rendre muette. Je n'ai pas même voulu que des intérêts plus honnêtes pussent retenir ma plume : j'ai évité, par cette raison, de me lier avec quantité de gens de bien et de mérite, dont il est honorable d'être l'ami, et utile d'être l'auditeur, mais que d'autres circonstances ou d'autres idées ont fait agir et penser autrement que moi. L'amitié et la conversation familière exigent au moins une conformité de principes : sans cela, les disputes interminables dégénèrent en querelles, et produisent l'aigreur et l'antipathie. De plus, prévoir que mes amis auraient lu avec déplaisir ce que j'ai toujours eu dessein d'écrire m'eût été amer : je n'avais donc

que ce moyen d'éviter, en écrivant, le reproche de prévarication ou d'ingratitude; car, ou l'amitié vous empêche de dire ce que vous croyez vrai; ou, si vous le dites toujours, on vous accuse de dureté, et l'on vous regarde et l'on vous peint comme un homme intraitable et farouche, sur qui la société n'a point de pouvoir, et l'amitié point de droits.

Tels sont les motifs et la fin de cet écrit; et, comme ce qui se dit bien en trois mots n'est jamais si bien dit en quatre, et qu'un bon livre n'est pas celui qui dit tout, mais qui fait beaucoup penser, j'établirai mes idées premières sans en épuiser les conséquences; je laisserai le lecteur se développer bien des choses à lui-même; et, me renfermant de bon gré dans les bornes de mes talens, je ne serai point orné, mais clair; point véhément pour entraîner, mais évident pour convaincre; et je chercherai moins la gloire d'une éloquence abondante qu'une nerveuse et succulente brièveté: content si l'on trouve plutôt cet ouvrage trop court que trop long, et si les penseurs vertueux en approuvent le but, le ton, les principes; si ma précision leur cause quelques regrets; si, en le lisant, il leur en fait faire un plus beau; et s'ils disent qu'on y peut ajouter beaucoup, mais qu'il est impossible d'en rien ôter.

# A SA MAJESTÉ
# STANISLAS-AUGUSTE,
## ROI DE POLOGNE, GRAND DUC DE LITHUANIE.

SIRE,

J'ai reçu des mains de M. Mazzeï la médaille dont Votre Majesté m'a destiné l'honorable présent. Il m'a fait connaître aussi avec quelle indulgence elle s'est exprimée sur mon compte, en jugeant digne d'une traduction en langue polonaise l'*Avis aux Français* que j'ai publié depuis quelques mois [1].

1. *Voyez* le tome des OEuvres anciennes.

« Le livre de M. Chénier, écrivait le roi de Pologne, m'a « paru si modéré, si sage, si propre à calmer l'effervescence, « et si applicable même à d'autres pays, que je le fais traduire. « J'ai pensé que la médaille ci-jointe serait une marque conve- « nable du cas que je fais de cette production, et de l'opinion « que j'ai de l'auteur. » Note écrite au bas d'une copie autographe de cette lettre, trouvée dans les papiers d'André Chénier. (*Note de l'Éditeur.*)

Ma surprise a égalé ma respectueuse reconnaissance; mais, attentif depuis long-tems à tout ce qui se fait sur la terre pour le rétablissement de la raison et l'amélioration de l'espèce humaine, je n'étais pas assez étranger aux affaires de la Pologne, pour ne pas connaître le caractère de Votre Majesté, et le prix dont un pareil suffrage doit être aux yeux d'un honnête homme: aussi dois-je avouer que l'inscription de la médaille ne peut manquer de m'enorgueillir un peu, car elle me rappelle que c'est uniquement la pureté des principes que j'ai essayé de développer, et le désir ardent que j'ai eu d'être utile, qui m'ont valu l'honneur que je reçois, et qui vous ont fait chercher dans la foule un inconnu, pour le prévenir par des marques aussi flatteuses de votre approbation. Vous avez, Sire, applaudi aux souhaits, et compati aux chagrins d'un homme pour qui il ne sera point de bonheur, s'il ne voit point la France libre et sage; qui soupire après l'instant où tous les hommes connaîtront toute l'étendue de leurs droits et de leurs devoirs; qui gémit de voir la vérité soutenue comme une faction, les droits les plus légitimes défendus par des moyens injustes et violens, et qui voudrait enfin qu'on eût raison d'une manière raisonnable.

Si l'ouvrage, quel qu'il soit, que j'ai publié dans ces intentions survit aux circonstances qui

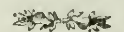
l'ont fait naître (et il n'est pas impossible que le souvenir des distinctions dont Votre Majesté l'a honoré lui assure cet avantage), ce sera, je n'en doute pas, un des traits dont on se servira pour caractériser notre siècle et l'époque où nous vivons, qu'un pareil écrit ait été une recommandation auprès d'une tête couronnée. Mais cette particularité sera à peine remarquable dans l'histoire d'un homme-roi, dont la vie entière, animée du même esprit, n'aura été qu'un enchaînement d'efforts pour rappeler les hommes, ses concitoyens, à des institutions saines, et les élever à la hauteur de la Liberté; et qui, dans le dessein de poser ou d'affermir dans sa patrie les fondemens d'une constitution équitable et forte, aura mis en œuvre autant de soins, de ressources et d'activité que les rois en auraient employé jusqu'ici à outrager la nature humaine, et à éterniser son esclavage et sa honte. Les fables nous racontaient de semblables choses d'un Thésée; et, si les historiens antiques y joignaient les noms d'un ou de deux rois, à qui elles attribuaient aussi cette divine pensée de rendre les peuples heureux par la liberté, et de circonscrire eux-mêmes volontairement leur pouvoir dans les justes limites de la loi et de la félicité publique, le spectacle de ce qui s'était passé dans notre Europe nous faisait rejeter ces histoires parmi les fables. Cette

incrédulité ne sera plus permise à ceux qui de nos jours tourneront les yeux vers la Pologne.

Je reconnaîtrais mal la bienveillance honorable que Votre Majesté m'a témoignée, si je l'embarrassais ici par des louanges que ceux qui les méritent n'aiment pas à recevoir en face. Je crois, d'ailleurs, que les princes capables de concevoir et d'exécuter de si belles entreprises goûtent dans leur conscience une satisfaction trop au-dessus des louanges. Après ce témoignage intérieur, quel autre plaisir pourrait vous toucher, si ce n'est la réussite complète de ces vues humaines et bienfaisantes, et la douceur de sentir un jour et d'entendre tous les Polonais avouer que leur bonheur est votre ouvrage? Et il ne manquerait rien sans doute à la récompense qui vous est due, si ce noble exemple fructifiait à vos yeux dans tous les empires, et pouvait être imité par tous les rois. Puisse ce dernier succès vous être aussi assuré que les bénédictions de vos contemporains et de la postérité!

Agréez avec bonté, Sire, l'expression de mon respect et de ma reconnaissance, et les vœux ardens que je fais pour votre prospérité, que vous avez inséparablement attachée à celle de votre brave nation.

Paris, 18 octobre 1790.



# LETTRE
## DE MARIE-JOSEPH CHÉNIER.

Paris, 17 février 1788.

Je n'ai pu, mon cher frère, répondre plus tôt à votre lettre du 4 de ce mois. Elle m'a été remise quelques jours après l'arrivée du courrier; et j'ai employé quelques autres jours à chercher la tragédie d'*Agis*[1] que je vous envoie, et qui ne se trouvait point chez la veuve Duchesne, à qui l'on s'adresse ordinairement pour les pièces de théâtre. Je n'ai d'ailleurs jamais eu tant d'occupations. Je faisais imprimer une ode sur la rentrée des protestans en France, quand un petit évènement m'a engagé à m'occuper d'un autre ouvrage. Il a

1. La mort d'Agis IV, roi de Sparte, a été le sujet de plusieurs tragédies. Alfieri en a composé une; et Guérin Dubouscal en fit représenter une autre en 1642. Crébillon en avait commencé également une troisième; et l'on prétend même que, sous ce titre, il voulait introduire sur la scène la mort de Charles Ier.

Quant à la tragédie dont parle Marie-Joseph Chénier, elle est de M. Laignelot; les acteurs du Théâtre-Français la jouèrent en 1782. Ce même M. Laignelot donna, neuf ans plus tard, au théâtre dit *de la Nation*, une tragédie intitulée *Rienzi*, qui, malgré quelques beaux vers, n'obtint aucun succès.

(*Note de l'Éditeur.*)

paru, dans cette ville des facéties, une facétie intitulée : *Almanach des grands hommes.* On accuse de ce chef-d'œuvre anonyme un comte de Rivarol et un M. de Champcenetz, que trop vous connaissez. C'est une longue satire en prose où l'on insulte les vivans par ordre alphabétique. Dans cette liste de six cents auteurs, la plupart absolument ignorés, on en trouve quelques-uns qui ne le sont pas, l'abbé Delille, par exemple, et d'autres. Ces messieurs m'ont fait l'honneur de penser à moi. Ils n'ont point parlé des ouvrages que j'ai publiés jusqu'ici, mais ils assurent que je dirige les *Étrennes de Polymnie.* C'est un recueil de vers qui paraît tous les ans au mois de janvier, et dont ils m'ont appris le nom. J'ai fait, à l'occasion de cette sottise, qui n'a pas laissé d'avoir de la vogue, précisément parce qu'elle blâmait quantité de personnes, j'ai fait, dis-je, un *Dialogue du public et de l'anonyme* [1]. C'est une pièce d'environ trois cents vers. Elle est d'un goût assez nouveau; et ces messieurs, qui n'y sont point nommés, seront, à ce qu'on dit, passablement corrigés. Je me suis nommé, car c'est une satire. Je suis d'avis qu'on ne doit attaquer personne; mais il est bon de se venger, surtout lorsqu'en se vengeant on peut se faire autant d'amis. Quel-

---

1. *Voyez* le volume des *Poésies* de Marie-Joseph, *Œuvres anciennes*, tome III, page 111. (*Note de l'Éditeur.*)

que forte que soit la vengeance, le tort est toujours à l'agresseur. Cela paraîtra dans la semaine, et ma nouvelle ode [1] quelques jours après. Je vous enverrai les deux ouvrages.

Vous vous plaisez à Londres, et je m'y attendais. Je voudrais bien pouvoir un jour vous aller embrasser dans cette belle ville, avant de vous revoir à Paris. C'est de tous les voyages celui qui me plairait davantage; mais jusqu'ici mon espérance à cet égard est un peu éloignée.

Vous me paraissez indulgent sur Shakespeare. Vous trouvez qu'il a des scènes admirables. J'avoue que dans tous ses drames je n'en connais qu'une seule qui mérite à mon gré ce nom, du moins d'un bout à l'autre : c'est l'entretien d'Henri IV mourant, avec son fils le prince de Galles. Cette scène m'a toujours semblé parfaitement belle. Ailleurs et dans la même pièce, il y a des morceaux qui unissent la noblesse à l'énergie; mais il m'a paru qu'ils étaient courts. Dans le *Jules-César*, par exemple, la scène vantée de Brutus et de Cassius, avant la bataille de Philippe, est, selon moi, très-vicieuse. Ces deux philosophes, ces derniers Romains, c'est tout dire, ont la colère de deux hommes du peuples. Ce que Shakespeare a copié de Plutarque est fort bon; mais je ne saurais admirer ce qu'il y a ajouté. Les Anglais diront

---

1. Cette ode n'a point vu le jour. (*Note de l'Éditeur.*)

que c'est naturel : ce n'est point là le naturel des OEdipes et du Philoctète.

Je vous parle du *Jules-César*, parce qu'il m'est fort présent. J'ai relu cette pièce attentivement à l'occasion de ma tragédie de *Brutus et Cassius*, que je fais aussi imprimer. J'y ai fait des corrections qui, je crois, étaient nécessaires. J'ai trouvé moyen de supprimer le long monologue de Porcie au troisième acte. Enfin j'ai retranché beaucoup de fautes; il en restera toujours assez. J'ai aussi changé quelque chose à l'épître dédicatoire qui vous est adressée : je pense qu'elle en vaudra mieux. Je m'étais exprimé sur *Spartacus* d'une manière trop dure : j'ai fort adouci mes expressions, sans rien changer à mon jugement.

Vous voyez que j'aime à vous rendre compte de mes travaux; j'espère que vous en userez de même : vous savez combien je suis sensible aux marques de votre amitié, et combien vous devez compter sur la mienne. Un des grands plaisirs que je puisse avoir est de recevoir de tems en tems de ces beaux vers que vous savez faire. Adieu. Prenez bien soin de votre santé, qui est précieuse aux lettres et à tous ceux qui vous connaissent. Je ne vous écris point de nouvelles politiques : je présume qu'elles vous parviennent plus rapidement et plus sûrement, car je vois fort peu de monde. Je vous embrasse en bon frère, en bon ami.

---

# TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.



## POÉSIES.

### POÈMES.



### ÉPITRES.



### IDYLLES.

ÉLÉGIES.

ODES.



POÉSIES DIVERSES.

IAMBES.



---

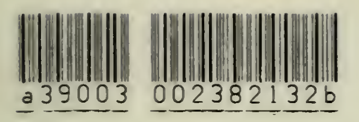
## MÉLANGES EN PROSE.



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.






a39003 002382132b